DES TROPES,

PAR

M. DUMARSAIS.

DES TROPES

OU

DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même Langue.

Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs, et qui peut servir d'introduction à la Rhétorique et à la Logique.

Par M. DUMARSAIS.

NOUVELLE ÉDITION,

PLUS CORRECTE QUE LES PRÉCÉDENTES.

A LYON,

CHEZ TOURNACHON-MOLIN,
IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

AN XII. = 1804.

PN227
.H8
1804

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.
Des Tropes en général.

ART. I. *Idées générales des figures.* pag. 1
II. *Division des Figures.* 10
III. *Division des figures de mots.* 11
IV. *Définition des Tropes.* 12
V. *Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conoître les Tropes pour bien entendre les auteurs, et pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler et d'écrire.* 15
VI. *Sens propre, Sens figuré.* 18
VII. *Réfléxions générales sur le Sens figuré.* 20
I. *Origine du Sens figuré.* Ibidem.
II. *Usages ou éfets des Tropes.* 21
III. *Ce qu'on doit observer, et ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, et pourquoi ils plaisent.* 27

IV. *Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.* page 29
V. *Observations sur les Dictionnaires Latins-Français.* 31

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

ART. I. *La Catachrèse.* pag. 36
Abus, Extension ou Imitation. ibidem.
II. *La Métonymie.* 54
III. *La Métalepse.* 74
IV. *La Synecdoque.* 80
V. *L'Antonomase.* 93
VI. *La Comunication dans les paroles.* 101
VII. *La Litote.* 102
VIII. *L'Hyperbole.* 104
IX. *L'Hypotypose.* 107
X. *La Métaphore.* 110
Remarques sur le mauvais usages des Métaphores. 122
XI. *La Syllepse Oratoire.* 126
XII. *L'Allégorie.* 128
XIII. *L'Allusion.* 135
NIV. *L'Ironie.* 143
XV. *L'Euphémisme.* 145
XVI. *L'Antiphrase.* 156
XVII. *La Périphrase.* 159
XVIII. *L'Hypallage.* 166

XIX. *L'Onomatopée.* page 176
XX. *Qu'un même mot peut être doublement figuré.* 178
XXI. *De la Subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, et de leurs caractères particuliers.* 180
XXII. 1. *Des Tropes dont on n'a point parlé, etc.* 184
XXIII. *Que l'usage et l'abus des Tropes sont de tous les tems et de toutes les langues.* 187

TROISIÈME PARTIE.

Des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours. pag. 191
I. *Substantifs pris adjectivement, Adjectifs pris substantivement, Substantifs et Adjectifs pris adverbialement.* Ibidem.
II. *Sens déterminé, Sens indéterminé.* 197
III. *Sens actif, Sens passif, Sens neutre.* 198
IV. *Sens absolu, Sens relatif.* 203
V. *Sens Collectif, Sens distributif.* 204
VI. *Sens équivoque, Sens louche.* 205
VII. *Des jeux de Mots et de la Paronomase.* 209
VIII. *Sens composé, Sens divisé.* 211
IX. *Sens litéral, Sens spirituel.* 213
Division du Sens litéral. 214
Division du Sens spirituel. 221
1. *Sens moral.* Ibidem.
2. *Sens allégorique.* 222
3. *Sens anagogique.* 225

X. *Du Sens adapté, ou que l'on donne par allusion.* 226
Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens. 227
Suite du Sens adapté. De la Parodie et des Centons. 232
XI. *Sens abstrait, Sens concret.* 239
Des termes abstraits. 242
Réflexions sur les abstractions, par raport à la manière d'enseigner. 252
XII. *Dernière Observation. S'il y a des mots synonymes.* 256

Fin de la Table.

DES TROPES,

OU

DES DIFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Tropes en général.

ARTICLE PREMIER.

Idées générales des Figures.

AVANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général, puisque les Tropes ne sont qu'une espèce de figure.

On dit comunément que *les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui sont naturèles et ordinaires* : que *ce sont de certains tours et de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune et simple de parler* : ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont

pas figurées, et qu'en un mot les figures sont des figures, et ne sont pas ce qui n'est pas figures.

D'ailleurs, bien loin que les figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturèles et ordinaires, il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire, et de si comun que les figures dans le langage des homes. M. de Bretteville (1), après avoir dit que *les figures ne sont autre chose que de certains tours d'expression et de pensée dont on ne se sert point comunément*, ajoute « qu'il n'y a rien de si aisé et de si natu-» rel. J'ai pris souvent plaisir, dit-il, à entendre » des paysans s'entretenir avec des figures de dis-» cours si variées, si vives, si éloignées du vul-» gaire, que j'avois honte d'avoir si long-tems » étudié l'éloquence, voyant en eux certaine » rhétorique de nature beaucoup plus persuasive, » et plus éloquente que toutes nos rhétoriques » artificièles ».

En éfet, je suis persuadé qu'il se fait plus de figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées accadémiques. Ainsi, bien loin que les figures s'éloignent du langage ordinaire des homes, ce seroient au contraire les façons de parler sans figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les figures déplacées, et tirées de loin, qui s'écartent *de la manière comune et simple*

(1) Eloquence de la chaire et du barreau. L. III, ch. 1.

de parler; come les parures afectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui est en usage parmi les honêtes gens.

Les apôtres étoient persécutés, et ils soufroient patienment les persécutions. Qu'y a-t-il de plus naturel et de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette situation et de cette conduite des apôtres (1)? « On » nous maudit, et nous bénissons: on nous per» sécute, et nous soufrons la persécution: on » prononce des blasphêmes contre nous et nous » répondons par des prières ». Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité, de la naïveté, et qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire; cependant elles contiènent une fort belle figure qu'on apèle *antithèse*, c'est-à-dire, opposition: *maudir* est oposé à *bénir*, *persécuter* à *soufrir*, *blasphêmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle, et de leur faire des reproches quand on n'est pas content de leur conduite. *O nation incrédule et méchante!* s'écrie Jésus-Christ, *jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand aurai-je à vous soufrir* (2)! C'est une figure très-simple qu'on apèle *apostrophe*.

(1) Maledicimur, et benedicimus: persecutionem pâtimur, et sustinemus: blasphemàmur, et obsecrâmus. 1. *Cor. c. v.* 12.

(2) O generatio incrédula et perversa, quousque ero vobiscum? Quousque pâtiar vos. *Matt. c.* 17. *v.* 16.

M. Fléchier (1) au comencement de son oraison funèbre de M. de Turène, voulant donner une idée générale des exploits de son héros, dit: « conduites d'armées, siéges de places, prises de » villes, passages de rivières, attaques hardies, » retraites honorables, campemens bien ordonnés » combats soutenus, batailles gagnées, énemis » vaincus par la force, dissipés par l'adresse, » lassés par une sage et noble patience: Où peut- » on trouver tant et de si puissants exemples, que » dans les actions d'un home, etc. ».

Il me semble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le plus simple; c'est là cependant une figure qu'on apèle *congeries*, amas, assemblage. M. Fléchier la termine en cet exemple, par un autre figure qu'on apele *interrogation*, qui est encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andriène de Térence, Simon se croyant trompé par son fils, lui dit: *Quid ais omnium* ...(2) Que dis-tu le plus..? vous voyez que la proposition n'est point entière, mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils: *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes*? Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut supléer des mots, pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre, sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *ellipse*, c'est-à-dire, *omission*.

(1) Oraison funèbre de M. de Turène. *Exorde*.

(2) *Andr. act. V. sc. 3, v. 3.*

Il y a, à la vérité, quelques figures qui ne sont usitées que dans le style sublime : telle est la *prosopopée*, qui consiste à faire parler un mort, une personne absente, ou même les choses inanimées (1). « Ce tombeau s'ouvriroit, ces ossemens se rejoindroient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour personne ? Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix, par la flaterie que j'ai haïe ». C'est ainsi que M. Flécier prévient ses auditeurs, et les assure par cette *prosopopée*, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le duc de Montausier.

Hors un petit nombre de figures semblables réservées pour le style élevé, les autres se trouvent tous les jours dans le style le plus simple, et dans le langage le plus comun.

Qu'est-ce donc que les figures? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré. C'est une métaphore. *Figure*, dans le sens propre, est la forme extérieure d'un corps. Tous les corps sont étendus ; mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure et leur forme particulière, qui fait que chaque corps paroît à nos yeux diférent d'un autre corps ; il en est de même des expressions figurées ; elles font d'abord connoître ce qu'on pense ; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases et à tous les assemblages de

(1) Oraison funèbre de M. de Montausier.

mot, et qui consiste à signifier quelque chose, en vertu de la construction grammaticale; mais de plus les expressions figurées ont encore une modification particulière qui leur est propre, et c'est en vertu de cette modification particulière que l'on fait une espèce à part de chaque sorte de figure.

L'antithèse, par exemple, est distinguée des autres manières de parler, en ce que, dans cet assemblage de mots qui forment l'antithèse, les mots sont oposés les uns aux autres; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d'opositions de mots, on les raporte à l'antithèse.

L'*apostrophe* est diférente des autres énonciations, parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente ou absente, etc.

Ce n'est que dans la prosopopée que l'on fait parler les morts, les absens, ou les êtres inanimés: il en est de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les distingue de autres assemblages des mots, qui font un sens dans le langage ordinaire des homes.

Les grammairiens et les rhéteurs ayant fait des observations sur les diférentes manières de parler; ils ont fait des classes particulières de ces diférentes manières, afin de mettre plus d'ordre et d'arangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoître ce qu'on pense, sont apelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes*; mais celles qui expriment non

seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, et avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, et de tout ce qui n'est que phrase ou expression.

M. de la Bruyère dit (1) « qu'il y a de cer-» taines choses dont la médiocrité est insuporta-» ble: la poésie, la musique, la peinture, et le » discours public. Il n'y a point là de figure; c'est-à-dire, que toute cette phrase ne fait autre chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère, sans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier. Mais, quand il ajoute, « Quel suplice que d'entendre déclamer pompeu-» sement un froid discours, ou prononcer de mé-» diocres vers avec emphase! » c'est la même pensée; mais de plus elle est exprimée sous la forme particulière de la surprise, de l'admiration; c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une multitude de soldats, dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement, et les autres ont l'habit uniforme de leur régiment: ceux-ci ont tous un habit qui les distingue, et qui fait conoître de quel régiment ils sont; les uns sont habillés de rouge, les autres de bleu, de blanc, de jaune, etc. Il en est de même des

(1) Caractères des Ouvrages de l'esprit.

assemblages des mots qui composent le discours; un lecteur instruit raporte un tel mot, une telle phrase à une telle espèce de figure, selon qu'il y reconoît la forme, le signe, le caractère de cette figure; les phrases et les mots, qui n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment : elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoître ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étoner si les figures, quand elles sont employées à propos, donent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'attention, à plaire ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embélissent les discours, et qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination et des passions; il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, aprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? lui dit Julie : *qu'il mourût*, répond le père (1).

(1) Corneille. *Horaces*, *Act. III*, *sc.* 3.

Dans une autre tragédie de Corneille (1), Prusias dit qu'en une occasion dont s'agit, il veut se conduire en *père*, en *mari*. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède :

PRUSIAS

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Il n'y a point là de figure, et il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot, Voici un exemple plus simple.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
A soufrir des mépris à ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous somes,
Véritablement homes,
Et meurent come nous (2).

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés sans figure, et dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embélissent le discours, on veut dire seulement, que dans les ocasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pensée sera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le secours des figures, que si on l'exprimoit sans figures.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures : *Les figures* sont des manières de parler distinctement des autres, par une modification particulière, qui fait qu'on

(1) Idem, *Nicomède*, *act. IV*, *sc.* 3.
(2) *Malherbe. Liv.* 1. *Paraph. du Ps. CXLV.*

les réduit chacune à une espèce à part, et qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler qui expriment le même fonds de pensée, sans avoir d'autre modification particulière.

ARTICLE II.

Division des Figures.

On divise les figures en figures de pensées, *figuræ sententiàrum*, *Schémata* : et en figures de mots, *figuræ verborum*. Il y a cette diférence, dit Cicéron (1), entre les figures de pensées et les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination ; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, ensorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on viène à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M. de Montausier dans la prosopopée que j'ai raportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée. Au contraire, les figures des mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit ; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit composée de cent *voiles* ; c'est une figure de mots dont nous parlerons dans la suite; *voiles* est là pour *vaisseaux* : que je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma pensée ; mais il n'y a plus de figure.

(1) Inter conformationem verborum et sententiàrum hoc interest, quod verborum tollitur, si verba mutàris ; sententiàrum permanet, quibuscum verbis uti velis. *Cic. de Orat. Lib. III. n.* 201. *aliter III.*

ARTICLE III.

Divisions des figures des mots.

Il y a quatre diférentes sortes de figures qui regardent les mots.

1.° Celles que les grammairiens apèlent *figures de diction* : elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots ; telle est, par exemple, la syncope, c'est le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot, *scuta virûm* pour *virorum*.

2.° Celles qui regardent uniquement la construction ; par exemple, lorsqu'Horace (1) parlant de Cléopatre, dit *monstrum, quæ...* nous disons en français *la plupart des homes disent*, et non pas *dit*. On fait alors la construction selon le sens Cette figure s'apèle *syllepse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n'en parlerai point ici.

3.° Il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur signification propre, telle est la répétition, etc. C'est aux rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes et dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots ; ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4.° Enfin, il y a des figures de mots qu'on apèle *tropes* ; les mots prènent par ces figures des significations diférentes de leur signification propre. Ce sont là les figures dont j'entreprends de parler dans cette partie de la grammaire.

(1) *Liv.* 1. *Ode* 37, *v.* 21.

ARTICLE IV.

Définition des Tropes.

Les Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot; ainsi, pour entendre ce que c'est qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot; nous l'expliquerons bientôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *tropos conversio*, dont la racine est *trepo*, verto, *je tourne*. Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre: *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux*, les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau: cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux*, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire conoître ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque diférence particulière, qui fait qu'on les raporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou diférence générale qui les rend tropes, et qui les distingue des autres figures: elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre; mais de plus chaque trope difère d'un autre trope, et

cette diférence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre, par exemple : *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV d'immortèle mémoire, lorsque son petit-fils le duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V, fut apelé à la couronne d'Espagne. Louis XIV vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abîmées ou anéanties ? nulement : persone n'entendit cette expression à la lettre, et dans le sens propre; elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu'en 1664, le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, et encore à ce que sa majesté établi la compagnie des Indes, dit :

Quand je vois ta sagesse . . . .(1)
Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur,
La France sous tes loix maîtriser la fortune.
Et nos vaisseaux domtant l'un et l'autre *Neptune*....

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prènent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou diférence générale qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre, sont de hautes montagnes qui séparent la France et l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire de plus de séparation, plus de division, plus de guerre : il n'y aura plus à l'avenir qu'une bone intelligence entre la France et l'Espagne: c'est une métonymie

(1) Discours au Roi.

du signe, ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'aigle est le symbole de l'Empire : l'empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi, dans l'exemple que je viens de raporter l'*aigle* signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée : c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l'Océan, pour la mer des Indes orientales et occidentales : c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces diférences particulières qui font les diférentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières diférentes, par lesquelles on done à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. *Aveugle* dans le sens propre signifie une personne qui est privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, (1) come quand Jésus-Christ a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'est plus dans le sens propre, il est dans un sens que les philosophes apèlent *sens divisé* : ce sens divisé est un trope, puisqu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles, et non pas ceux qui le sont. Ainsi, outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutiles ni étranger à mon sujet, d'expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

(1) *Matt. c. XI, v. 5.*

ARTICLE V.

Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conoître les Tropes pour bien entendre les auteurs, et pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler et d'écrire.

Au reste, ce traité me paroît être une partie essentièle de la grammaire; puisqu'il est du ressort de la grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, et en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'auteur même le plus facile, sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des començans, aussi bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés et éloignés de la première signification de ces mots; par exemple.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ (1).

Vous méditez une muse, c'est-à-dire, *une chanson, vous vous exercez à chanter.* Les Muses étoient regardées dans le Paganisme come les déesses qui inspiroient les poëtes et les musiciens: ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même, c'est la cause pour l'éfet; c'est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin; nous l'expliquerons dans la suite.

(1) Virg. Ecl. I. v. 1.

Avena, dans le sens propre, veut dire de *l'aveine* : mais parce que les bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flûte, come font encore les enfans à la campagne : de là, par extension, on a apelé *avéna* un chalumeau, une flûte de berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le nouveau Testament, dans l'Imitation de J. C., dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont écrits le plus simplement, et par lesquels on comence : ainsi, je demeure toujours convaincu que cette partie n'est point étrangère à la grammaire, et qu'un grammairien doit avoir une conoissance détaillée des tropes.

Je conviens (1), si l'on veut, qu'on peut bien parler sans jamais avoir apris les noms particuliers de ces figures. Combien de persones se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore ? C'est ainsi qu'il y avoit plus de 40 ans que le Bourgeois-Gentilhome *disoit de la prose, sans qu'il en sût rien* (2). Ces conoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maison*, come dit Mr. Jourdain (3), mais elles sont utiles et nécessaire à ceux qui ont besoin de l'art de parler et d'écrire ; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots ; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison

(1) Réponse à un objection.
(2) Molière, *Bourgeois Gentilhome*, *act. II. sc. 4.*
(3) *Ibid*, *act. III*, *sc.* 3.

du discours, et donent de la précision et de la justesse.

Les Sciences et les Arts ne sont que des observations sur la pratique : l'usage et la pratique ont précédé toutes les sciences et tous les arts ; mais les sciences et les arts ont ensuite perfectioné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler et d'écrire, ses pièces n'auroient été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois, mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la comédie : ses talens on été perfectionés par les observations, et c'est l'art même qui lui a apris à saisir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des persones qui chantent agréablement, sans conoître les notes, les clés, ni les règles de la musique ; elles ont chanté pendant bien des années des *sol* et des *fa*, sans le savoir ; faut-il pour cela qu'elles rejètent les secours qu'elles peuvent tirer de la musique pour perfectioner leur talent ?

Nos pères ont vécu sans conoître la circulation du sang ; faut-il négliger la conoissance de l'anatomie ? et ne faut-il plus étudier la physique, parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eût de la pesanteur et de l'élasticité ? Tout a son tems et ses usages, et Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus et du ridicule.

ARTICLE VI.

Sens propre, Sens figuré.

AVANT que d'entrer dans le détail de chaque trope, il est nécessaire de bien comprendre la diférence qu'il y a entre le sens propre et le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les rhéteurs donnent ensuite à ce sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du mot. Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi ; par exemple : *Le feu brûle, la lumière nous éclaire*, tous ces mots là sont dans le sens propre.

Mais quand un mot est pris dans un autre sens il paroît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n'est pas sa figure naturèle, c'est-à-dire, celle qu'il a eue d'abord ; alors on dit que ce mot est au figuré ; par exemple : *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'esprit, la clarté d'un discours.*

Masque, dans le sens propre, signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière, qu'on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air.

Ce n'est point dans ce sens propre que Malherbe prenoit le mot de *masque*, lorsqu'il disoit qu'à la Cour il y avoit plus de masques que de visages : *masque* est là dans un sens figuré, et se prend pour *personnes dissimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, et prènent des mines propres à marquer une situation d'esprit et de cœur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix*, (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, et sur-tout de la bouche des homes. On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte enfin aiguë, flexible, grêle, cassée, etc. En toutes ces occasions, *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étoufer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure*, *remords*, etc. On dit aussi que *tant que le peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obéit à ses commandemens, *il en fut assisté*. *Les brebis entendent la voix du pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles reconnoissent sa voix, et la distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre; on veut marquer principalement qu'elles lui obéissent, ce qui est le sens figuré. *La voix du sang*, *la voix de la nature*, c'est-à-dire, les mouvemens inté-

rieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent, etc. *La voix du peuple est la voix de Dieu*, c'est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s'agit de juger; ensuite, par extension, on a apelé *voix*, le sentiment d'un particulier, d'un juge; ainsi en ce sens, *voix* signifie *avis*, *opinion*, *sufrage*, *il a eu toutes les voix*, c'est-à-dire, tous les sufrages; *briguer les voix*, *la pluralité des voix*; *il vaudroit mieux*, s'il étoit possible, *peser les voix*, *que de les compter*, c'est-à-dire, qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans et les plus sensés, que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

Voix signifie aussi dans un sens étendu, *gémissement*, *prière*. *Dieu a écouté la voix de son peuple*, etc.

Tous ces diférens sens du mot *voix* qui ne sont pas précisément le premier sens, qui seul est le sens propre, sont autant de sens figurés.

ARTICLE VII.

Réflexions générales sur le Sens figuré.

I. *Origine du Sens figuré.*

La liaison qu'il y a entre les idées acessoires, je veux dire, entre les idées qui ont raport les

unes aux autres, est la source et le principe des divers sens figurés que l'on done aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions, sont toujours acompagnés de diférentes circonstances qui nous frapent, et par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'acompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom propre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'imagination que le nom de l'idée principale, et souvent aussi ces idées accessoires désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-là, le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'éfet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, et les autres tropes dont je parlerai dans la suite. Come l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exerciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même ordinairement plus vive et plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle attache ou amuse l'imagination et done aisément à deviner à l'esprit.

II. *Usages ou éfets des Tropes.*

1. Un des plus fréquens usages des Tropes, c'est de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée accessoire : c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux; cent feux pour

cent maisons ; il aime la bouteille, c'est-à-dire, il aime le vin ; le fer pour l'épée ; la plume ou le style pour la manière d'écrire, etc.

2. Les tropes donnent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous somes vivement frapés de quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité; l'objet qui nous ocupe se présente à nous, avec les idées accessoires qui l'accompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frapent, ainsi nous avons naturellement recours aux tropes, d'où il arrive que nous fesons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes : de-là viènent ces façons de parler, *il est enflamé de colère*, *il est tombé dans une erreur grossière*, *flétrir la réputation*, *s'enivrer de plaisir*, etc.

3. Les tropes ornent le discours. M. Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa M. le duc de Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui aprirent les dogmes de la religion catholique, et lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : « Tombez, tombez, voiles im-
» portuns qui lui couvrez la vérité de nos mys-
» tères : et vous prêtres de J. C. prenez le glaive
» de la parole, et coupez sagement jusqu'aux
» racines de l'erreur, que la naissance et l'édu-
» cation avoient fait croître dans son ame. Mais
» par combien de liens étoit-il retenu » ?

Outre l'apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les tropes en font le

principal ornement : *Tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu ;* toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement ocupée.

4. Les tropes rendent le discours plus noble : les idées comunes auxquelles nous somes acoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration et de surprise, qui élève l'ame ; en ces ocasions on a recours aux idées accessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées comunes. *Tous les hommes meurent également* ; voilà une pensée commune : Horace a dit :

Pallida mors, æquo pede pulsat pauperum tabernas
Regumque turres (1)

On sait la paraphrase simple et naturèle que Malherbe a faite de ces vers.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier ;
La cruèlle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier (2).

Le pauvre en sa cabanne, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Au lieu de dire que c'est un Phénicien qui a inventé les caractères de l'écriture, ce qui seroit une expression trop simple pour la poésie, Brébeuf a dit :

(1) Lib. I. Od. 4.
(2) Malherbe, VI.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux (1),
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées (2).

5. Les tropes sont d'un grand usage pour déguiser des idées dures, désagréables, tristes, ou contraires à la modestie; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme, et dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot, ils donent à un mot une signification nouvelle, soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots, auxquels souvent il ne peut se joindre dans le sens propre, soit parce qu'on s'en sert par extension et par ressemblance, pour supléer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques savans, que les tropes n'aient *d'abord été inventés que par nécessité, à cause du défaut et de la disette des mots propres*, et qu'ils aient *contribué depuis à la beauté et à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le comencement pour couvrir le corps et le défendre contre le froid, et ensuite ont servi à l'embélir et à l'orner* (3.) Je ne crois

(1) Pharsale, Lib. III.

(2) Phœnices primi, famæ si creditur, ausi.
Mansuram rudibus vocem signare figuris. *Lib.* III. *v.* 220. *Lucan.*

(3) Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres, par M. Rollin, tome II, p. 246. et Cic. de Oratore, n. 155. aliter XXXVIII. Voss. inst. orat. L. IV. c. VI. n. 14.

pas

pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui supléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier et le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature ; l'imagination a trop de part dans le langage et dans la conduite des hommes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un homme qui marche avec trop de lenteur, qu'*il va plus lentement qu'une tortue*, d'un autre, qu'*il va plus vîte que le vent*, d'un passioné, qu'*il se laisse emporter au torrent de ses passions*, etc. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en somes ocupés les premiers, et nous nous en servons ensuite pour mètre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les homes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre ; ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, et ce que leur inspiroit le désir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes vivement. Les rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure ; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des homes.

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arêter un moment sur une remarque de peu d'impor-

tance : c'est que pour faire voir que l'on *substitue quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent* (1), ce qui est très-véritable, Cicéron, Quintilien et M. Rollin, qui pense et qui parle comme ces grands homes, disent que c'est *par emprunt et par métaphore qu'on a appelé* gemma *le bourgeon de la vigne : parce*, disent-ils, *qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer.* Mais si nous en croyons les étymologistes, *gemma* (2) est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, et ç'a été ensuite par figure que les Latins ont donné ce nom aux perles et aux pierres précieuses. En effet, c'est toujours le plus commun et le plus connu qui est le propre, et qui

(1) M. Rollin, tome II, p. 246.

(2) Verbi translatio instituta est inopiæ causâ, frequentata delectationis. Nam *gemmare vites*, *luxuriem esse in herbis*, *lætas segetes*, etiam rustici dicunt. *Cic.* de Oratore, L. III. n. 155. aliter XXXVIII.

Necessitate rustici dicunt gemmam in vitibus. Quid enim dicerent aliud ? *Quintil.* instit. orat. *lib.* VIII. *cap.* 6. Methaph.

Gemma est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt, à *geno*, id est, gigno : hinc Margarita et deinceps omnis lapis pretiosus dicitur *gemma*.... quod habet quoque Perottus, cujus hæc sunt verba, « lapilli los gemma vocavêre à similitudine gemmarum quas » in vitibus sive arboribus cernimus ; gemmæ enim pro» priè sunt pupuli quos primò vites emittunt ; et gemmare » vites dicuntur, dum gemmas emittunt. » *Martinii Lexicon*, voce *gemma.*

Gemma oculus vitis propriè. 2. gemma deinde generale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur.* vòc. *gemma.*

se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays latin conoissoient les bourgeons des vignes et des arbres, et leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles et des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure et par imitation ce même nom aux perles et aux pierres précieuses, et qu'apparemment Cicéron, Quintilien et M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus conu, étoit le nom propre, et que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoissoient moins.

III.

Ce qu'on doit observer, et ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, et pourquoi ils plaisent.

Les Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer, sont défectueux. Ils doivent sur-tout être clairs, faciles, se présenter naturellement, et n'être mis en œuvre qu'en tems et lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'affectation et le défaut de convenance. Molière dans ses *Précieuses*, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées et déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais, *donez des siéges*, sans aler chercher le detour de lui dire (1) : *voiturez-nous ici les comodités de la conversation*. De plus, les idées

(1) Les Précieuses ridicules, sc. IX.

accessoires ne jouent point, si j'ose parler ainsi ; dans le langage des *Précieuses* de Molière, ou ne jouent point come elles jouent dans l'imagination d'un home sensé : *Le conseiller des graces* (1), pour dire le miroir : *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser* (2), pour dire asséyez-vous.

Toutes ces expressions tirées de loin et hors de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, et font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne sont pas, s'il est permis de parler ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser de ceux qui ont l'esprit droit et juste, et qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours, tombent souvent dans ce défaut sans s'en apercevoir ; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante et qui leur a coûté, et se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux-mêmes.

On ne doit donc se servir de tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit ; qu'ils sont tirés du sujet ; que les idées accessoires les font naître ; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors, mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures

(1) Ibid. sc. VI.
(2) Ibid. sc. IX.

plaisent extrémement (1), *par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles, qui sont sous la main*, si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par M. Rollin, je crois plutôt que les expressions figurées donent de la grace au discours, parce que, comme ces deux grands homes le remarquent, *elles donent du corps* (2), *pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, et les font presque toucher au doigt et à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination ;* en un mot, par les idées sensibles et accessoires.

IV.

Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.

1. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c'est-à-dire, éloigné de sa signification propre et primitive.

Les mots les plus comuns et qui reviènent souvent dans le discours, sont ceux qui sont pris le plus fréquemment dans un sens figuré, et qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens : tels sont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, etc.

2. Un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces

(1) Manière d'enseigner, tom. II. p. 247.
(2) Ibid. p. 248.

expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays, et inconus dans un autre; soit par quelque autre raison purement arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour suffrage. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam :* au contraire, *morem gerere alicui*, est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en français, si on se contentoit de la rendre mot à mot, et que l'on traduisît, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son goût, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir. Il en est de même de *vicem gerere*, *verba dare*, et d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, et que la pratique de la version interlinéaire aprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions, n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'atacher à la pensée et non à la lettre, et parler comme l'auteur lui-même auroit parlé, si la langue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s'agit

de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire litéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

V.

Observations sur les Dictionaires Latins-Français.

Nos dictionaires n'ont point assez remarqué ces diférences ; je veux dire, les divers sens que l'on done par figure à un même mot dans une même langue ; et les diférentes significations que celui qui traduit est obligé de doner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort diférentes que nos dictionaires confondent ; ce qui les rend moins utiles et souvent nuisibles aux començans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple :

Porter, se rend en latin dans le sens propre par *ferre :* mais quand nous disons *porter envie, porter la parole, se porter bien ou mal*, etc. on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de celui qui parle latin : ainsi, quand on considère *porter*, tout seul et séparé des autres mots qui lui donent un sens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les dictionaires français-latins, si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidere*, *alloqui*, *valere*, etc.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les dictionaires latins-français, quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot, quelqu'autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin ? La figure n'est que dans notre français ; parce que nous nous servons d'une autre image, et par conséquent de mots tout diférens ; par exemple (1) : *Mittere* signifie, dit-on, envoyer, retenir, arrêter, écrire ; n'est-ce pas comme si l'on disoit dans le dictionaire français-latin, que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidere*, *alloqui*, *valere ?* Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir*, d'*arrêter*, d'*écrire*, dans l'imagination d'une home qui parloit latin. Quand Térence a dit: *lacrymas mitte* (2), et *missam iram faciet* (3); *mittere* avoit toujours dans son esprit la signification d'*envoyer :* envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoye tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions, nous disons plutôt, *retenez vos larmes*, *retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échappe. Ainsi

(1) Voyez le dictionaire latin-français, imprimé sous le nom du R. P. Tachart, en 1727, et quelques autres dictionaires nouveaux.

(2) Adelph. Act. 3, sc. 2, v. 37.

(3) Hec. Act. 5, sc. 2, v. 14.

il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'attacher à traduire litéralement; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des dictionaires, on doit traduire litéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot; autrement c'est tout confondre : les dictionaires nous diront que *aqua* signifie *le feu*, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arrêter*, *retenir*; car enfin les latins crioient *aquas*, *aquas* (1), c'est-à-dire, *afferte aquas*, quand le feu avoit pris à la maison, et nous crions alors *au feu*, c'est-à-dire, accourez au feu pour aider à l'éteindre. Ainsi quand il s'agit d'aprendre la langue d'un auteur, il faut d'abord doner à un mot sa signification propre, c'est-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi, et ensuite on le traduit, si l'on veut, selon la traduction des pensées, c'est-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l'usage d'une autre langue.

Mittere ne signifie donc point en latin *retenir*, non plus que *pellere*, qui veut dire *chasser*. Si Térence a dit *lacrymas mitte*, Virgile a dit dans

(1) Territa vicinas, Téïa clamat aquas. Prop. L. 4, El. 9, v. 32. *ad extinguendum incendium*, inquit Beroaldus. Ibid.

le même sens, *lacrymas dilectæ pelle Creusæ* (1). Chassez les larmes de Créüse, c'est-à-dire, les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüse, cessez de pleurer votre chère Créüse, retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle, consolez-vous.

Mittere ne veut pas dire non plus en latin *écrire :* et quand on trouve *mittere epistolam alicui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une lettre à quelqu'un*, et nous disons plus ordinairement, *écrire une lettre à quelqu'un.* Je ne finirois point si je voulois rapporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs dictionaires ; *merces* punition, *nox* la mort, *pulvis* le bareau, etc.

Je voudrois donc que nos dictionaires donassent d'abord à un mot latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins ; qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arrive qu'un mot joint à un autre, forme une expression figurée, un sens, une pensée que nous rendons en notre langue, par une image diférente de celle qui étoit en usage en latin ; alors je voudrois distinguer :

1. Si l'explication litérale qu'on a déjà donée du mot latin, suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée, ou la pensée littérale du latin ; en ce cas, je me contenterois de rendre la pensée à notre manière ; par exemple : *mit-*

(1) Eneid. lib. II, v. 785.

tere envoyer, *mitte iram*, retenez votre colère, *mittere epistolam alicui*, écrire une lettre à quelqu'un.

Provincia, province, de *pro* ou *procul*, et de *vincire* lier, obliger, ou selon d'autres, de *vincere*, vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre, *provinciam capere*, *suscipere*, prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur ; et on dit par métaphore, *provinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise (1). *Provinciam cepisti duram*, tu t'es chargé d'une mauvaise commission, d'un emploi difficile.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la française, et que la lettre n'en peut pas être aisément entendue, les dictionaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, et ensuite ajouter la phrase française qui répond à la latine, par exemple : *laterem crudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son temps et sa peine, perdre son latin. Qui laveroit une brique avant qu'elle fût cuite, ne feroit que de la boue, et perdroit la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* temps ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot

(1) Ter. Phorm. Act. 1, sc. 2.

dans la langue originale, ainsi elles ne sont point de mon sujet : je traite seulement ici des différens sens que l'on done à un même mot dans une même langue, et non pas des diférentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I. LA CATACHRÈSE.

Abus, Extension, ou Imitation.

Les langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée ; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de raport à celle qu'on veut exprimer ; par exemple : l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'apèle *ferrer un cheval ;* que s'il arive qu'au lieu de fer, on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés d'argent*, plutôt que d'inventer un nouveau mot qui ne seroit pas entendu : on ferre aussi d'argent une cassette, etc. alors *ferrer* signifie par extension, garnir d'argent

au lieu de fer. On dit de même *aller à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Ludere par impar ; equitare in arundine longâ (1).

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices : Virgile s'est servi d'*ædificare* (2), bâtir, en parlant du cheval de Troie ; et Cicéron a dit, *ædificare classem*, bâtir une flotte (3).

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du ciel ;* et ces pains, c'étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux Juifs (4), *voilà le pain que Dieu vous a donné pour vivre.* Ainsi la mâne fut appelée *pain* par extension.

Parricida, parricide, se dit en latin et en français, non-seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu'un de ses parens, ou enfin quelque persone sacrée.

Ainsi, la Catachrèse est un écart que certains mots font de leur première signification, pour en prendre un autre qui y a quelque raport, et c'est aussi ce qu'on apèle *extension* : par exemple, *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates et minces, come

(1) Hor. 2, sat. 3, v. 24.
(2) Æn. 2, v. 16.
(3) Cic. pro lege Manilîâ. n. 4.
(4) Exod. ch. XVI, v. 4 et 5.

les feuilles des plantes ; on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille d'étain*, qu'on met derrière les miroirs : *une feuille de carton*, *le talc se lève par feuilles ; les feuilles d'un paravent*, etc.

La langue, qui est le principal organe de la parole, a donné son nom par métonymie et par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiômes, le langage des diférentes nations : *langue latine*, *langue française*.

Glace, dans le sens propre, c'est de l'eau gelée : ce mot signifie ensuite par imitation, par extension, un verre poli, une glace de miroir, une glace de carosse.

Glace, signifie encore une sorte de composition de sucre et de blanc d'œuf, que l'on coule sur les biscuits, ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin *glace* se dit encore au pluriel, d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, et n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension : *florir*, *florissant*, se disoient autrefois des arbres et des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleuri* au propre, et *florir* au figuré : si ce n'est à l'infinitif, c'est au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit, en honeur, en réputation : *Pétrarque florissoit* vers le milieu du XIV.e siècle : *une armée florissante*, *un empire florissant*. « La

» langue grèque, dit madame Dacier, se main-
» tint encore assez *florissante* jusqu'à la prise de
» Constantinople, en 1453. »

Prince, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal; mais aujourd'hui en français il signifie, un souverain, ou une persone de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honeur que les soldats donoient dans leur camp à leur général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable: on n'avoit ataché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'anciène République. Ce mot perdit son anciène signification vers la fin du règne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere*, que nous traduisons par *secourir*, veut dire proprement *courir sous* ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en ce sens; *succurram atque subibo. Quidquid* (1) *succurrit libet scribere*, et Sénèque dit, *obvios, si nomen non succurrit, Dominos salutamus;* « lorsque nous rencontrons quelqu'un, et que » son nom ne nous vient pas dans l'esprit, » nous l'apelons Monsieur. » Cependant come il faut souvent se hâter et courir pour venir au secours de quelqu'un, on a doné insensible-

(1) Cic. ad Art. L. 14. Epist. 1. sub. finem. Senec. Ep. 111.

ment à ce mot par extension, le sens d'*aider* ou *secourir*.

Petere, selon Perisonius, vient du grec *peto et petomai*, dont le premier signifie *tomber*, et l'autre *voler*; ensorte que ces verbes marquent une action qui se fait avec éfort et mouvement vers quelque objet; ainsi :

1. Le premier sens de *petere*, c'est *aler vers*, *se porter avec ardeur* vers un objet; ensuite on done à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir*, *briguer*, *demander*; petere consulatum, *briguer le consulat*; petere nuptias alicujus, *rechercher une persone en mariage*.

3. *Aler prendre*; undè mihi petam cibum (1).

4. *Aler vers quelqu'un*; et en conséquence *le fraper*, *l'ataquer*. Virgile a dit : *malo me Galatea petit* (2), et Ovide, *à populo saxis prætereunte petor* (3).

5. Enfin *petere* veut dire par extension, *aler en quelque lieu*, ensorte que ce lieu soit l'objet de nos demandes et de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mettre en état d'aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d'aler trouver le Roi Aceste.

(1) Ter. Heau. 5, 2, 25.
(2) Ecl. 3, v. 64.
(3) Eleg. de nuce, v. 2.

— Italiam læti Latiumque petamus (1).

. . . . . .

At freta Sicaniæ saltem sedesque paratas,
Undè huc advecti, regemque petamus Acesten.

La réponse de Didon est digne de remarque :

Seu vos Hesperiam magnam Saturniaque arva,
Sive Erycis fines, regemque optatis Acesten.

où vous voyez qu'*optatis* explique *petamus*.

Advertere signifie *tourner vers : advertere agmen urbi* (2), tourner son armée vers la ville; *navem advertere*, tourner son vaisseau vers quelque endroit, y aborder : ensuite on l'a dit par métaphore de l'esprit ; *advertere animum*, *advertere mentem*, tourner l'esprit vers quelque objet, faire attention, faire réflexion, considérer : on a même fait un mot composé de *animum*, et d'*advertere ; animadvertere*, considérer, remarquer, examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit, son sentiment, vers ceux qui nous ont ofensés, et qu'on veut punir ; on a doné ensuite par extension le sens de *punir à animadvertere ; verberibus animadvertebant in cives* (3) ; ils tournoient leur ressentiment, leur colère, avec des verges contre les citoyens, c'est-à-dire, qu'ils condanoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*animus* se prend alors dans le sens de colère (4). *Animus*,

(1) Virg. Æn. 1, v. 558.
(2) Virg. Æn. 12, v. 555.
(3) Saluste, Catil. 51.
(4) Basil. Fab. Thes. verb. *animus*.

dit Faber, se prend souvent pour cette partie de l'ame *quæ impetus habet et motus.*

Ira furor brevis est; animum rege, qui nisi paret (1),
Imperat; hunc frenis, hunc tu compesce catenâ.

Ces sortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue, et ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue; c'est-à-dire, que le mot français ou alemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en français ou en alemand dans le même sens figuré que l'on done au mot latin : *demander* répond à *petere;* cependant nous ne disons point *demander* pour *ataquer*, ni pour *aler à.*

Oppido dans son origine est le datif d'*oppidum*, ville; *oppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bone récolte? *Sæpè respondebatur, quantùm vel opido satis esset*, j'en aurois pour nourir toute la ville : et de-là est venu qu'on a dit *oppido* adverbialement, pour beaucoup, *hinc in consuetudinem venit diceretur* oppido *pro* valdè, multum *Festus*, voc. Oppido.

Dont vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, come nous disons *delà, dedans. Aliquid dederis undè* utatur (2), donez-lui un peu d'argent dont il puisse vivre en le metant à profit: ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification

(1) Hor. lib. 1, Epist. 2, v. 62.
(2) Térence, Adelp. Act. 5. sc 9. v. 24.

primitive : on ne dit pas la ville *dont je viens*, mais *d'où je viens*.

Propinare, boire à la santé de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier*. Quand les Anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, et faire à peu près à son égard ce que nous apelons *boire à la santé*; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, et ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire (1). Cet usage s'est conservé en Flandre, en Holande et dans le Nord : on fait l'essai, c'est-à dire, qu'avant de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De-là, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinare* pour *livrer quelqu'un*, *le trahir pour faire plaisir à un autre ; le livrer*, *le doner* comme on done à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre*, dit Térence, en se servant par extension du mot *propino* (2), *moquez-vous de lui tant qu'il vous plaira*, hunc vobis deridendum propino.

Nous avons vu dans la cinquième partie de

(1) Hîc Regina gravem gemmis auroque poposcit,
Implevit que mero pateram. . . . . .
-- et in mensâ laticum libavit honorem,
Primaque libato summo tenus attigit ore :
Tum Bitiæ dedit increpitans; ille impiger hausit
Spumantem pateram, et pleno se proluit auro.

(2) Ter. Eun. Act. 5. Scène dern.

cette Grammaire, que la préposition supléoit aux raports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or, ces raports ou circonstances générales, sont presque infinis ; et le nombre des prépositions est extrêmement borné ; mais pour supléer à celles qui manquent, on done divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification, elle a sa destination principale, son premier sens propre ; et ensuite par extension, par imitation, par abus, en un mot par catachrèse, on la fait servir à marquer d'autres raports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition, et qui sont sufisament indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition ; par exemple :

La préposition *in* est une préposition de lieu, c'est à dire, que son premier usage est de marquer la circonstance générale d'être dans un lieu. *César fut tué dans le sénat, entrer dans une maison, serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les diférentes situations de l'esprit et du corps, les diférens état de la fortune, en un mot les diférentes manières d'être, come autant de lieux où l'home peut se trouver ; et alors on dit par extension, *être dans la joie, dans la crainte, dans le dessein, dans la bone ou dans la mau-*

vaise fortune, *dans une parfaite santé*, *dans le désordre*, *dans l'épée*, *dans la robe*, *dans le doute*, etc.

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems: c'est encore par extension, par imitation; on considère le tems come un lieu, *nolo me in tempore*, *hoc videat senex*, c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andriène deTérence.

Ubi et *ibi* sont des adverbes de lieu; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le tems, *hæc ubi dicta* (1); après que ces mots furent dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum objurgasti* (2)? n'alâtes-vous pas sur-le-champ gronder votre fils? ne lui dîtes-vous rien alors?

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions, et sur un grand nombre d'autres mots.

« La préposition *après*, dit M. l'abé de » Dangeau (3), marque premièrement posté- » riorité de lieu entre des persones ou des » choses: *marcher après quelqu'un; le valet* » *court après son maître*; *les Conseillers sont* » *assis après les Présidens* ».

Ensuite, considérant les honeurs, les richesses, etc., come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honeurs*, *courir après sa liberté*.

(1) Virg. Æn. I, v. 85.

(2) Térence, And. Act. I, sc. I, v. 122.

(3) Feuille volante sur la préposition *après*.

« Après, marque aussi postériorité de tems, » par une espèce d'extension de la quantité de » lieu à celle du temps. *Pierre est arrivé après* » *Jacques.* Quand un home marche après un autre, il arive ordinairement plus tard ; *après demain*, *après dîné*, etc.

» *Ce tableau est fait d'après le Titien. Ce* » *paysage est fait d'après nature :* ces façons » de parler ont raport à la postériorité de tems. » Le Titien avoit fait le tableau avant que le » peintre le copiât ; la nature avoit formé le » paysage avant que le peintre le représentât ».

C'est ainsi que les prépositions latines *à* et *sub* marquent aussi le tems, come je l'ai fait voir en parlant des prépositions.

« Il me semble, dit M. l'abé de Dangeau, » qu'il seroit fort utile de faire voir coment on » est venu à doner tous ces divers usages à un » même mot ; ce qui est comun à la plupart » des langues ».

Le mot d'*heure*, n'a signifié d'abord que le temps ; ensuite par extension il a signifié les quatre saisons de l'année. Lorsqu'Homère dit que (1) *depuis le commencement des tems les heures veillent à la garde du haut Olympe*, et que *le soin des portes du ciel leur est confié*, Madame Dacier remarque qu'Homère apèle *les heures* ce que nous apelons *les saisons* (2).

Herodote dit (3) que les Grecs ont pris des

(1) Iliad. L. v, Trab. pag. 224.
(2) Rem. pag. 278.
(3) Herod. L. 2.

Babyloniens l'usage de diviser le jour en douze parties (1). Les Romains prirent ensuite cet usage des Grecs ; il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique : ce fut vers ce tems-là que par une autre extension l'on dona le nom d'*heures* aux douze parties du jour et aux douze parties de la nuit, celles-ci étoient divisées en quatre veilles dont chacune comprenoit trois heures.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le Dimanche, sont apelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes et des féries : les fêtes étoient des jours solemnels où l'on faisoit des jeux et des sacrifices avec pompe ; les féries étoient seulement des jours de repos où l'on sabstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient *à feriendis victimis*.

L'année chrétienne començoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul. *Quomodò Christus resurrexit à mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (2).

L'empereur Constantin ordona que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, et que ces quinze jours seroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la premièse semaine ; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde férie, ainsi

(1) Pline, L. VII. c. 60.

(2) Rom. c. VI. 4.

des autres. L'on dona ensuite par extension, par imitation, le nom de *férie seconde*, *troisième*, *quatrième*, etc., aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur doner les noms profanes des Dieux des païens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *saba* [*sabatum*] qui signifie *repos*, fut donné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres : ensuite par extension on dona le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier*, *second*, *troisième*, *etc.*, *prima*, *secunda*, etc. *sabbatorum*. *Sabatum* se dit aussi de la semaine. On dona encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabatique*, et enfin à l'année qui arivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs : tems de remission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, ou les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre, *se transporte d'un lieu à un autre* ; mais ensuite dans combien de sens figurés n'est-il pas employé par extension ? Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder, de se conduire, d'ateindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble, s'exprime par le verbe *aler*, *je vais* ou *je vas ; aler à ses fins ; aler droit* au but : *il ira loin*, c'est-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier*, *aler lire*, etc.

Devoir, veut dire dans le sens propre, *être obligé*

obligé par les lois à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienséance, par politesse, *nous devons aprendre ce que nous devons aux autres, et ce que les autres nous doivent.*

Devoir se dit encore par extension de ce qui arrivera, come si c'étoit une dette qui dût être payée: *je dois sortir : instruisez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, et de ce que vous devez être*, c'est-à-dire, de ce que vous serez, de ce à quoi vous êtes destiné.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe *habere*, avoir, posséder. César a dit (1) qu'il envoya au devant de toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habebat.* Il dit encore dans le même sens, *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché, les tenir à bas prix.* Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir*, et on a joint ce verbe par métaphore et par abus, à un supin, à un participe ou adjectif, ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles : *amavi*, j'ai aimé, *habeo amatum* ; aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie ; je possède le sentiment d'aimer,

(1) *Cæsar præmisit equitatum omnem, quem ex omni provinciâ coactum habebat.* Cæsar, de bello Gallico. L. 1. *Vectigalia parvo pretio redempta habere.* Idem ibib. *Nostram adolescentiam habent despicatam.* Ter. Eun. Act. 2. sc. 3. v. 92.

come un autre possède sa montre. On est si fort accoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus atention à l'anciène signification propre d'*avoir* ; on lui en donne une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, et qui marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours raporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

Etre, *avoir*, *faire*, sont les idées les plus simples, les plus comunes, et les plus intéressantes pour l'home : or, les homes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes, de-là vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages diférens : *être assis*, *être aimé*, etc., *avoir de l'argent*, *avoir peur*, *avoir honte*, *avoir quelque chose faite*, et en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les homes réalisent leurs abstractions ; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels : ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant de choses inanimées et de choses abstraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour*, *cet ouvrage a des défauts* ; *les passions ont leur usage* ; *il a de la vertu* : et ensuite par imitation et par abus, *il a aimé*, *il a lu*, etc.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, et que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait, qui représente une idée générale, l'être en général. Il y a des homes qui disent, *illud quod est*, *ibi habet homines qui dicunt* : dans la bone latinité, on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler, répond au *res* des Latins : *Propiùs metum res fuerat* (1), la chose avoit été proche de la crainte, c'est-à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Res tua agitur :* il s'agit de vos intérêts, etc.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir*, qu'on a atribuée à des êtres inanimés et à des idées abstraites, on leur a aussi atribué celle de *vouloir* : on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie ; un tel verbe veut un tel cas ; ce bois ne veut pas brûler ; cette clé ne veut pas tourner*, etc. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifié à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement et par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a doné du pain, et qu'on nous a prononcé le mot de *pain* ; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans

(1) T. Liv. libr. I. n. 25.

notre cerveau, et en a excité l'idée: d'un autre côté, le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c'est-à-dire, excitées en nous en même temps, ne sauroient se réveiller séparément, sans que l'une excite l'autre.

2. Mais, parce que la conoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des opérations de l'esprit, ne nous a pas été donée d'une manière aussi sensible; que d'ailleurs la vie des homes est courte, et qu'ils sont plus occupés de leurs besoins et de leur bien être, que de cultiver leur esprit, et de perfectioner leur langage; come il y a tant de variété et d'inconstance dans leur situation, dans leur état, dans leur imagination, dans les diférentes relations qu'ils ont les uns avec les autres; que par la dificulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidèle, ni assez scrupuleuse pour retenir et rendre exactement les mêmes mots et les mêmes sons, et que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière; enfin, come les langues ne sont point assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde: de tout cela, il est arivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre et de s'habiller; ils ont lié au même

mot des idées diférentes et éloignées, ils ont doné à ce même mot des significations empruntées, y ont ataché un tour diférent d'imagination : ainsi les mots n'ont pu garder long-temps une simplicité qui les restraignît à un seul usage, c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités aparentes dans la grammaire et dans le régime des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, et de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification et de son premier usage: ainsi cette figure mérite une attention particulière, elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant de finir cet article ; je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas toujours de la même espèce.

I. Il y a la catachrèse qui se fait, lorsqu'on done à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir: *Petere*, ataquer : *Animadvertere*, punir : ce qui peut être souvent raporté à la métalepse, dont nous parlerans dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation et comparaison, comme quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, etc.

II.

LA MÉTONYMIE.

LE mot de *Métonymie* signifie transposition, ou changement de nom, un nom pour un autre.

En ce sens cette figure comprend tous les tropes: car dans tous les autres tropes, un mot n'étant pas pris dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pourroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des tropes.

Les maîtres de l'art restreignent la métonymie aux usages suivans.

1. LA CAUSE POUR L'ÉFET; par exemple: vivre de son travail, c'est-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès come la déesse qui avoit fait sortir le blé de la terre, qui avoit apris aux homes la manière d'en faire du pain; ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin; ainsi ils donoient au blé le nom de *Cérès*, et au vin le nom de *Bacchus*; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les poëtes: Virgile a dit, *un vieux Bacchus*, pour dire du vin vieux. *Implentur veteris Bacchi* (1).

(1) Virg. Æn. 1. v. 219.

Madame des Houlières a fait une balade dont le refrein est,

L'amour languit sans Bacchus et Cérès.

C'est la traduction de ce passage de Térence, *sine Cerere et Libero friget Venus* (1). C'est-à-dire, qu'on ne songe guère à faire l'amour quand on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit :

Tum Cererem corruptam undis cerealiaque arma,
Expediunt fessi rerum. (2)

Scarron, dans sa traduction burlesque, se sert d'abord de la même figure; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication :

Lors fut des vaisseaux descendue
Toute la Cérès corrompue ;
En langage un peu plus humain,
C'est ce de quoi l'on fait du pain (3).

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas (4), c'est-à-dire de l'huile: ce fut Pallas, selon la fable, qui la première fit sortir l'olivier de la terre, et enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile, come Bacchus pour le vin.

(1) Ter. Eun. Act. 5. sc. 4.

(2) Æn. 1. v. 181.

(3) Scarron, Virgile, travesti, L. 1.

(4) Cujus ab alloquiis anima hæc moribunda revixit, Ut vigil infusâ Pallade flamma solet. *Ovid.* Trist. L. iv, El. 5. v. 4.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler, où le nom des dieux du paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient, quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air, Vulcain pour le feu: ainsi pour dire, où vas-tu avec ta lanterne ? Plaute a dit, *Quod ambulas tu, qui Vulcanum in cornu conclusum geris* (1)? Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne ? Et Virgile, *furit Vulcanus* (2), et encore au premier livre des Géorgiques, voulant parler du vin cuit ou du raisiné que fait une ménagère de la campagne, il dit qu'elle se sert du Vulcain pour disposer l'humidité du vin doux.

Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem (3).

Neptune se prend pour la mer; Mars, le Dieu de la guerre, se prend souvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'évènement des combats, l'ardeur, l'avantage des combatans. Les historiens disent souvent qu'on a combatu avec un Mars égal, *æquo Marte pugnatum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal *ancipiti Marte*, avec un succès douteux: *vario Marte*, quand l'avantage est tantôt du côté, et tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'éfet, que de dire d'un général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée; il en est de même

(1) Plaut. Amph. Act. 1. sc. 1. v. 185.
(2) Æn. 5. v. 666.
(3) Georg. 1. v. 295.

lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages: il a lu Cicéron, Horace, Virgile; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, etc.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de la Métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs: ils ont Moïse et les Prophètes (1), c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse et des Prophètes.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage; on dit d'un drap que c'est un *Van-Robais*, un *Rousseau*, un *Pagnon*, c'est-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rousseau, etc. C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau; on dit: j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

On trouve souvent dans l'Ecriture Sainte *Jacob Israël*, *Juda*, qui sont des noms de patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage et vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit (2): «Cet home qui réjouissoit *Jacob* par ses vertus et par ses exploits». *Jacob*, c'est-à-dire, le peuple Juif.

Au lieu du nom de l'éfet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire; ainsi, pour dire quelqu'un écrit bien, c'est-à-dire, qu'il forme bien les caractères de l'écriture, on dit qu'il *a une belle main*.

(1) Luc. c. xvi. v. 29.

(2) Oraison funèbre de M. de Turène.

La *plume* est aussi une cause instrumentale de l'écriture, et par conséquent de la composition; ainsi *plume* se dit par métonymie, de la manière de former les caractères de l'écriture, et de la manière de composer.

Plume se prend ainsi pour l'auteur même, *c'est une bone plume*, c'est-à-dire, c'est un auteur qui écrit bien : *c'est une de nos meilleures plumes*, c'est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

Style, signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture; l'une étoit *pingendo*, en peignant les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres; cette membrane s'apèle en latin *liber*, d'où vient *livre*; ou sur de petites tablètes faites de l'arbrisseau *papirus*, ou sur de la toile, etc. ils écrivoit alors avec de petits roseaux, et dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens, étoit *incidendo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre; ou bien sur des tablètes de bois, enduites de cire. Or, pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablètes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout, et aplati par l'autre : la pointe servoit à graver, et l'extrémité aplatie servoit à éfacer; et c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum vertere* (1), tourner

(1) Lib. 1. sat. x. v. 72.

le style, pour dire, *éfacer*, *corriger*, *retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *stylus*, style, tel est le sens propre de ce mot; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le style sublime, le style simple, le style médiocre, le style soutenu, le style grave, le style comique, le style poétique. le style de la conversation, etc.

Outre toutes ces manières diférentes d'exprimer les pensées, manières qui doivent convenir aux sujets dont on parle, et que pour cela on apèle style de convenance; il y a encore le style personel: c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son style est clair et facile, ou au contraire, que son style est obscur, embarassé, etc. on reconoît un auteur à son style, c'est-à-dire, à sa manière d'écrire, come on reconoît un home à sa voix, à ses gestes et à sa démarche.

Style se prend encore pour les diférentes manières de faire les procédures selon les diférens usages établis en chaque jurisdiction le style du Palais, le style du Conseil, le style des Notaires, etc. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viènent pas extension de ceux dont nous venons de parler.

Pinceau, outre son sens propre, se dit aussi quelquefois par métonymie, come *plume* et *style*: on dit d'un habile peintre, que c'est un savant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples tirés de l'Ecriture Sainte, où la cause est prise pour l'éfet. Si

peccaverit anima, portabit iniquitatem suam (1), elle portera son iniquité, c'est-à-dire, la peine de son iniquité. *Iram domini portabo quoniam peccavi* (2), où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la *peine* qui est une suite de la colère. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque mane* (3), opus, *l'ouvrage*, c'est-à-dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier, à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement : *Quicumque tibi aliquid operatus fuerit, statim ei mercedem restitue, et merces mercenarii tui apud te omninò non remaneat* (4). Le prophète Osée dit, que les prêtres mangeront les péchés du peuple (5), *peccata populi mei comedent*, c'est-à-dire, les victimes ofertes pour les péchés.

11. L'ÉFET POUR LA CAUSE: comme lorsqu'Ovide dit que le Mont-Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pelion umbras* (6); c'est-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre; *l'ombre*, qui est l'éfet des arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Dans la Genèse, il est dit de Rébecca, que deux nations étoient en elle (7); c'est-à-dire,

(1) Lévit. c. V. v. 1.
(2) Mich. c. VII. v. 9.
(3) Lévit. c. XIX. v. 13.
(4) Tob. c. IV. v. 15.
(5) Osée, ch. IV. v. 8.
(6) Metam. L. XII. v. 513.
(7) Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividentur. *Gen.* c. XXV. v. 23

Esaü et Jacob, les pères des deux nations; Jacob des Juifs, Esaü des Iduméens.

Les poëtes disent *la pâle mort*, *les pâles maladies*, la mort et les maladies rendent pâles. *Pallidamque Pyrenen* (1), la pâle fontaine de Pyrène: c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'aplication à la poésie rend pâle, come toute autre aplication violente. Par la même raison, Virgile a dit la triste vieillesse.

Pallentes habitant morbi tristisque Senectus (2).

Et Horace, *Pallida mors* (3). La mort, la maladie, et les fontaines consacrées aux Muses ne sont point pâles; mais elles produisent la pâleur: ainsi on done à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'éfet.

III. LE CONTENANT POUR LE CONTENU: come quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit et *se lava*, *s'arosa de cet or plein*; c'est-à dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

. . . . . ille impiger hausit
Spumantem pateram, et pleno se proluit auro (4).

Auro est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite; nous parlerons bientôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

(1) Pers. Prol.
(2) Æn. L. VI. v. 275.
(3) Lib. 1. Od. 4.
(4) Æn. 1. v. 743.

Le ciel, où les anges et les saints jouissent de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même : *implorer le secours du ciel; grace au ciel: j'ai péché contre le ciel et contre vous* (1), dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel* se prend aussi pour les Dieux du Paganisme.

La terre se tut devant Alexandre (2); c'est-à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui : *Rome désaprouva la conduite d'Appius*, c'est-à-dire, les Romains désaprouvèrent: *Toute l'Europe* s'est réjouie à la naissance du Dauphin : c'est-à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chasse mettoient *une forêt* en mouvement (3) ; où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui sont dans la forêt.

Un *nid* se prend pour les oiseaux qui sont encore au nid.

Carcer, prison, se dit en latin d'un home qui mérite la prison.

IV. LE NOM DU LIEU où une chose se fait, se prend POUR LA CHOSE MÊME : on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'est une Marseille*,

(1) Pater peccavi in cœlum et coram te. Luc. c. XV. v. 18.

(2) Siluit terra in conspectu ejus. Macab. L. X. c. 1, v. 3.

(3) Sepire plagis saltum canibusque ciere. *Lucr.* L. V. v. 1250.

c'est-à-dire, une étofe de la manufacture de Marseille : *c'est une Perse*, c'est-à-dire, une toile peinte qui vient de Perse.

A propos de ces sortes de noms, j'observerai ici une méprise de M. Ménage, qui a été suivie par les auteurs du Dictionaire Universel, apelé comunément Dictionaire de Trévoux, c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on apèle *olinde*: les olindes nous vièrent d'Alemagne, et sur-tout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Westphalie : on prononce *Solengue*. Il y a aparence que c'est du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été apelées des *olindes*, par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déjà conu, come le nom de *Silvie* ; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'étymologie. Quoiqu'il en soit, M. Ménage et les auteurs du dictionaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit *que les olindes ont été ainsi apelées de la ville d'Olinde dans le Brésil, d'où* ils nous disent que *ces sortes de lames sont venues*. Les ouvrages de fer ne vièrent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous apelons brésil, il en vient aussi du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, etc. : mais on y porte le fer de l'Europe, et sur-tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a doné son nom à une sorte de sabres ou de couteaux qu'on y fait : *il a un vrai damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On done aussi le nom de *damas* à une sorte d'étofe de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas; on a depuis imité cette sorte d'étofe à Venise, à Gènes, à Lyon, etc., ainsi on dit *damas de Venise*, *de Lyon*, etc. On done encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étofe dont nous venons de parler.

Fayence est une ville d'Italie dans la Romagne: on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaissèle de terre vernissée, qu'on apèle *de la fayence*; on a dit ensuite par métonymie, qu'on fait de fort belles *fayences* en Holande, à Nevers, à Rouen, etc.

C'est ainsi que *le Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. *Le Portique* se prend pour la philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Aristote enseignoit la philosophie en se promenant avec ses disciples; ils furent apelés *Péripatéticiens* du grec *peripateo*, je promène : *on ne pense point ainsi dans le Lycée*, c'est-à-dire que les disciples d'Aristote ne sont point de ce sentiment.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener; c'étoient des galeries basses, soutenues par des colones ou par des arcades, à-peu-près come la place royale de Paris, et come les cloîtres de certaines maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philosophe Zénon tenoit

son école : ainsi par le *Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon, la doctrine des Stoïciens; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoïciens* du grec *stoa*, qui signifie *portique*. *Le Portique n'est pas toujours d'accord avec le Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote et celle de Zénon, s'explique en ces termes :

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix,
D'un joug presque certain, sauva sa République,
Fortifioit son cœur dans l'étude des lois,
Et du Lycée, et du Portique (1).

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur; de-là la doctrine de Platon fut apelée l'*Académie*. On done aussi par extension le nom d'*Académie* à diférentes assemblées de savans qui s'apliquent à cultiver les langues, les sciences, ou les beaux-arts.

Robert Sorbon, confesseur et aumônier de St. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est apelée *Sorbone* : le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure, pour les docteurs de Sorbone, ou pour les sentimens qu'on y enseigne. *La Sorbone enseigne que la puissance Ec-*

(1) Rousseau, L. 2, Od. 3.

eclésiastique ne peut ôter aux Rois les couronnes que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser leurs sujets du serment de fidélité. Regnum meum non est de hoc mundo (1).

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE.

Dans ma vieillesse languissante,
Le Sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante (2).

C'est-à dire, je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien acquiter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Sceptre* se prend pour l'autorité royale, *le bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de Maréchal de France; *le chapeau de Cardinal*, et même simplement *le chapeau* se dit pour le Cardinalat.

L'épée se prend pour la profession militaire; *la Robe* pour la Magistrature, et pour l'état de ceux qui suivent le bareau.

A la fin, j'ai quité la Robe pour l'Epée (3).

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

Cedant arma togæ; concedat laurea linguæ.

C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même (4). que la paix l'emporte sur la guerre, et que les vertus civiles et pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

(1) Joan. ch. XVIII, v. 36.

(2) Quinault, Phaéton, act. II, sc. 5.

(3) Corn. e Menteur, act. I, sc., v. I.

(4) More. Poetarum locutus hoc intelligi volui, bellum ac tumultum paci atque otio concessurum, *Cic.* Orat. in Pison. n. 73, aliter XXX.

« La lance, dit Mézerai (1), étoit autrefois » la plus noble de toutes les armes dont se ser- » vissent les Gentils-homes français » : la quenouille étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes : de-là on dit en plusieurs ocasions *lance*, pour signifier un home, et *quenouille* pour marquer un femme ; *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'est-à-dire, fief qui passe des mâles aux femelles. *Le royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est-à-dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la couronne : mais les royaumes d'Espagne, d'Angleterre et de Suède tombent en quenouille : les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

C'est ainsi que du temps des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient ces aigles pour enseignes. L'aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluste a dit que Catilina (2), après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire des autres troupes qui lui restoient, *reliqua signa in subsidiis arctiùs collocat.*

On trouve souvent dans les auteurs latins *pubes*, poil folet, pour dire *la jeunesse, les jeunes gens ;* c'est ainsi que nous disons familièrement

(1) Mézerai. Histoire de France, *in-fol.* tome 3, p. 900.
(2) Salust. Catil.

à un jeune home, *vous êtes une jeune barbe* ; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canities*, les cheveux blancs, se prend aussi pour la vieillesse (1). *Non deduces canitiem ejus ad inferos* (2). *Deducetis canos meos cum dolore ad inferos.*

Les divers symboles dont les Anciens se sont servis, et dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices et les vertus, ces symboles, dis-je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

> Envain au *Lion* belgique
> Il voit l'*Aigle* germanique
> Uni sous les *Léopards* (3).

Par le *Lion* belgique, le poëte entend les Provinces-unies des pays-bas : par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne ; et par les *Léopards*, il désigne l'Angleterre, qui a des Léopards dans ses armoiries.

> Mais qui fait enfler la Sambre,
> Sous les *Jumeaux* effrayés (4)

Sous les *Jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du mois de Mai et au comencement du mois de Juin, le roi assiégea Namur le 26 de Mai 1692, et la ville fut prise au mois de Juin suivant. Chaque mois

(1) 3. Reg. c. II, v. 6.
(2) Gen. c. 42, v. 38.
(3) Boileau, Ode sur la prise de Namur.
(4) Ibid.

de l'année est désigné par un signe vis-à-vis du quel le soleil se trouve depuis le 21 d'un mois ou environ, jusqu'au 21 du mois suivant.

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Aries, le Bélier commence vers le 11 du mois de Mars, ainsi de suite.

« Les villes, les fleuves (1), les régions et même » les trois parties du monde avoient autrefois » leurs symboles, qui étoient come les armoiries » par lesquelles on les distinguoit les unes des » autres ».

Le trident est le symbole de Neptune : le pain est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix et de Minerve, Déesse des beaux-arts : le laurier étoit le symbole de la victoire : les vainqueurs étoient couronés de laurier: même les vainqueurs dans les arts et dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon, Dieu de la poésie et des beaux-arts. Les Poëtes étoient sous la protection d'Apollon et de Bacchus; ainsi ils étoient couronés, quelquefois de laurier, et quelquefois de lierre, *doctarum ederæ præmia frontium* (2).

La palme étoit aussi le symbole de la victoire.

(1) Montf. Antiq. explique. tome III, p. 1983.

(1) Hor. L. 1, Od. 1, v. 29. Voyez aussi le prologue de Perse.

On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyre. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire*, et de plus l'expression est métaphorique; la victoire dont on veut parler, est une victoire spirituèle.

« A l'autel de Jupiter (1), dit le P. Montfaucon, on mettoit les feuilles de hêtre : à celui d'Apollon, de laurier : à celui de Minerve, d'olivier: à l'autel de Vénus, de myrthe : à celui d'Hercule, de peuplier : à celui de Bacchus, de lierre: à celui de Pan, des feuilles de pin ».

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET. J'explique dans un article exprès le sens abstrait et le sens concret ; j'observerai seulement ici que *blancheur* est un terme abstrait ; mais quand je dis que *ce papier est blanc*, *blanc* est alors un terme concret. *Un nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'est-à-dire, vous avez tous les jours de nouveaux esclaves. *Tibi servitus crescit nova* (2). *Servitus* est un abstrait, au lieu de *servi*, ou *novi amatores qui tibi serviant* (3). *Invidiâ major*, au dessus de l'envie, c'est-à dire, triomphant de mes envieux.

Custodia garde, conservation, se prend en latin pour ceux qui gardent, *noctem custodia ducit insomnem* (4).

(1) Antique. Expliq. tome II, p. 129.
(2) Hor. liv. 2, Od. 8, v. 18.
(3) Ibid. Od. 30.
(4) Æ. liv. IX. v. 266.

Spes, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit animam* (1).

Petitio, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dominus petitionem meam* (2).

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calamitas non sentiret* (3), c'est-à-dire, *tu calamitosus non sentires*. *Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitosus* est le concret. *Credens colli longitudinem* (4) pour *collum longum* : et encore *corvi stupor* (5) qui est l'abstrait, pour *corvus stupidus* qui est le concret. Virgile a dit de même *ferri rigor* (6) qui est l'abstrait, au lieu de *ferrum rigidum* qui est le concret.

VII. Les parties du corps qui sont regardées come le siége des passions et des sentimens intérieurs, se prènent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les Anciens regardoient le cœur come le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi *habet cor* (7) dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit ; *vir cordatus*, veut dire en latin *un home de sens*, un home qui a un bon discernement.

(1) Prov. c. XIII, v. 12.

(2) 1. Reg. c. I. v. 27.

(3) Lib. I, fab. 3.

(4) Ibid. fab. 8.

(5) Ibid. fab. 13.

(6) Georg. L. I, v, 143.

(7) Cata est et callida, habet cor. *Plaute.* Persa. act. 4, sc. 4, v. 71. Si est mihi cor. *Si j'ai de l'esprit, de l'intelligence. Plaut.* Mostel act. 1. sc. 2, v. 3.

Cornutus, philosophe Stoïcien, qui fut le maître de Perse, et qui ensuite a été le commentateur de ce Poëte, fait cette remarque sur ces paroles de la première satire : *sum petulanti splene cachinno.* « Physici dicunt homines splene » ridere, felle irasci, jecore amare, corde sapere » et pulmone jactari ». Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse dit que le *ventre* (1), c'est-à-dire, la faim, le besoin, *a fait aprendre aux pies et aux corbeaux à parler.*

La *cervèle* se prend aussi pour l'esprit, le jugement : *O la belle tête* (2) ! s'écrie le renard dans Phèdre, *quel domage, elle n'a point de cervèle?* On dit d'un étourdi, que c'est une tête sans *cervèle* : Ulysse dit à Euryale, selon la traduction de Madame Dacier (3), *jeune home, vous avez tout l'air d'un écervelé* : c'est-à-dire, come elle l'explique dans ses savantes remarques, *vous avez tout l'air d'un home peu sage.* Au contraire, quand on dit, *c'est un home de tête, c'est une bone tête,* on veut dire que celui dont on parle, est un habile home, un home de jugement. *La tête lui a tourné*, c'est-à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence d'esprit. *Avoir de la tête*, se dit aussi figurément d'un opiniâtre : *tête de fer* se dit un home apliqué sans relâche, et encore d'un entêté.

(1) Perse, prolog.

(2) O quanta species ! cerebrum non habet. Ph. liv. I, fab. 7.

(3) Odysseé. T. 2, p. 13.

La

La langue, qui est le principal organe de la parole, se prend pour la parole : *c'est une méchante langue*, c'est-à-dire, c'est un médisant : *avoir la langue bien pendue*, c'est avoir le talent de la parole, c'est parler facilement.

VIII. Le nom du maître de la maison se prend aussi pour la maison qu'il ocupe : Virgile a dit *jam proximus ardet Ucalegon* (1), c'est-à-dire, le feu a déjà pris à la maison d'Ucalégon.

On done aussi aux pièces de monnoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducentos Philippos reddat aureos* (2) : qu'elle rende deux cens *Philippes* d'or, nous dirions deux cens *Louis* d'or.

Voilà les principales espèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent le métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède ; c'est ce qu'on apèle L'ANTÉCÉDENT POUR LE CONSÉQUENT, OU LE CONSÉQUENT POUR L'ANTÉCÉDENT ; on en trouvera des exemples dans la Métalepse, qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a doné un nom particulier : au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'éfet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, etc.

(1) Æn. 2, v. 312.

(2) *Plaut.* Bacchid. act. IV, sc. 2, v. 8.

III

LA MÉTALEPSE.

La Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit: elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à un autre, *ex alio in aliud viam præstat* (1); c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, et c'est toujours le jeu des accessoires, dont l'une réveille l'autre.

Le partage des biens se faisoit souvent et se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager (2).

Le sort précède le partage; de-là vient que *sors* en latin se prend souvent pour le partage même, pour la portion qui est échue en partage; c'est le nom de l'antécédent qui est doné au conséquent.

Sort signifie encore jugement, arêt; c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains, du rang dans

(1) Inst. orat. Liv. VIII, c. 6.

(2) Cumque surrexissent viri, ut pergerent ad describendam terram, præcepit eis Josue, dicens; circuite terram et describite eam ac revertimini ad me; ut hîc coram Domino, in Silo mittam vobis sortem. *Josue*, ch. XVIII, v. 8.

lequel chaque cause devoit être plaidée (1): ainsi quand on a dit *sort* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conséquent.

Sortes en latin se prend encore pour un oracle, soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort, soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée, le partage, l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler; je crois (2), dit le Prophète, et c'est pour cela que je parle. Il n'y a point là de métalepse; mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire*; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis? c'est-à-dire, croirez-vous? aurez-vous sujet de dire?

Cedo veut dire dans le sens propre, *je cède*, *je me rens*: cependant par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent, *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou ou *donez*: cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler, et que nous

(1) Ex more romano non audiebantur causæ, nisi per sortem ordinatæ. Tempore enim quo causæ audiebantur, conveniebant omnes, unde et concilium: et ex sorte dierum ordinem accipiebant, quo post dies triginta suas causas exquererentur, unde est *urnam movet*. Servius *in illud Virgilii*.

Nec verò hæ sine sorte datæ, sine judice sedes.

Æn. lib. V, v. 431.

(2) Credidi, propter quod locutus sum. P. 115, v. 1.

parlons toujours nous-mêmes, nous ne lui donons pas le tems de s'expliquer : *écoutez-moi*, nous dit-il, eh bien ! je vous cède, je vous écoute, parlez ; *cedo*, *dic*.

Quand on veut nous doner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter, et enfin nous répondons *je vous cède*, je vous obéis, je me rens, *donez cedo*, *da* ; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on suprime par ellipse : *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens ; c'est ce qui précède pour ce qui suit ; et voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule persone, ou à plusieurs : car tout l'usage de ce mot (1), dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit et est immobile.*

On raporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-à-dire, il n'est pas reconoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention : *Seigneur*, *ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez, point, acordez-nous en le pardon (*a*) : *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point.

(1) Cornel. Fronto, apud auctores linguæ latinæ, p. 1335, v. *cedo*.

(*a*) Quem omnes mortales ignorant et ludificant.

Il a été, il a vécu (1), veut dire souvent *il est mort*; c'est l'antécédent pour le conséquent.

. . . C'en est fait, madame, et j'ai vécu. (2)

c'est-à-dire, je me meurs.

Un mort est regreté par ses amis, ils voudroient qu'il fût encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le désirent : ce sentiment supose la mort, ou du moins l'absence de la persone qu'on regrète. Ainsi *la mort*, *la perte* ou *l'absence* sont l'antécédent ; et *le désir*, *le regret* sont le conséquent. Or, en latin, *desiderari*, être souhaité, se prend pour *être mort*, *être perdu*, *être absent*, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omninò et duo* (3), ou selon d'autres, *trecenti omninò*, *expeditibus desiderati sunt* ; du côté d'Alexandre, il n'y eut que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla navis desiderabatur* (4). : aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à-dire, aucun vaisseau ne périt, il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

« Je vous avois promis que je ne serois que » cinq ou six jours à la campagne, dit Horace » à Mécénas, et cependant j'y ai déjà passé » tout le mois d'Août ».

Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum,
Sextilem totum mendax desideror (5).

(1) *Plaute*. Amphi. act. IV. sc. 3, v. 13.
(2) *Rac*. Mithrid. act. V, v. sc. dern.
(3) Q. Curt. liv. III, c. II, fin.
(4) Cæsar, comm. de bell. gall.
(5) Hor. liv. I, ep. 7.

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métalepse, je suis absent de Rome ; je me tiens à la campagne.

Par la même figure, *desiderari* signifie encore *manquer* (*deficere*), être tel que les autres aient besoin de nous. « Les Thébains, par des intrigues particulières, n'ayant point mis Epaminondas à la tête de leur armée, reconurent bien-tôt le besoin qu'ils avoient de son habileté dans l'art militaire » : *Desiderari cæpta est Epaminondæ diligentia* (1). Cornélius Népos dit encore que Ménéclide, jaloux de la gloire d'Epaminondas, exhortoit continuèlement les Thébains à la paix, afin qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils avoient de ce général. *Hortari solebat Thebanos ; ut pacem bello anteferrent, ne illius imperatoris opera desideraretur.*

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe comme par degrés d'une signification à une autre : par exemple, quand Virgile a dit (2), après quelques épis, c'est-à-dire, après quelques années : les épis suposent le tems de la moisson, le tems de la moisson supose l'été, et l'été supose la révolution de l'année. Les Poëtes prènent les hivers, les étés, les moissons, les autones, et tout ce qui n'arive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous disons dans le discours ordinaire, *c'est un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'est un vin de quatre ans ; et dans les

(1) Corn. Nep. Epam. c. 7. ib. c. 5.

(2) Post aliquot mea regna videns mirabor aristas. *Virg.* Ecl. 1, v. 70.

coutumes on trouve *bois de quatre feuilles* (1), c'est-à-dire, bois de quatre années.

Ainsi, le nom des diférentes opérations de l'agriculture se prend pour le tems de ces opérations, c'est le conséquent pour l'antécédent : la moisson se prend pour le tems de la moisson, la vendange pour le tems de la vendange ; *il est mort pendant la moisson*, c'est-à-dire, dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d'Août, ainsi par métonymie ou par métalepse, on apèle la moisson l'*Août*, qu'on prononce l'*oût*, alors le tems dans lequel une chose se fait, se prend pour la chose même, et toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entr'elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poëtes, par lesques ils prènent l'antécédent pour le conséquent, lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mètent devant les yeux le fait que la description supose.

« O Ménalque ! si nous vous perdions, dit » Virgile, qui émailleroit la terre de fleurs: qui » feroit couler les fontaines sous une ombre ver- » doyante » (2) ? c'est-à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs ? qui nous en feroit des descriptions aussi vives et aussi riantes que celles que vous en faites ? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte ?

(1) Cout. de Loudun, tit, 14, art. 3.

(2) Quis caneret nymphas ? Quis humum florentibus herbis Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ ?

Virg. Ecl. IX, v. 19.

Le même Poëte a dit (1), que « Silène enve-
» lopa chacune des sœurs de Phaéton avec une
» écorce amère, et fit sortir de terre de grands
» peupliers » ; c'est-à-dire, que Silène chanta d'une manière si vive la métamorphose des sœurs de Phaéton en peuplier, qu'on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être raportées à l'hypotypose dont nous parlerons dans la suite.

IV.

LA SYNECDOQUE.

Le terme de *Synecdoque*, signifie compréhension, conception : en éfet dans la Synecdoque on fait recevoir à l'esprit plus ou moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre: mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre ; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on done une signification

(1) Tum Phaetontiadas musco circumdat amara
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Virgil. Ecl. VI. v. 62.

particulière à un mot, qui dans le sens propre a une signification plus générale ; ou au contraire, on done une signification générale à un mot qui dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie je prens un nom pour un autre, au lieu que dans la Synecdoque, je prens le *plus* pour le *moins*, ou le *moins* pour le *plus*.

Voici les diférentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE : come quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devroit pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort aussi bien que nous : ainsi quand par les *mortels* on n'entend que les homes, c'est une Synecdoque du genre : on dit *le plus* pour *le moins*.

Dans l'Ecriture Sainte (1), *créature* ne signifie ordinairement que les homes ; c'est encore ce qu'on apèle la Synecdoque du genre, parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière : *créature* est un mot générique, puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées, les arbres, les animaux, les métaux, etc. Ainsi lorsqu'il ne s'entend pas des hommes, c'est une Synecdoque du genre, c'est-à-dire, que sous le nom du genre, on ne conçoit, on n'exprime qu'une espèce particulière ; on restreint le mot générique à

(1) Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ. *Marc.* c. XV, v. 16.

la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

Nombre est un mot qui se dit de tout assemblage d'unité : les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant : il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs apèlent aussi *ruthmos*, tout ce qui se fait avec une certaine proportion : *Quidquid certo modo et ratione fit.*

. . . . Numeros memini, si verba tenerem.

« Je me souviens de la mesure, de l'harmonie, » de la cadence, du chant, de l'air ; mais je » n'ai pas retenu les paroles » (1).

2. *Numerus* se prend encore en particulier pour les vers ; parce qu'en éfet les vers sont composés d'un certain nombre de piés ou de syllabes : *Scribimus numeros*, nous fesons des vers (2).

3. En français, nous nous servons aussi de *nombre* ou de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est fort nombreuse, *numerosa oratio* (3), c'est-à-dire,

(1) Virg. Ecl. IX, v. 45.

(2) Perse, sat. 1, v. 3.

(3) Cic. n. LVIII, *aliter* 198, etc.

que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l'oreille en est frapée agréablement : *numerus* a aussi cette signification en latin (1). *In oratione* numerus *latinè*, ruthmos *inesse dicitur. . . . Ad capiendas aures*, ajoute Cicéron, *numeri ab oratore quærentur* et plus bas, il s'exprime en ces termes : *Aristoteles versum in oratione vetat esse, numerum jubet.* Aristote ne veut point qu'il se trouve un vers dans la prose, c'est à-dire, qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose, il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie ; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des syllabes et de l'arangement des mots.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPÈCE : c'est lorsqu'un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière, se prend pour le genre, c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Thessalie, entre le mont Ossa et le mont Olympe, une fameuse plaine apelée *Tempé*, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce ; les poëtes grecs et latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

« Le doux someil, dit Horace, n'aime point

(3) Ibid. n. LI, *aliter* 170, 171, 172.

» le trouble qui règne chez les grands ; il se » plaît dans les petites maisons de bergers, à » l'ombre d'un ruisseau, ou dans ces agréables » campagnes, dont les arbres ne sont agités » que par le zéphir » ; et pour marquer ces campagnes, il se sert de *Tempé* :

. . . . Somnus agrestium
Lenis virorum, non humiles domos
Fastidit, umbrosamque ripam,
Non zephyris agitata Tempe (1).

Le mot de *corps* et le mot *d'ame* se prènent aussi quelquefois séparément pour tout l'home : on dit populairement, sur-tout dans les provinces, ce *corps-là*, pour cet home-là ; *voilà un plaisant corps*, pour dire un plaisant personage. On dit aussi qu'*il y a cent mille ames dans une ville*, c'est-à-dire, cent mille habitans. *Omnes animæ domûs Jacob* (2), toutes les persones de la famille Jacob. *Genuit sexdecim animas* (3), il eut seize enfans.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE : c'est lorsqu'on met un singulier pour un pluriel, ou un pluriel pour un singulier.

1. *Le Germain révolté*, c'est-à-dire, les Germains, les Alemands ; *l'énemi vient à nous*, c'est-à-dire, *les énemis*. Dans les historiens latins, on trouve souvent *pedes* pour *pedites* ; le fantassin pour les fantassins, l'infanterie.

2. Le pluriel pour le singulier. Souvent dans

(1) Hor. liv. III, Od. I, v. 22.
(2) Gen. c. XLV, v. 27.
(3) Ibid. v. 18.

le style sérieux on dit *nous* au lieu de *je*, et de même, *il est écrit dans les Prophètes* (1), c'est-à-dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois*, c'est-à-dire, plusieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond : ainsi on dit la *version des septante*, au lieu de dire la version des soixante et deux interprètes, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Ecriture-Sainte en grec, à la prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte, environ trois cens ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus* pour *le moins*, ou au contraire *le moins* pour *le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, et LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend pour tout l'home : c'est ainsi qu'on dit communément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant par persone ; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une persone si précieuse, si fort aimée.

Les Poëtes disent, *après quelques moissons*, *quelques étés*, *quelques hivers*, c'est-à dire, après quelques années.

L'onde, dans le sens propre, signifie une vague, un flot ; cependant les Poëtes prènent ce mot pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle,

(1) *Quod dictum est per Prophetas.* Matt. c. II. v. 23.

Se feroit vers sa source une route nouvèle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé,
Voyez couleur ces flots dans cette vaste plaine ;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, et vous avez changé (1).

Dans les Poëtes latins, *la poupe* ou la *proue* d'un vaisseau, se prènent pour tout le vaisseau. On dit en français *cent voiles* pour dire cent vaisseaux : *Tectum*, le toit, se prend en latin pour toute la maison : *Æneam in regia ducit tecta* (2), elle mène Enée dans son palais.

La porte, et même *le seuil de la porte*, se prènent aussi en latin pour toute la maison, tout le palais, tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut doner un sens raisonable à ces vers de Virgile :

Tum foribus Divæ, mediâ testudine templi,
Septa armis, solioque altè subnixa resedit (3).

Si Didon étoit assise à la porte du temple, *foribus Divæ*, coment pouvoit-elle être assise en même tems sous le milieu de la voûte, *mediâ testudine* ? C'est que par *foribus Divæ*, il faut entendre d'abord en général le temple ; elle vint au temple, et se plaça sous la voûte.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave, ses biens appartenoient à ses héritiers ; mais s'il revenoit dans sa patrie, il rentroit dans

(1) Quinault, Isis, act. 1, sc. 3.
(2) Virg. Æn. I, v. 635.
(3) Æn. I, v. 509.

la possession et jouissance de tous ses biens : ce droit, qui est une espèce de droit de retour, s'apeloit en latin *jus post liminii*; de *post*, après, et de *limen*, le seuil de la porte, l'entrée.

Porte, par synecdoque, et par antonomase, signifie aussi la cour du Grand-Seigneur, de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte*, c'est-à-dire, avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils noment *Porte* par excélence la porte du sérail, c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc, et ils entendent par ce mot, ce que nous apelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans ce village*, c'est-à-dire cent familles.

On trouve aussi des noms de villes, de fleuves, ou de pays particuliers, pour des noms de provinces et de nations (1). Les Pélasgiens, les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, se prènent pour tous les Grecs, dans Virgile et dans les autres poëtes anciens.

On voit souvent dans les poëtes *le Tibre* (2) pour les Romains ; *le Nil* pour les Egyptiens ; *la Seine* pour les Français.

Chaque climat produit des favoris de Mars (3) ;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
Fouler aux piés l'orgueil et du Tage et du Tibre (4).

(1) Eurus ab auroram Nabathæaque regna recessit.
Ovid. Metam. l. 1, v. 61.

(2) Cum Tiberi, Nilo gratia nulla fuat. *Prop.* l. 2, Eleg. 33, v. 20. Per Tiberim Romanos, per Nilum Ægyptios intelligito. *Beroald. in Propert.*

(3) Boileau. Ep. 1. (4) *Idem.* Discours au Roi.

Par le Tage, il entend les Espagnols; le Tage est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

V. On se sert souvent du nom de LA MATIÈRE, pour marquer LA CHOSE QUI EN EST FAITE : le pin ou quelqu'autre arbre se prend dans les poëtes pour un vaisseau; on dit comunément de *l'argent*, pour des pièces d'argent, de la monoie. *Le fer* se prend pour l'épée : *périr par le fer*. Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue :

At prius ignotum ferro quam scindimus æquor (1).

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur, a dit *l'airain* pour dire les canons.

Et par cent bouches horribles
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

L'*airain*, en latin *æs*, se prend aussi fréquemment pour la monoie, les richesses : la première monoie des Romains étoit de cuivre : *æs alienum* le cuivre d'autrui; c'est-à-dire, le bien d'autrui, qui est entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin, *æra* se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes, des armes; en un mot pour tout ce qui se fait de cuivre.

Dieu dit à Adam, tu es poussière, et tu retourneras en poussière (2), *pulvis es, et in*

(1) Georg. I. v. 50.
(2) Cor. c. 3, v. 19.

pluverem reverteris, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire (1); c'est ainsi que nous disons tous les jours *un castor*, pour dire un chapeau fait de poil de castor, etc.

Le pieux Enée, dit Virgile (2), lança sa haste (3) avec tant de force contre Mézence, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, et qu'elle traversa les piqûres de toile, et l'ouvrage fait de trois *taureaux*, c'est-à-dire, de trois cuirs. Cette façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indifférement un nom pour un autre, soit par métonymie, soit par synecdoque : il faut encore un coup, que les expressions figurées soient autorisées par l'usage; ou du moins que le sens litéral qu'on veut faire entendre, se présente naturèlement à l'esprit sans révolter la droite raison, et sans blesser les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de *cent mâts*, ou de *cent avirons*, au lieu de dire

(1) Ex auro, solidoque elephanto. *Georg.* III v. 26,
Dona dehinc auro gravia sectoque elephanto.
Æn. III, v, 464.

(2) Tum pius Æneas hastam jacit: illa per orbem
Ære cavum triplici per linea terga, tribusque
Transiit intextum tauris opus. Æn. l. X, v. 783.

(3) Haste, pique, lance. Voy. le P. de Montfaucon, tome IV, p. 65.

cent voiles pour cent vaisseaux, on se rendroit ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout, et chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière, ni tout nom d'espèce pour le genre ; c'est l'usage seul qui done à son gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainsi, quand Horace a dit que les combats sont en horreur aux mères, *bella matribus detestata* (1), je suis persuadé que ce poëte n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils, qu'elle sait être à la guerre, ou dans un combat, dont on vient de lui aprendre la nouvelle : Horace excite ma sensibilité en me fesant penser aux larmes où les mères sont alors pour leurs enfans; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelqu'autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant, n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté, que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi, quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon, javoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella matribus detestata*. Le P. Sanadon croit que *matribus* (2) comprend ici, même *les jeunes filles :* voici sa traduction. *Les combats, qui sont pour les femmes un objet d'horreur.*

(1) Hor. l. I, Od. I, v. 24.

(2) Poësies d'Horace, tome, I, p. 7.

Et dans les remarques il dit, » que (1) les mères » redoutent la guerre pour les époux et pour » leurs enfans ; mais les jeunes filles, ajoute- » t-il, ne doivent pas moins la redouter pour » les objets d'une tendresse légitime que la » gloire leur enlève, en les rangeant sous les » drapeaux de Mars. Cette raison m'a fait » prendre *matres* dans la signification la plus » étendue, comme les poëtes l'ont souvent » employé. Il me semble, ajoute-t-il, que ce » sens fait ici un bel éfet ».

Il ne s'agit pas de doner ici des instructions aux jeunes filles, ni de leur aprendre ce qu'elles doivent faire, lorsque *la gloire leur enlève les objets de* leur *tendresse*, *en les rangeant sous les drapeaux de Mars* ; c'est-à-dire, lorsque leurs amans sont à la guerre ; il s'agit de ce qu'Horace a pensé ; or, il me semble que le terme de *mères* n'est relatif qu'à *enfans* ; il ne l'est pas même à *époux*, encore moins aux *objets d'une tendresse légitime*. J'ajouterois volontiers, que les jeunes filles s'opposent à ce qu'on les confonde sous le nom de *mères* ; mais pour parler plus sérieusement, j'avoue que lorsque je lis dans la traduction du P. Sanadon, que *les combats sont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu que les paroles d'Horace me font voir une mère attendrie : ainsi je ne sens point que l'une de ces expressions puisse jamais être l'image de l'autre ;

(1) Poésies d'Horace, page 12.

et bien loin que la traduction du P. Sanadon fasse sur moi un plus bel éfet, je regrète le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie : c'est 1.° Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2.° Dans l'une et dans l'autre figure, il y a une relation entre l'objet dont on veut parler, et celui dont on emprunte le nom ; car s'il n'y avoit point de raport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée accessoire, et par conséquent point de trope : mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom subsiste indépendament de celui dont il réveille l'idée, et ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le raport qui se trouve entre la *cause* et *l'éfet*, entre l'auteur et son ouvrage, entre Cérès et le blé ; entre le *contenant* et le *contenu*, come entre la bouteille et le vin : au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, supose que ces objets forment un ensemble come le *tout* et la *partie* ; leur union n'est point un simple raport, elle est plus intérieure et plus indépendante : c'est ce qu'on peut

remarquer dans les exemples de l'une et de l'autre de ces figures.

V.

L'ANTONOMASE.

L'ANTONOMASE est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom comun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom comun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la persone ou la chose dont on parle excèle sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom comun, et dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

1. *Philosophe*, *Orateur*, *Poëte*, *Roi*, *Ville*, *Monsieur*, sont des noms communs; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent le *philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent l'*Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent le *Poëte*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils disoient l'*Orateur*, et d'Homère, quand ils disoient le *Poëte*.

Quand nos théologiens disent *le Docteur*

Angélique, on l'*ange de l'Ecole*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apelé le *Docteur subtil*, S. Augustin *le Docteur de la grace*.

Ainsi on done par excélence par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement *le roi*, on entend le roi du pays où l'on est; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Quo te, Mœri, pedes ? an quó via ducit in urbem (1) ? *Urbem* en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par raport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par raport à l'Empire Romain, alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec la ville (*astu*) veut dire Athènes : *An* (2) *in astu venit* ? Est-il venu à la ville ? Cornélius Népos parlant de Thémistocle et d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens (3).

Dans chaque famille, *Monsieur* veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épithètes sont des noms

(1) Virg. Ec. IX, v. 1.

(2) Térence. Eun. act. V, sc. VI, selon Madame Dacier, et sc. V, v. 17, selon les éditions vulgaires.

(3) Xerxes protinus accessit astu.

Corn. Nep. Themist. 4.

Alcibiades postquàm astu venit. *Idem.* Alcib. 6.

comuns, que l'on peut apliquer aux diférens objets auxquels ils conviènent, l'antonomase en fait des noms particuliers : *l'invincible*, *le conquérant*, *le grand*, *le juste*, *le sage*, se disent par antonomase, de certains princes ou d'autres personnes particulières.

Tite-Live (1) apèle souvent Annibal *le Carthaginois*; le Carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d'homes : *Abundabat multitudine hominum pœnus*. Didon dit à sa sœur (2), *vous mettrez sur le bûcher les armes que le* perfide *a laissées*, et par ce perfide, elle entend Enée.

Le destructeur de Carthage et de Numance, signifie par antonomase, Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du père ou d'un aïeul, et qu'on done aux descendans; par exemple, quand Virgile apèle Enée *Anchisiades* (3), ce nom est doné à Enée par antonomase, il est tiré du nom de son père, qui s'apeloit Anchise. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse, est souvent apelé *Tydides*, parce qu'il étoit fils de Tydée, roi des Etoliens.

Nous avons un recueil ou abrégé des lois des anciens Français, qui a pour titre *Lex Salica :*

(1) Tit. Liv. I, 21, n. 8.

(2) Arma viri thalamo quæ fixa reliquit,
Impius... super imponas. Æn. l. IV, v. 495.

(3) Æn. l. V, v. 407.

parmi ces lois, il y a un article (1) qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours excluses de la succession à la Couronne. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique*, par antonomase, c'est-à-dire, que nous donons à la loi particulière d'exclure les femmes de la Couronne, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de lois.

II. La seconde espèce d'antonomase est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale dernier roi des Assyriens, vivoit dans une extrême molesse ; du moins tel est le sentiment commun : de-là, on dit d'un voluptueux, *c'est un Sardanapale*.

L'empeur Néron fut un prince de mauvaises mœurs, et barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère ; de-là, on dit des princes qui lui ont ressemblé, c'est un Néron.

Caton, au contraire, fut remarquable par l'austérité de ses mœurs ; de-là S. Jérôme (2) a dit d'un hypocrite, c'est un Caton au déhors, un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato*.

Mécénas, favori de l'empereur Auguste, pro-

(1) De terrâ veró salicâ nulla portio hæreditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas proveniat. *Lex Salica*, art. 62, de Alode, §. 6.

(1) Hier. l. 2, Ep. 13. Rus. Monache. sub. fin. Ludg. p. 227, et Paris, edit. 1718, p. 386.

tégeoit

tégeoit les Gens de lettres: on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur accorde sa protection, *c'est un Mécénas.*

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste (1) ?

c'est-à-dire, sans un protecteur.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque (2) qui étoit à la suite des amans de Pénélope; il a donné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus.* Au contraire, Crésus, roi de Lydie, fut un prince extrêmement riche; de-là, on trouve dans les poëtes *Irus* pour un pauvre, et *Crésus* pour un riche.

Irus et est subitò qui modo Crœsus erat (3).
. . . . Non distat Crœsus ab Iro (4).

Zoïle fut un critique passioné et jaloux: son nom se dit encore (5) d'un home qui a les mêmes défauts; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux: l'un et l'autre ont critiqué Homère: Zoïle l'a censuré avec aigreur et avec passion; mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques: on a dit de ceux qui l'ont imité, qu'ils étoient des Aristarques.

Et de moi-même Aristarque incomode (6):

C'est-à-dire, *censeur.* Lisez vos ouvrages, dit

(1) Boileau, Sat. I, v. 80.
(2) Homer. Odiss. l. XVIII.
(3) Ovid. Trist. III, Eleg. 7, v. 42.
(4) Propert. l. III, Eleg. 4. v. 39.
(5) Ingenium magni detrectat livor Homeri:
Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.
Ovid. Remed. amor. v. 365.
(6) Rousseau, Ep. 1, aux Muses.

Horace (1), à un ami judicieux : il vous en fera sentir les défauts, il sera pour vous un *Aristarque*.

Thersite fut le plus mal fait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs : Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres et si conus, que les anciens ont souvent dit un *Thersite*, pour un home diforme, pour un home méprisable (2). C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère a dit : » jetez-moi dans les troupes » come un simple soldat, je suis Thersite ; » metez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à » répondre à toute l'Europe, je suis Achille ».

Œdipe, célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a doné lieu à ce mot de Térence, *Davus sùm, non Œdipus* (3).

Je suis Dave, Seigneur, et ne suis point Œdipe.

C'est-à-dire, je ne sais point deviner les discours énigmatiques. Dans notre Andriène françaize, on a traduit :

Je suis Dave, Monsieur, et ne suis pas devin (3)

Ce qui fait perdre l'agrément et la justesse de l'oposition entre Dave et Œdipe : *je suis Dave*, donc *je ne suis pas Œdipe*, la conclusion est

(1) Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum ; ambitiosa recidet
Ornamenta, parùm claris lucem dare coget ;
Arguet ambiguè dictum ; mutanda notabit,
Fiet Aristarchus. *Horat.* art. poet. v. 444.
(2) La Bruyère, caract. des Grands.
(3) Ter. And. act. I, sc. 2.
(4) And. act. I, sc. 3.

juste ; au lieu que, *je suis Dave*, donc *je ne suis pas devin ;* la conséquence n'est pas bien tirée, car il pouroit être Dave et devin.

M. Saumaise a été un fameux critique dans le dix-septième siècle: c'est ce qui a doné lieu à ce vers de Boileau,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures (1).

c'est-à-dire, aux critiques, aux comentateurs à venir.

Xantipe, femme du philosophe Socrate, étoit d'une humeur fâcheuse et incomode : on a doné son nom à plusieurs femmes de ce caractère.

Pénélope et Lucrèce se sont distinguées par leur vertu, telle est du moins leur comune réputation : on a doné leur nom aux femmes qui leur ont ressemblé : au contraire, les femmes débauchées ont été apelées des Phrynés ou des Laïs ; ce sont les noms de deux fameuses courtisanes de l'anciène Grèce.

Aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son pays (2).

Typhis fut le pilote des Argonautes; Automédon fut l'écuyer d'Achille, c'étoit lui qui menoit son char : de-là, on a doné les noms de Typhis et d'Automédon à un home qui, par des préceptes, mène et conduit à quelque science ou à quelque art. C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis et l'Automédon de l'art d'aimer.

(1) Boileau, Epit. à son esprit, c'est la IX.
(2) Boileau, Sat. X.

Typhis et Automedon dicar amoris ego (1).

Sous le règne de Philippe de Valois, le Dauphiné fut réuni à la Courone (2). *Humbert, Dauphin de Viennois*, qui se fit ensuite religieux de l'ordre de S. Dominique, *se dessaisit et dévestit du Dauphiné et de ses autres terres, et en saisit réellement, corporèlement et de fait, Charles*, petit fils du Roi, *présent et acceptant pour li et ses hoirs et successeurs ;* et plus bas, *transporte audit Charles, ses hoirs et successeurs et ceux qui auront cause de li perpétuèlement et héritablement en saisine et en propriété pleine ledit Dalphiné.*

Charles devint roi de France (3), cinquième

(1) Ovid. de Arte ama. l. I, v. 8.

(2) Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné, en faveur de Charles, fils de Jean, duc de Normandie. Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay, et ses Mémoires, pour servir à l'histoire du Dauphiné. A paris, chez de Bats, 1711.

« On s'est persuadé que la condition en faveur du » premier né de nos Rois, étoit tacitement renfermée » dans ces paroles, quoiqu'elle n'y soit pas litéralement » exprimée » , come on le croit communément. *Histoire du Dauphiné*, pag. 603, édit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles, Jean père de Charles, étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois, et fut son sucesseur, c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II, Charles son fils, qui étoit déjà Dauphin, lui succéda au royaume, c'est Charles V, dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles, fils de l'aîné.

(3) Hist. de la Monarchie Française, par G. Marcel, tom. III, pag. 52.

du nom, et dans la suite « il a été arrêté que » le fils aîné de France porteroit seul le titre » de Dauphin ».

On fait allusion au Dauphin, lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison, ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase, par allusion, par métaphore, ou par ironie. On dit aussi un Benjamin, faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.

VI.

La Communication dans les paroles.

Les Rhéteurs parlent d'une figure apelée simplement communication ; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle, paroît se communiquer, s'ouvrir à eux, les prendre eux-mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je donné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi, que pouvois-je faire de plus ? Qu'auriez-vous fait à ma place?* etc. En ce sens, la communication est une figure de pensée, et par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

La figure dont je veux parler est un trope, par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres, une partie de ce qu'on dit : par exemple, un maître dit quelquefois à ses disciples, *nous perdons tout notre tems*, au lieu de dire, *vous ne faites que vous amuser. Qu'avons-nous*

fait ? veut dire en ces occasions *qu'avez-vous fait* ? ainsi *nous* dans ces exemples n'est pas le sens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour propre de ceux à qui on adresse la parole, en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche; la remontrance étant moins personèle, et paroissant comprendre celui qui l'a fait, en est moins aigre, et devient souvent plus utile.

Les louanges qu'on se done blessent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle. Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse tomber sur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de soi: ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire sur sa seule personne.

On peut regarder cette figure come une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit *le plus* pour tourner l'atention *au moins*.

VII.

La Litote.

La litote ou diminution est un trope par lequel on se sert de mots, qui à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on sait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force :

on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on sait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va*, *je ne te hais point* (1), elle lui fait entendre bien plus que ces mots-là ne signifient dans leur sens propre.

Il en est de même de ces façons de parler ; *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présens*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron*, fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable* (2) ; c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas diforme* (3), veut dire modestement qu'on est bien fait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.

(1) *Corn.* le Cid, act. III, sc. 4.

(2) Non sordibus auctor
Naturæ, verique. *Hor.* l. I. od. 28.

(3) Nec sum adeò informis. *Virg.* Ecl. II, v. 25.

VIII.

L'HYPERBOLE.

LORSQUE nous somes vivement frapés de quelque idée que nous voulons représenter, et que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire, nous nous servons de mots qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, et représentent le plus ou le moins, pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabatent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, et il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vîte, nous disons qu'*il va plus vîte que le vent.* Cette figure s'apèle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès.*

Julius Solinus dit qu'un certain Ladas étoit d'une si grande légèreté, qu'il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés (1).

(1) Primam palmam velocitatis Ladas quidam adeptus est, qui ita suprà cavum pulverem cursitavit, ut arenis pendentibus nulla indicia relinqueret vestigiorum. *Jul. Solin.* c. 6.

Virgile dit de la princesse Camille, qu'elle surpassoit les vents à la course, et qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans enfoncer, et même sans se mouiller la plante des piés (1).

Au contraire, si l'on veut faire entendre qu'une persone marche avec une extrême lenteur, on dit qu'il marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Ecriture Sainte, par exemple : *Je vous donerai une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel* (2), c'est-à-dire, une terre fertile : et dans la Genèse il est dit (3) : *Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre que les grains de poussière de la terre.* S. Jean, à la fin de son évangile (4), dit que si on racontoit en détail les actions et les miracles de Jésus-Christ, il

(1) Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas,
Vel mare per medium fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.
Æn. l. VII, v. 808.

(2) Educam vos ad terram fluentem lacte et melle.
Exod. c. III, v. 17.

(3) Faciam semen tuum sicut pulverem terræ.
Genes. c. XIII, v. 16.

(4) Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt libros. *Joan.* XXI, v. 25.

ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pouroit faire.

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les persones avancées en âge. On doit en user sobrement et avec quelque corectif : par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire ; si l'on peut parler ainsi.*

« Les esprits vifs (1), pleins de feu, et qu'une » vaste imagination emporte hors des règles » et de la justesse, ne peuvent s'assouvir d'hy- » perboles », dit M. de la Bruyère.

Excepté quelques façons de parler comunes et proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en français. On en trouve quelques exemples dans le style satyrique et badin, et quelquefois même dans le style sublime et poétique (2) : *Des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans.*

« Les Grecs (3) avoient une grande passion » pour l'hyperbole, come on le peut voir dans » leur Anthologie, qui en est toute remplie.

(1) Caract. des ouvrages de l'esprit.

(2) *Fléch.* Oraison funèbre de M. de Turène. Exorde.

(3) Traité de la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Delectus Epigrammatum.*

» Cette figure est la ressource des petits esprits » qui écrivent pour le bas peuple.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole (1).

» Mais quand on a du génie et de l'usage » du monde, on ne se sent guère de goût pour » ces sortes de pensées fausses et outrées ».

IX.

L'HYPOTYPOSE.

L'HYPOTYPOSE est un mot grec qui signifie *image*, *tableau*. C'est lorsque dans les descriptions on peint les faits dont on parle, comme si ce qu'on dit étoit actuèlement devant les yeux; on montre, pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que raconter; on done en quelque sorte l'original pour la copie, les objets pour les tableaux : vous en trouverez un bel exemple dans le récit de la mort d'Hippolyte.

Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde aproche, se brise, et vomit à nos yeux
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux;
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;

(1) *Boil.* Art. poétique, chant. 4.

Indomtable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux :
Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'aporta recule épouvanté (1).

Ce dernier vers a paru afecté ; on a dit que les flots de la mer aloient et venoient sans le motif de l'épouvante, et que dans une ocasion aussi triste que celle de la mort d'un fils, il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturèle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les ocasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination, et non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame, déplaisent dans un oraison funèbre ; la tristesse doit parler simplement (2), si elle veut nous intéresser : mais revenons à l'hypotypose.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent ; l'*onde aproche*, *se brise*, etc. c'est ce qui fait l'hypotypose, l'image, la peinture ; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'abé Ségui, dans son panégyrique de Saint-Louis, prononcé en présence de l'Aca-

(1) *Rac.* Phèdre. act. V. sc. 6.

(2) *Hor.* Art Poét. v. 97.

démie française, nous présente encore un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, et de son arivée en Afrique.

« Il part baigné de pleurs (1), et comblé » des bénédictions de son peuple : déjà gémissent » les ondes sous le poids de sa puissante flotte ; » déjà s'ofrent à ses yeux les côtes d'Afrique ; » déjà sont rangées en bataille les innombrables » troupes des Sarasins. Ciel et terre ! soyez » témoins des prodiges de sa valeur. Il se jette » avec précipitation dans les flots, suivi de son » armée que son exemple encourage, malgré » les cris éfroyables de l'énemi furieux, au » milieu des vagues et d'une grèle de dards qui » le couvrent : il s'avance come un géant vers » les champs où la victoire l'apèle, il prend » terre, il aborde, il pénètre les bataillons épais » de barbares ; et couvert du bouclier invisible » du Dieu qui fait vivre et qui fait mourir, » frapant d'un bras puissant à droite et à gauche, » écartant la mort, et la renvoyant à l'énemi ; » il semble encore se multiplier dans chacun » de ses soldats. La terreur que les infidèles » croyoient porter dans les cœurs des siens, » s'empare d'eux-mêmes. Le Sarasin éperdu, » le blasphême à la bouche, le désespoir dans » le cœur, fuit et lui abandonne le rivage ».

Je ne mets ici cette figure au rang des tropes, que parce qu'il y a quelque sorte de trope à

(1) Panég. de S. Louis, en 1729, p. 22.

parler du passé come s'il étoit présent ; car, d'ailleurs les mots qui sont employés dans cette figure, conservent leur signification propre. De plus, elle est si ordinaire, que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

X.

LA MÉTAPHORE.

LA métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à un autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique, perd sa signification propre, et en prend une nouvèle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot, et ce qu'on lui compare : par exemple, quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité* ; en cette phrase, *couleurs* n'a plus sa signification propre et primitive ; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, etc : il signifie *les dehors*, *les aparences* ; et cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs*, et les dehors que prend un home qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font connoître les objets

sensibles, elles en font voir les dehors et les aparences : un home qui ment, imite quelquefois si bien la contenance et les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, et, pour ainsi dire, les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous somes souvent la dupe d'une sincérité aparente, et dans le temps qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'home sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris méthaphoriquement ; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conoître et d'apercevoir éclaire l'esprit, et le met en état de porter des jugemens sains.

La métaphore (1) est donc une espèce de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui est comun et essentiel à tous les tropes.

De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque raport équivalent entre le mot auquel on done un sens métaphorique, et l'objet à quoi on veut l'apliquer : par exemple, quand

(1) Metaphoram quam Græci vocant, nos translationem, id est, domo mutuatum verbum quo utimur, inquit Verius. *Festus*, v. Metaphoram.

on dit d'un home en colère, *c'est un lion*, *lion* est pris alors dans un sens métaphorique : on compare l'home en colère au lion, et voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette diférence entre la métaphore et la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font conoître que l'on compare une chose à une autre : par exemple, si l'on dit d'un home en colère, qu'*il est come un lion*, c'est une comparaison ; mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit et non dans les termes ; c'est une métaphore.

Mesurer dans le sens propre, c'est juger d'une quantité inconue par une quantité conue, soit par le secours du compas, de la règle, ou de quelqu'autre instrument qu'on apèle *mesure*. Ceux qui prènent bien toutes leurs précautions pour ariver à leurs fins, sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité ; ainsi on dit par métaphore, qu'*ils ont bien pris leurs mesures*. Par la même raison, on dit que *les personnes d'une condition médiocre, ne doivent pas se mesurer avec les grands*, c'est-à-dire, vivre come les grands, se comparer à eux, come on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. *On doit mesurer sa dépense à son revenu ;* c'est-à-dire, qu'il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être come la mesure de la quantité de la dépense.

Come une clé ouvre la porte d'un apartement, et nous en done l'entrée, de même il y a des conoissances préliminaires qui ouvrent, pour ainsi dire, l'entrée aux sciences plus profondes : ces conoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore ; la Grammaire est la *clé* des sciences : la Logique est la *clé* de la Philosophie.

On dit aussi d'une ville fortifiée qui est sur une frontière, qu'elle est la *clé* du royaume, c'est-à-dire, que l'énemi qui se rendroit maître de cette ville, seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison, l'on done le nom de *clé*, en termes de musique, à certaines marques ou caractères que l'on met au comencement des lignes de musique : ces marques font conoître le nom que l'on doit doner aux notes ; elles donent, pour ainsi dire, l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières, il n'est pas difficile de trouver le raport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison ; et lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop recherchée, la métaphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette disète de mots a doné lieu à plu-

sieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon* de miel, *les rayons* d'une roue, etc. : l'imagination vient, pour ainsi dire, au secours de cette disète ; elle suplée par les images et les idées accessoires aux mots que la langue ne peut lui fournir ; et il arive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images et ces idées accessoires ocupent l'esprit plus agréablement que si l'on se servoit de mots propres, et qu'elles rendent le discours plus énergique ; par exemple, quand on dit d'un home endormi, qu'*il est enseveli dans le someil*, cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort : *Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin et dans le someil.*

Invadunt urbem somno vinoque sepultam (1).

Remarquez, 1.° que dans cet exemple, *sepultam* a un sens tout nouveau et diférent de son sens propre. 2.° *Sepultam* n'a ce nouveau sens, que parce qu'il est joint à *somno vinoque*, avec lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre ; car ce n'est que par une nouvèle union des termes, que les mots se donent le sens métaphorique. *Lumière* n'est uni dans le sens propre, qu'avec le feu, le soleil et les autres objets lumineux ; celui qui le premier a uni *lumière* à *esprit*, a doné à *lumière* un sens métaphorique, et en a fait un mot nou-

(1) *Virg.* Æn. II. v. 265.

veau par ce nouveau sens. Je voudrois que l'on pût doner cette interprétation à ces paroles d'Horace.

Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum (1).

La métaphore est très-ordinaire ; en voici encore quelques exemples : on dit dans le sens propre, *s'enivrer de quelque liqueur ;* et l'on dit par métaphore, *s'enivrer de plaisir*, *la bone fortune enivre les sots* ; c'est-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raison, et leur fait oublier leur premier état.

Ne vous *enivrez* point des éloges flatteurs,
Que vous done un amas de vains admirateurs (2).
Le peuple, qui jamais n'a conu la prudence,
S'enivroit folement de sa vaine espérance (3).

Doner un frein à ses passions ; c'est-à-dire, n'en pas suivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Mézerai (4), parlant de l'hérésie, dit qu'*il étoit nécessaire d'aracher cette zizanie*, c'est-

(1) *Hor.* Art Poét. v. 47.

(2) *Boil.* Art. Poét. chant. 4.

(3) *Henriade*, chant. 7.

(4) Abrégé de l'Histoire de France, François II, p. 942.

à-dire, *cette semence de division*, *zizanie* est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *ivroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés, et qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre, mais il se dit par métaphore pour *discorde*, *mésintelligence*, *division* : *semer la zizanie dans une famille.*

Materia, matière, se dit dans le sens propre, de la substance étendue, considérée come principe de tous les corps ; ensuite on a apelé *matière*, par imitation et par métaphore, ce qui est le sujet, l'argument, le thème d'un discours, d'un poëme, ou de quelqu'autre ouvrage d'esprit.

Æsopus auctor, quam materiam reperit,
Hanc ego polivi versibus senariis (1).

J'ai poli la matière, c'est-à-dire, j'ai doné l'agrément de la poésie aux fables qu'Esope a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante*, c'est-à-dire, elle inspire la gaieté come les persones qui rient. *La fleur de la jeunesse ; le feu de l'amour ; l'aveuglement de l'esprit ; le fil d'un discours ; le fil des afaires.*

C'est par métaphore que les diférentes classes, ou considérations auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet, sont apelées *lieux comuns* en Rhétorique, et en Logique, *loci comunes*. Le genre, l'espèce, la cause, les éfets, etc.

(1) *Phæd.* l. I. Prol.

sont des lieux comuns, c'est-à-dire, que ce sont come autant de célules où tout le monde peut aler prendre, pour ainsi dire, la matière d'un discours, et des argumens de toutes sortes de sujets. L'atention que l'on fait sur ces diférentes classes, réveille des pensées que l'on n'auroit peut-être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique, il n'est pourtant pas inutile de les conoître; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs; mais ce qu'on peut dire pour et contre sur ce point, n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore, *loci Theologici*, les diférentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Ecriture Sainte, la tradition contenue dans les écrits des S. Pères, les Conciles, etc.

En terme de chimie *règne* se dit par mataphore, de chacune des trois classes sous lesquelles les Chimistes rangent les êtres naturels.

1.° Sous le *règne animal*, ils comprènent les animaux.

2.° Sous le *règne végétal*, les végétaux; c'est-à-dire, ce qui croît, ce qui produit, come les arbres et les plantes.

3.° Enfin, sous le *règne minéral*, ils comprènent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore que la *Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire.* On personifie l'Histoire, et on dit que la Géographie et la Chronologie sont à

l'égard de l'Histoire, ce que les yeux sont à l'égard d'une persone vivante ; par l'une elle voit, pour ainsi dire, les lieux, et par l'autre les tems ; c'est-à-dire, qu'un historien doit s'apliquer à faire conoître les lieux et les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés, sont apelés *racines*, par métaphore : il y a des Dictionaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'affermir.

Calus, dureté, durillon, en latin *callum*, se prend souvent dans un sens métaphorique (1) : *Labor quasi callum quoddam obducit doloris*, dit Cicéron : le travail fait come une espèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensibles à la douleur. Et au troisième livre des Tusculanes, il s'exprime de cette sorte : *Magis me moverant Corinthi subitò aspectæ parietinæ, quam ipsos Corinthios, quorum animis diuturna cogitatio callum vetustatis obduxerat* (2). Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis long-tems leurs murailles abatues, avoit aporté

(1) *Cic.* Tusculan. II, num. 36. aliter XV.
(2) *Tusc.* liv. III. n. 53. aliter XXII.

le calus de l'ancieneté ; c'est-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callere*, qui dans le sens propre veut dire *avoir des durillons*, *être endurci*, signifie ensuite, par extension et par métaphore, *savoir bien*, *conoître parfaitement*, ensorte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par raport à quelque conoissance. *Quo pacto id fieri soleat calleo* (1). La manière dont cela se fait, a fait un calus dans mon esprit, j'ai médité sur cela, je sais à merveille coment cela se fait ; je suis maître passé, dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo* (2), j'ai étudié son humeur; je suis acoutumé à ses manières, je sais le prendre come il faut.

Vue se dit au propre, de la faculté de voir, et par extension, de la manière de regarder les objets : ensuite on done par métaphore, le nom de vue aux pensées, aux projets, aux desseins : *avoir de grandes vues*, *perdre de vue une entreprise*, n'y plus penser.

Goût, se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions de ses saveurs La langue est l'organe du goût ; *avoir le goût dépravé*, c'est-à-dire, trouver bon ce que comunément les autres trouvent mauvais, et trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

(1) *Ter.* Heaut. act. III. sc. 2. v. 37.
(2) Id. *Adelp.* act. IV. sc. 1. v. 17.

Ensuite on se sert du terme de *goût* par métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est afecté à l'ocasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'aprouve ou on le désaprouve; c'est le cerveau qui est l'organe de ce goût-là : *Le goût de Paris s'est trouvé conforme au goût d'Athène*, dit Racine dans sa préface d'Iphigénie; c'est-à-dire, come il le dit lui-même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du goût pris dans le sens figuré, come du goût pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au goût, sans que l'on soit obligé de dire pourquoi : un ouvrage d'esprit, une pensée, une expression plaît ou déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous somes afectés.

Pour se bien conoître en mets et avoir un goût sûr, il faut deux choses; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience, s'être trouvé souvent dans les bones tables, etc. : on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais. Pour être conoisseur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature; cela dépend de la disposition des organes; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît : il faut avoir su alier l'étude à la méditation avec le comerce des persones éclairées : alors

on est en état de rendre raison des règles et du goût.

Les viandes et les assaisonemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un éfet de la diférente constitution des organes du goût : il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est-à-dire, qu'il y a des viandes et des mets qui sont plus généralement au goût des persones délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit ; un auteur ne doit pas se flater d'atirer à lui tous tous les sufrages, mais il doit se conformer au goût général des persones éclairées qui sont au fait.

Le goût, par raport aux viandes, dépend beaucoup de l'habitude et de l'éducation ; il en est de même du goût de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse, nous servent de règle dans un âge plus avancé ; telle est la force de l'éducation, de l'habitude, et du préjugé. Les organes, accoutumés à une telle impression, en sont flatés de telle sorte, qu'une impression diférente ou contraire les aflige : ainsi, malgré l'examen et les discussions, nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie ; et de-là peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

Remarques sur le mauvais usage des Métaphores.

LES métaphores sont défectueuses,

1.° Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertullien d'avoir dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature* (1).

2.° Quand elles sont forcées, prises de loin, et que le raport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible ; come quand Théophile a dit : *Je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux :* et dans un autre endroit, il dit *que la charue écorche la plaine.* « Théophile, dit M. de la Bruyère (2), charge » ses descriptions, s'apesantit sur les détails ; » il exagère, il passe le vrai dans la nature, » il en fait le roman. »

On peut raporter à la même espèce les métaphores qui sont tirés de sujets peu conus.

3.° Il faut aussi avoir égard aux convenances des diférens styles ; il y a des métaphores qui conviènent au style poétique, qui seroient déplacées dans le style oratoire. Boileau a dit :

Acourez troupe savante (3) ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.

(1) Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani metaphora, quâ diluvium appellat naturæ generale lixivium. *De arte Rhet.* p. 148.

(2) Caract. des ouvrages de l'esprit.

(3) *Ode* sur la prise de Namur.

On ne diroit pas en prose, qu'*une lyre enfante des sons.* Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes; par exemple : *Lumen*, dans le sens propre, signifie *lumière :* les Poëtes latins ont donné ce nom à l'œil par métonymie, les yeux sont l'organe de la lumière, et sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre corps (1). Un jeune garçon fort aimable étoit borgne; il avoit une sœur fort belle qui avoit le même défaut; on leur apliqua ce distique, qui fut fait à une autre ocasion sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne.

Parve puer, lumen quod habes concede sorori :
Sic tu cœcus Amor, sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie *l'œil;* il n'y a rien de si ordinaire dans les Poëtes latins, que de trouver *lumina* pour *les yeux;* mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4.° On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif : par exemple, en disant, *pour ainsi dire*, *si l'on peut parler ainsi*, etc. « L'art doit être, pour ainsi dire, » enté sur la nature; la nature soutient l'art » et lui sert de base; et l'art embélit et per- » fectione la nature. »

(1) *Lucerna corporis tui est oculus tuus.* Luc. c. XI. v. 34.

5.° Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent : *enté* est pris de la culture des arbres, *soutien*, *base*, sont pris de l'architecture ; mais il ne faut pas qu'on les prène de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne* (1). On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prens ta foudre Louis et va comme un lion.

Il faloit plutôt dire come *Jupiter*.

Dans les premières éditions du Cid, Chimène disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

Feux et *rompent* ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent ;* je ne sais si cette corection répare la première faute.

Écorce, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres et des fruits, c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens méthaphorique, pour marquer les dehors, l'aparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans*

(1) *Malh.* l. II. Voy. les observations de Ménage, sur les poésies de *Malherbe*, Act. III. sc. 4.

s'arêtent à l'écorce, qu'*ils s'atachent*, qu'*ils s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arêtent*, *s'atachent*, *s'amusent*, conviènent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre, *fondre l'écorce :* fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce.* J'avoue que cette expression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau. Pour dire que l'hiver est passé, et que les glaces sont fondues, il s'exprime de cette sorte :

L'hiver qui si long-temps a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;
Et les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'*écorce* des eaux. (1)

6.° Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les Latins disoient d'une armée : *dextrum et sinistrum cornu*, et nous disons *l'aîle droite et l'aîle gauche.*

Il est si vrai que chaque langue à ses métaphores propres et consacrées par l'usage, que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'est rendu célèbre par ses ouvrages, écrivant dans le premier tems de son arivée en France, à son protecteur, lui disoit, *Mon-*

(1) Liv. III. Ode 6.

seigneur , vous avez pour moi des boyaux de père ; il vouloit dire *des entrailles.*

On dit *mettre la lumière sous le boisseau* , pour dire cacher ses talens , les rendre inutiles ; l'auteur du poëme de la Madeleine (1) ne devoit donc pas dire , *mettre le flambeau sous le mui.*

XI.

LA SYLLEPSE ORATOIRE.

LA Syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison , par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase , l'un au propre , l'autre au figuré ; par exemple , Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla (2) ; ainsi parle ce berger dans une éclogue de Virgile : le mot *doux* est au propre par raport au thym , et il est au figuré par raport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger , *et moi quoique je paroisse à Galathée*

(1) Poëme de la Madeleine , l. VII , p. 117.

(2) . . . . Galathæa thymo mihi dulcior Hyblæ.
Virg. Ecl. VII , v. 37.

plus amer que les herbes de Sardaigne, etc. (1). Nos bergers disent *plus aigre qu'un citron vert.*

Pyrrhus, fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, et qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine.

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie;
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en alumai. (2)

Brûlé est au propre par raport aux feux que Pyrrhus aluma dans la ville de Troie; et il est au figuré par raport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique, qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

Hic jacet unoculus *visu* præstantior Argo,
Nomen Joannes cui ninivita fuit.

Visus est au propre par raport à Argus, à qui la fable done cent yeux; et il est au figuré par raport à Despautère : l'auteur de l'épitaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste, cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection; il faut éviter les jeux de mots trop afectés et tirés de loin.

(1).... Ego Sardoïs videar tibi amarior herbis. Ibid. v. 41.

(2) *Rac.* Androm. act. I. sc. 4.

XII.

L'ALLÉGORIE.

L'ALLÉGORIE a beaucoup de raport avec la métaphore ; l'Allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paroît tout autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, et qui cependant ne sert que de comparaison pour donner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre ; par exemple, *le feu de vos yeux ; yeux* est au propre : au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré ; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens litéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre : les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens litéral étroit, elles en font l'aplication.

Quand on a commencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières, sous l'image d'une ber-

gère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens, et se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune :

Dans ces prés fleuris (1)
Qu'arose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis :
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau !
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui gras et beau,
Me doniez sans cesse
Sur l'herbète épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette !
Mais il faut céder,
Sans chien, sans houlète,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune

(1) Poésies de Mad. des Houl. t. II. p. 88.

Me les a ravis.
Envain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes
Houlète, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende.
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prens à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire ;
Et que mes chansons,
En mille façons
Porteront sa gloire,

Du rivage heureux,
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Començant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats,
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Ralumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont raport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui est essentiel à l'allégorie (1). Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons pâturages, ni les préserver de ce qui peut leur nuire, leur adresseroit la parole, et se plaindroit à elles de son impuissance : mais ce sens, tout vrai qu'il paroît, n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit ocupée des besoins de

(1) Id quoque imprimis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas. Multi enim, cum initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruinâ finiunt : quæ est inconsequentia rerum fœdissima.

Quint. l. VIII. c. 6. Allegoria.

ses enfans, voilà ses brebis ; le chien dont elle parle, c'est son mari qu'elle avoit perdu ; le Dieu Pan, c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu juste la remarque de M. Dacier, qui prétend qu'*une allégorie qui rempliroit toute une pièce est un monstre* (1) ; et qu'ainsi l'Ode 14 du premier livre d'Horace, *O navis referent*, etc. n'est point allégorique, quoiqu'en ait cru Quintilien (2) et les Comentateurs. Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison (3), un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai, mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre : on dit familièrement, *tant va la cruche*

(1) *Dacier*, Œuvres d'Horace, tome I. p. 211, troisième édition, 1709.

(2) Quint. l. VIII. v. 6. alleg.

(3) Neque tam fui timidus, ut qui in maximis turbinibus ac fluctibus Reipublicæ navem gubernassem ; salvamque in portu collocassem ; frontis tuæ nubeculam, tum collegæ tui contaminatum spiritum pertimescerem. Alios ego vidi ventos, alias prospexi animo procellas : aliis impendentibus non cessi, sed his unam me pro omnium salute obtuli. *Cic.* in Pis. n. 9. aliter, 20 et 21.

à l'eau, qu'à la fin elle se brise; c'est-à-dire, que quand on afronte trop souvent les dangers, à la fin on y périt; ou que, quand on s'expose fréquement aux ocasions de pécher, on finit par y sucomber.

Les fictions que l'on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales;* tels que sont les fables d'Esope. Ce fut par un apologue que Ménénius Agrippa rapela autrefois la populace Romaine, qui, mécontente du sénat, s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des lois, ni la dignité des magistrats Romains n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les effets naturels dont ils ignoroient les causes; et dans la suite on a doné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonerre (1),
C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Cette manière de philosopher flate l'imagination, elle amuse le peuple, qui aime le merveilleux, et elle est bien plus facile que les

(1) *Boileau*, Art Poét. chant III.

recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent, que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres ; ce qui done à ces livres un air de mystère et de profondeur, que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie, les uns leur fourberie, et les autres leur fanatisme, je veux dire, leur fole persuasion. En éfet, la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire à la vérité, mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossible de faire de l'or par un moyen diférent de celui dont la nature se sert pour faire l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente que celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel, c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, come nous l'expli-

querons dans la suite ; et c'est des divers corps particuliers dont nous somes afectés en tant de manières diférentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique, que d'imaginer un autre système.

Les énigmes sont aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers français. L'énigme est un discours qui ne fait point conoître l'objet à quoi il convient, et c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler, mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application.

XIII.

L'ALLUSION.

LES allusions (1) et les jeux de mots ont encore du raport avec l'allégorie : l'allégorie présente un sens, et en fait entendre un autre : c'est ce qui arive aussi dans les allusions, et dans la plupart des jeux de mots, *rei alterius*

(1) Alludere R. ad, et ludere.

ex alterâ notatio. On fait allusion à l'histoire, à la fable, aux coutumes, et quelquefois même on joue sur les mots.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie ;
Il t'arache sanglant aux fureurs des soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas ;
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle (1).

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit au proverbe avec des dames, madame des Loges lui dit (2), *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d'un autre.* On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin : car *percer*, se dit d'un toneau, et non pas d'un proverbe ; ainsi elle réveilloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion ; elle réveille les idées accessoires.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler et écrire simplement, que s'amuser à des jeux de mots puérils, froids et fades : en voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

Grammaticam scivit, multos docuitque per annos ;
Declinare tamen non potuit tumulum.

(1) Henriade, chant 7.

(2) Hist de l'Acad. tome I. p. 277.

Vous voyez que l'auteur joue sur la double signification de *declinare*.

« Il sut la Grammaire, il l'enseigna pendant plusieurs années, et cependant il ne put décliner le mot *tumulus* ». Selon cette traduction, la pensée est fausse ; car Despautère savoit fort bien décliner *tumulus*.

Que si on ne prend point *tumulus* matériellement, et qu'on le prène pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire, pour *le tombeau*, et par métonymie pour *la mort ;* alors il faudra traduire que *malgré toute la conoissance que Despautère avoit de la Grammaire, il ne put éviter la mort* : ce qui n'a ni sel, ni raison ; car on sait bien que la Grammaire n'exempte pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide, tout ce qu'elle a de réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots, ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine :
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès (1).

Dans le placet que M. Robin (2) présenta

Boileau, Art. Poét. chant II.

(2) *Giles Robin*, natif du St. Esprit, de l'Académie d'Arles.

au Roi pour être maintenu dans la possession d'une île qu'il avoit dans le Rhône, il s'exprime en ces termes :

Qu'est-ce en éfet pour toi, grand monarque des Gaules,
Qu'un peu de sable et de gravier ?
Que faire de mon île ? Il n'y croît que des saules ;
Et tu n'aimes que le laurier.

Saules est pris dans le sens propre, et *laurier* dans le sens figuré : mais ce jeu présente à l'esprit une pensée très-fine et très-solide. Il faut pourtant observer qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le symbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poëtes font à la fable sont défectueuses, quand le sujet auquel elles ont raport, n'est pas conu. Malherbe, dans ses stances à M. du Périer, pour le consoler de la mort de sa fille, lui dit :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé les mérites égale
D'Archemore et de lui (1).

Il y a peu de lecteurs qui conoissent Archemore, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa nourice l'ayant quitté pour quelques momens,

(1) Poésies de *Malherbe*, liv. VI.

un serpent vint et l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon, après une longue vie, s'est trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'auteur du Poëme de la Madeleine, dans une apostrophe à l'amour prophane, dit, parlant de Jésus-Christ :

Puisque cet *Antéros* t'a si bien désarmé (1).

Le mot d'*Antéros* n'est guère conu que des savans ; c'est un mot grec qui signifie *contre-amour ;* c'étoit une divinité du Paganisme, le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce poëme de la Madeleine est rempli de jeux de mots et d'allusions si recherchées, que malgré le respect dû au sujet, et la bonne intention de l'auteur, il est dificile qu'en lisant cet ouvrage, on ne soit point afecté come on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir, pour ainsi dire, d'elles-mêmes ; elles doivent naître du sujet, et se présenter naturèlement à l'esprit, come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher, elles déplaisent, elles étonent, et souvent font rire par l'union bizare de deux idées, dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit, par exemple, que jamais le jeu de piquet dût entrer dans un poëme fait pour décrire la pénitence et la charité de sainte

(1) L. II, page 25.

Madeleine ; et que ce jeu dût faire naître la pensée de se doner la discipline ?

Piquez-vous seulement de jouer au piquet,
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;
J'entens que vous preniez par fois la discipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone mine (1).

On ne s'atend pas non plus à trouver les termes de Grammaires détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de sainte Madeleine ; ni que l'auteur imagine je ne sais quel raport entre la Grammaire et les exercices de cette sainte : cependant une tête de mort et une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

Et regardant toujours ce têt de trépassé (2),
Elle voit le FUTUR dans ce PRÉSENT PASSÉ. . . . . .
. . . . . .
Et c'est sa discipline, et tous ses châtimens,
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,
C'est de voir par un CAS du tout déraisonable,
Que son amour lui rend la mort INDÉCLINABLE,
Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif,
Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.
O que l'amour est grand, et la douleur amère,
Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE !
LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,
Que toujours la PREMIÈRE est sa CONJUGAISON. . . . . .
. . . . . .
Sçachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,

(1) Poëme de la Madeleine, liv. III, vers 42.

(2) Ibid. liv. II. pag. 18, 19, etc.

Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, et tout ENTENDRE,
Pendant qu'elle s'ocupe à punir le forfait
De son TEMS PRÉTÉRIT qui ne fut qu'IMPARFAIT,
Tems de qui le FUTUR réparera les pertes
Par tant d'aflictions et de peines soufertes;
Et le PRÉSENT est tel que c'est l'INDICATIF,
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.
Puis par un OPTATIF, ah! plût-à-Dieu, dit-elle,
Que je n'eusse jamais été si criminelle!
. . . . . .
Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qui la brûle,
Le FOUET pour discipline, et la croix pour FÉRULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvrage est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées, pour ne pas dire aussi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos, et le désir mal entendu de montrer de l'esprit et de faire parade de ce qu'on sait, enfantent ces productions ridicules.

Ce style figuré, dont ont fait vanité (1),
Sort du bon caractère et de la vérité:
Ce n'est que jeu de mots, qu'afectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'allusion : c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons, dont le sens litéral, sous une aparence de simpli-

(1) *Molière*, Misant. act. I, sc. II.

cité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination ; et d'ailleurs ils se déshonorent dans l'esprit des honnêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les feseurs de chansons, ne sont guère moins repréhensibles, et se rendent plus ridicules.

Quintilien (1), tout païen qu'il étoit, veut que non seulement on évite les paroles obscènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed etiam à significatione.*

« On doit éviter avec soin en écrivant, dit-» il ailleurs (2), tout ce qui peut donner lieu » à des allusions déshonêtes. Je sais bien que » ces interprétations vienent souvent dans l'es-» prit plutôt par un éfet de corruption du cœur » de ceux qui lisent, que par la mauvaise vo-» lonté de celui qui écrit ; mais un auteur sage » et éclairé doit avoir égard à la foiblesse de » ses lecteurs, et prendre garde de faire naître » de pareilles idées dans leur esprit : car enfin » nous vivons aujourd'hui dans un siècle où » l'imagination des homes est si fort gâtée, qu'il » y a un grand nombre de mots qui étoient » autrefois très-honêtes, dont il ne nous est pas » permis de nous servir par l'abus qu'on en fait ; » de sorte que sans une atention scrupuleuse

(1) Quint. instit. Orat. lib. VI, sc. III. de Risu.

» de la part de celui qui écrit, ses lecteurs » trouvent malignement à rire en salissant leur » imagination avec des mots, qui, par eux- » mêmes, sont très-éloignés de l'obscénité. »

XIV.

L'IRONIE.

L'IRONIE est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie, ne sont pas pris dans le sens propre et litéral.

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile (1).

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de voix, et plus encore la conoissance du mérite ou du démérite personel de quelqu'un, et de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire conoître l'ironie, que les paroles dont on se sert. Un home s'écrie, *oh le bel esprit !* Parle-t-il de Cicéron, d'Horace ? il n'y a point là d'ironie ;

(1) *Boileau*, Sat. IX.

les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle ? c'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satyre, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde sait ce vers du père de Chimène dans le Cid.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre (1).

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac et dans Voiture. Je ne sais si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure, seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie, l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen*, *Caï Cæsar*, *et ante hunc diem inauditum*, etc. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honneurs du triomphe. « Que Pom-» pée est malheureux, dit Cicéron (2), de » ne pouvoir profiter de votre conseil ! Oh » qu'il a eu tort de n'avoir point eu de goût » pour votre philosophie ! Il a eu la folie de

(1) *Corn.* Cid. act. I. sc. III.

(2) Non est integrum Cn. Pompeio, consilio jam uti tuo ; erravit enim. Non gustârat istam tuam philosophiam ; ter, jam homo stultus, triumphavit, etc. *Cic.* in Pison. n. 58, XXIV.

triompher

» triompher trois fois. Je rougis, Crassus, » de votre conduite. Quoi, vous avez brigué » l'honeur du triomphe avec tant d'empresse- » ment ! etc.

XV.

L'EUPHÉMISME.

L'EUPHÉMISME est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées : ils leur servent come de voile, et ils en expriment en aparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honêtes selon le besoin ; par exemple : ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état, que de l'apeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur done d'autres noms plus honêtes qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi que le boureau est apelé par honeur, *le maître des hautes œuvres.*

C'est par la même raison qu'on done à certaines étofes grossières le nom d'étofes plus fines ; par exemple : on apèle *velours de Maurième* une sorte d'étofe de gros drap qu'on fait en Maurième, province de Savoie, et dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étofe de fil dont on fait les meubles

de campagne ; on honore cette étofe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir, et qui n'atend plus que son payement pour se retirer, au lieu de dire *payez-moi*, dit par euphémisme, *n'avez-vous plus rien à m'ordonner ?*

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste*, *Dieu vous bénisse*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous doner.*

Souvent pour congédier quelqu'un, on lui dit, *voilà qui est bien*, *je vous remercie*, plutôt que de lui dire *allez vous-en.*

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *rectè*, qui, à la lettre, signifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. « Quand nous ne voulons pas dire ce que nous » pensons, de peur de faire de la peine à celui » qui nous interroge, nous nous servons du mot » *rectè*, dit Donat (1).

Sostrata, dans Térence (2), dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous ? Qu'avez-vous*,

(1) *Rectè* dicimus cum sine injuria interrogantis aliquid reticemus. *Donat.* in Terent. Hecyr. act. III. sc. II. v. 20.

(2) S. Quid lacrymas ? Quid est tam tristis ? P. rectè mater. *Ter.* Hecyr. act. III. sc. II.

Tum, quod dem ei, *rectè* est : nam nihil esse mihi, religio est dicere. *Heaut.* act. II. sc. I. v. 16. *et selon quod. Dacier*, act. I. sc. IV. v. 16.

mon fils ? Il répondit, *rectè mater. Tout va bien ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien, ma mère;* tel est le tour français.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donnant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien : le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.*

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquète l'espérance d'un présent.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec *rectè*. *Rectè admones* (1). *Ego istæc rectè ut fiant videro* (2). *Rectè suades* (3), etc.

A l'égard du *rectè* de la II.e scène du III.e acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *valeo, rectè valeo*, ou *rectè mihi consulo*, ou enfin quelqu'autre mot pareil, come *res benè se habet, etc.* Pamphile vouloit exciter cette

(1) Andr. act. V. sc. IV. v. 50.

(2) Ibid. act. II. sc. VI. v. 25.

(3) Heaut. act. V. sc. II. v. 43.

idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre *rectè* (1), Clitiphon vouloit faire entendre à sa maîtresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent; que tout iroit bien, et que ses désirs seroient satisfaits.

Ainsi, quoique madame Dacier nous dise (2) que nous n'avons point de mot en notre langue, qui puisse exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va pas si mal que vous pensez*; *courage*, *il y a espérance*, *cela est bon*; *tout ira bien*, etc. ce sont là autant d'euphémismes.

Dans toutes les nations policées, on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonêtes. Les persones peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse : c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en français : mais c'est que come nous n'avons apris les mots latins que dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition et de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination; elle la partage, elle enve-

(1) Heaut. act. I. sc. I.

(2) Dans les remarques sur la sc. II. du III. acte de l'Hécyre.

lope, en quelque sorte, l'image déshonête, elle l'écarte, et ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit ; ainsi ces mots servent come de voile et de périphrase à ces idées peu honêtes : au lieu que come nous somes accoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert des termes propres, il s'occupe directement des objets que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs et des Romains, les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en français, et leur scrupule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées déshonêtes (1). *Quia si ita diceretur, obscœnitùs concurrerent litteræ*, dit Cicéron (2) ; et Quintilien a fait la même remarque.

« Ne devrois-tu point mourir de honte, dit » Chrémès à son fils (3), d'avoir eu l'inso-

(1) Orat. n. 154. aliter XLV.

(2) Inst. Orat. VIII. c. III.

(3) Non mihi per fallacias adducere ante oculos. . . pudet dicere hâc presente verbum turpe ; at te id nullo modo puduit facere. *Heaut.* act. V. sc. IV. v. 18.

Ego servo et servabo Platonis verecundiam. Itaque tectis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertissimis agunt Stoici. Illi etiam crepitus aiunt æquè liberos, ac ructus, esse opertere. *Cic.* l. IX. Epist. 22.

» lence d'amener à mes yeux, dans ma propre » maison, une... : je n'ose prononcer un mot » déshonête en présence de ta mère, et tu as » bien osé comettre une action infâme dans » notre propre maison !

C'étoit par la même figure qu'au lieu de dire, *je vous abandone*, *je ne me mets point en peine de vous*, *je vous quitte*, les Anciens disoient souvent, *vivez*, *portez-vous bien*. *Vivez forêts* (1) : cette expression, dans l'endroit où Virgile s'en est servi, ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts, il veut dire simplement qu'il les abandone.

Ils disoient aussi quelquefois, *avoir vécu*, *avoir été*, *s'en être alé*, *avoir passé par la vie*, [*vitâ functus*] (2), au lieu de dire *être*

Æquè eadem modestiâ, potius cum muliere fuisse, quam concubuisse, dicebant. *Varro* de ling. lat. l. v. sub fin.

Mos fuit, res turpes et fœdas prolatu, honestiorum convestirier dignitate. *Amob.* l. V.

(1) Omnia vel medium fiant mare vivite, sylvæ. *Virg.* Ec. VIII. v. 58.

Valeant

Qui inter nos dissidium volunt; *Ter.* And. act. IV. sc. II. v. 13.

Castra peto : valeatque Venus, valeantque puellæ. *Tibull.* l. II. El. 6. v. 9.

(2) Fungi, fungor, signifie *passer par*, dans un sens métaphorique : *être délivré de*, *s'être acquitté de*.

mort ; le terme de *mourir* leur paroissoit en certaines ocasions un mot funeste.

Les Anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des mots, dont la seule prononciation pouvoit atirer quelque malheur : come si les paroles, qui ne sont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles-mêmes, quelqu'autre éfet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, se comuniquant à l'organe de l'ouïe, fait naître dans l'esprit des homes les idées dont ils sont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroissoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fut désagréable. On étoit averti (1) au comencement du sacrifice ou de la cérémonie, de prendre garde de prononcer aucun mot qui pût atirer quelque malheur, de ne dire que de bones paroles, *bona verba fari*, enfin d'être favorable de la langue, *favete linguis* ou *linguâ*, ou

(1) Malè ominatis parcite verbis, *ou selon d'autres*, malè nominatis. *Hor.* l. III. od. 14.

Favete linguis. *Hor.* l. III. od. 1.

Ore favete omnes. *Virg.* Æn. l. V. v. 71.

Dicamus bona verba, venit natalis, ad aras.
Quisquis ades, linguâ, vir mulierque fave.
Tibul. l. II. El. II. v. 1.

Prospera lux oritur, linguisque animisque favete,
Nunc discenda bono, sunt bona verba, die.
Ovid. Fast. l. I. v. 71.

ore ; et de garder plutôt le silence, que de prononcer quelque mot funeste qui pût déplaire aux Dieux : et c'est de-là que *favete linguis*, signifie par extension, *faites silence.*

Par la même raison, ou plutôt par le même fanatisme, lorsqu'un oiseau avoit été de bon augure, et que ce qu'on devoit atendre de cet heureux présage, étoit détruit par un augure contraire ; ce second augure ne s'apeloit point mauvais augure, mais simplement *l'autre augure* (1), ou *l'autre* oiseau. C'est pourquoi, dit Festus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois *contraire, mauvais.*

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre et litéral étoit bien diférent de ce qu'ils signifioient dans les cérémonies superstitieuses ; par exemple : *mactare*, qui veut dire *magis auctare*, augmenter davantage, se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeste de la mort ; on se servoit par euphémisme, de *mactare*, augmenter ; soit que les victimes augmentassent alors en honeur, soit que leur volume fut grossi par les ornemens dont on les paroit ; soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honeur qu'on rendoit aux

(1) *Alter*, et pro non bono ponitur, ut in auguriis, *altera* cum appellatur *avis* quæ utique prospera non est ; sic *alter* nonnunquàm pro adverso dicitur et malo.

Festus, v. *alter.*

Dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron, que l'on peut voir ici au bas de la page (1).

De même, parce que *cremari*, être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, et que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, et par-tout ce qu'on mettoit dessus pour être brûlé (2); au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils disoient, *les autels croissent*, car *adolere et adolescere*, signifient proprement *croître;* et ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler.*

C'est ainsi que les persones du peuple disent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Ecriture-Sainte, le mot de *bénir* est mis quelquefois au lieu de maudire, qui est

(1) *Mactare*, verbum et sacrorum kat'euphemismon dictum, quasi *magis augere*, ut *adolere;* undè et *magmentum* quasi *majus augmentum* : nam hostiæ tanguntur molâ salsâ, et tum *immolatæ* dicuntur; cum verò ictæ sunt et aliquid ex illis in aram datum est, *mactatæ* dicuntur per laudationem, itemque boni omnis significationem. Et cum illis mola salsa imponitur, dicitur; *macte esto. Varro*, de vitâ Pop. Rom. l. II. *dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de* J. Janson, Amst. 1723. p. 63.

(2) Adolescunt ignibus aræ. *Virg.* Georg. IV. v. 379.

précisément le contraire. Come il n'y a rien de plus afreux à concevoir, que d'imaginer quelqu'un qui s'emporte jusqu'à des imprécations sacrilèges contre Dieu même ; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au roi Achab, une vigne qu'il possédoit, et qui étoit l'héritage de ses pères ; la reine Jézabel, femme d'Achab, suscita deux faux témoins, qui déposèrent que Naboth avoit blasphêmé contre Dieu et contre le Roi : or, l'Ecriture, pour exprimer ce blasphême, fait dire aux témoins, que *Naboth a béni Dieu et le Roi* (1).

Job dit dans le même sens, *peut-être que mes enfans ont péché, et qu'ils ont béni Dieu dans leur cœur* (2).

C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile (3), *auri sacra fames*, *sacra* se prend pour *execrabilis*, selon Servius, soit par euphémisme, soit par extension : car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire *exécrable*. Ceux que la justice humaine avoit condânés, et ceux qui se dévouoient pour le

(1) Viri diabolici dixerunt contra eum testimonium coram multitudine ; benedixit Naboth Deum et Regem. *Reg.* III. c. XXI. v. 10 et 13.

(2) Ne fortè peccaverint filii mei et benedixerint Deo in cordibus suis. *Job.* I. v. 5.

(3) Æn. l. III. v. 57.

peuple, étoient regardés come autant de persones sacrées. De-là, dit Festus (1), tout méchant home est apelé *sacer. O le maudit boufon*, dit Afranius, en se servant de *sacrum* (2) : *O sacrum scurram, et malum.* Et Plaute, parlant d'un marchand d'esclaves, s'exprime en ces termes, *Homini (si leno est homo) quantum hominum terra sustinet, sacerrimo.*

On peut encore raporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions, dont un orateur délicat enveloppe habilement une idée, qui, toute simple, exciteroit peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle, une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat, que les domestiques de Milon tuèrent Clodius (1);

(1) Homo *sacer* is est quem populus judicavit ob maleficium, neque fas est eum immolari . . . . ex quo quivis homo, malus atque improbus, *sacer* appellari solet. *Festus*, v. *sacer.*

Massilienses, quoties pestilentia laborabant, unus se ex pauperibus offerebat, alendus anno integro publicis et purioribus cibis. Hîc posteà, ornatus verbenis et vestibus sacris, circunducebatur per totam civitatem, cum execrationibus; ut in ipsum reciderent mala totius civitatis; et sic projiciebatur. *Servius*, in Æn. III. v. 57.

(2) Fragm. Vet. Poët. Lond. 1713. p. 1512. Plaut. Pœn. Prolog. v. 90.

(3) Fecerint id servi Milonis? . . . quod suos quisque servos in tali re facere voluisset. *Cic.* pro Milone, num. 29.

« ils firent, dit-il, ce que tout maître eût voulu que ses esclaves eussent fait en pareille ocasion ». De même, lorsqu'on ne done pas à un mercenaire tout l'argent qu'il demande, au lieu de lui dire, *je ne veux pas vous en doner davantage*, souvent on lui dit par euphémisme, *je vous en donerai davantage une autre fois ; cela se trouvera : je chercherai les ocasions de vous récompenser*, etc.

XVI.

L'ANTIPHRASE.

L'EUPHÉMISME et l'Ironie ont doné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphrase*, c'est-à-dire, *contre-vérité ;* par exemple : la Mer noire sujète à des fréquens naufrages, et dont les bords étoient habités par des homes extrêmement féroces, étoit apelée *Pont-Euxin*, c'est-à-dire, *mer favorable à ses hôtes*, *mer hospitalière*. C'est pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit menteur.

Quem tenet Euxini, mendax cognomine littus (1).
Et ailleurs : Pontus Euxini falso nomine dictus (2).

(1) Ovid. Trist. l. V. Eleg. X. v. 13.
(2) Idem. l. III. Eleg. XIII. v. ult.

Sanctius et quelques autres ne veulent point mettre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en éfet je ne sais quoi d'oposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet, parce qu'il est obscur ; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets, les anciens qui personifioient tout, leur donoient quelquefois des noms flateurs, come pour se les rendre favorables, ou pour se faire un bon augure, un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme, par superstition, et non par antiphrase, que ceux qui aloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la Mer noire*, la nomoient *mer hospitalière*, c'est-à-dire, mer qui ne nous sera point funeste, qui nous sera propice, où nous serons bien reçus, mer qui sera pour nous une mer hospitalière, quoiqu'elle soit comunément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déesses infernales, filles de l'Erèbe et de la Nuit, qui, selon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées les *Parques* : de l'adjectif *parcus*, *quia parcè nobis vitam tribuunt.* Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours. D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées, parce que leurs fonctions sont partagées ; *Parcæ quasi partitæ.*

Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

Ce n'est donc point par antiphrase, *quia nemini parcunt*, qu'elles ont été apelées *Parques.*

Les Furies, Alecto, Thisiphone et Megère, ont été apelées *Euménides*, dérivé du grec, *eumeneis*, *benevolæ*, douces, bienfaisantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste, qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Euménides* (1). Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'Oreste vînt au monde : mais d'ailleurs cette avanture d'Oreste est remplie de tant de circonstances fabuleuses, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme, pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bones* et de *bienfaisantes* les persones les plus aigres et les plus dificiles dont on veut apaiser l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est apelé *lucus*, par antiphrase ; car ces bois étoient fort sombres, et *lucus* vient de *lucere*, *luire :* mais si *lucus* vient de *lucere*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase ; car come il n'étoit pas permis, par respect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, et par conséquent fort sombres, ainsi le besoin autant que la superstition, avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

Mânes : les mânes, c'est-à-dire, les ames

(1) Poésies d'Horace, tom. I. p. 458.

des morts, et dans un sens plus étendu, les habitans des enfers, est encore un mot qui a doné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus* (1), dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les mânes (2), les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ô mihi manes este boni* (3); c'est ce que Virgile fait dire à Turnus (4). Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l'antiphrase, se raportent, ou à l'euphémisme, ou à l'ironie; come quand on dit à Paris, *c'est une muète des hales*, c'est-à-dire, une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales; *muète* est dit alors par ironie.

XVII.

La Périphrase.

Quintilien met la Périphrase au rang des tropes; en éfet, puisque les tropes tiènent la place des expressions propres, la périphrase est un trope, car la périphrase tient la place, ou d'un mot ou d'une phrase.

(1) *Festus*, v. *Manare*, *mane*.

(2) *Nonnius*, c. I. n. 337.

(3) *Varr.* de ling. lat. l. V. initio.

(4) *Virg.* Æn. XII. v. 647.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire, ce que c'étoit qu'une phrase : c'est une expression, une manière de parler, un arangement de mots, qui fait un sens fini ou non fini.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins ; et souvent en un seul mot ; par exemple : *le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre : l'astre du jour*, pour dire *le soleil.*

On se sert de périphrases, ou par bienséance, ou pour un plus grand éclaircissement, ou pour l'ornement du discours, ou enfin par nécessité.

1. Par bienséance, lorsqu'on a recours à la périphrase, pour enveloper les idées basses ou peu honêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphrase, come nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur, les définitions sont autant de périphrases ; come lorsqu'au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déesses infernales, qui selon la fable, filent la trame de nos jours.*

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu conu (1), on dévelope plus au long la

(1) La Paraphrase.

pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions où des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui-même ; mais alors, ces sortes d'explications plus amples et conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *paraphrases* ; la paraphrase est une espèce de comentaire : on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Psaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, etc. Nous avons aussi des paraphrases de l'Art poétique d'Horace, etc. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression ; au fond elle ne dit pas davantage ; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle dévelope.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, et sur-tout en poésie. Le génie de la poésie consiste à amuser l'imagination par des images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse ; la périphrase poétique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble : c'est ainsi qu'au lieu de dire simplement *à la pointe du jour*, les poëtes disent :

L'aurore cependant au visage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil :
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,
Les songes voltigeans fuyoient avec les ombres (1).

(1) *Henriade*, ch. VI.

Madame Dacier comence le XVII. livre de l'Odyssée d'Homère par ce vers :

Dès que la belle aurore eut annoncé le jour.

Et ailleurs elle dit : (1) « La brillante Aurore » sortoit à peine du sein de l'Océan, pour » anoncer aux Dieux et aux homes le retour » du soleil. »

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard, *advesperascit*, Virgile dit qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées, que déjà les ombres s'alongent et semblent tomber des montagnes.

Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ (2).

Boileau a dit par imitation :

Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faîte des maisons descendent dans les rues (3).

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui

(1) *Iliade*, l. XIX.

(2) *Ecl.* I. v. 83.

(3) *Lutrin*, ch. II.

ne présentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée accessoire, elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un home accablé de remords, qu'*il est toujours triste ;* vous vous servez de quelque périphrase qui ne dise autre chose, sinon que *cet home est toujours sombre, rêveur, mélancolique et de mauvaise humeur*, vous ne rendrez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau, sur un sujet pareil, a fait d'après Horace une espèce de périphrase, qui tire tout son prix de la peinture dont elle ocupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble acompagne (1) ;
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui (2) ;
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Le même poëte, au lieu de dire, *pendant que je suis encore jeune*, se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images diférentes.

Tandis que libre encor, malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer (3).

(1) Ep. V.

(2) Post equitem sedet atra cura. *Hor.* l. III. od. I. v. 40.

(3) Sat. I.

On doit aussi éviter les périphrases obscures et trop enflées. Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide et noble. L'esprit qui a été frapé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui aprènent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple que j'ai déjà raporté, a dit *qu'il mourût*, il devoit en demeurer là, et ne pas ajouter :

Ou qu'un beau désespoir enfin le secourût.

Marot, dans une de ses plus belles épitres, raconte agréablement au roi François I.er le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses habits, et son cheval ; ensuite il dit :

Et néanmoins ce que je vous en mande,
N'est pour vous faire ou requête ou demande :
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont souci autre que d'assembler ;
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux :
Mais je comence à devenir honteux,
Et ne veux point à vos dons m'arêter.
Je ne dis pas, si voulez rien prêter,
Que ne le prène : il n'est point de prêteur,
S'il veut prêter, qui ne fasse un debteur.

Et savez-vous, Sire, come je paie ?
Nul ne le sait si premier ne l'essaie.
Vous me devrez, si je puis, de retour ;
Et vous ferai encore, un bon tour ;
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle.
Je vous ferai une belle cédule,
A vous payer, sans usure il s'entend,
Quand on verra tout le monde content ;
Ou si voulez, à payer ce sera,
Quand votre loz et renom cessera.

Voilà où le génie conduisit Marot, et voilà où l'art devoit le faire arrêter : ce qu'il dit ensuite que *les deux princes Lorains le plaigeront*, et encore :

Avisez donc, si vous avez désir
De rien prêter, vous me ferez plaisir ;

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la pensée ; c'est ce que Cicéron apèle *verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis* (1) : Que s'il y avoit quelque chose de plus à dire, ce sont les douze derniers vers qui font un nouveau sens, et ne sont plus une périphrase qui regarde l'emprunt.

Voilà le point principal de ma lettre,
Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre las ! Certes, et si ferai,
En ce faisant mon style j'enflerai,

(1) *Cic.* de *Orat.* l. I. n. VII. aliter. 51.

Disant, ô Roi amoureux des neuf Muses,
Roi, en qui sont leurs sciences infuses,
Roi, plus que Mars, d'honeurs environé,
Roi, le plus Roi qui fut onc couronné;
Dieu tout puissant te doint, pour t'estréner,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

4. On se sert de périphrase par nécessité, quand il s'agit de traduire, et que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui réponde à la langue originale : par exemple, pour exprimer en latin une péruque, il faut dire *coma adscititia*, une chevelure empruntée, des cheveux qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin, et par conséquent point de participe; ainsi au lieu de s'exprimer par le participe, on est obligé de recourir à la périphrase *fore ut*, *esse futurum ut*; j'en ai doné plusieurs exemples dans la syntaxe.

XVIII.

L'HYPALLAGE.

VIRGILE, pour dire *mettre à la voile*, a dit (1), *dare classibus austros :* l'ordre naturel demandoit qu'il dit plutôt, *dare classes austris.*

(1) *Æneidos.*

Cicéron, dans l'oraison pour Marcellus, dit à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son épée vuide du foureau, *gladium vaginâ vacuum in urbe non vidimus.* Il ne s'agit pas du fonds de la pensée, qui est de faire entendre que César n'avoit exercé aucune cruauté dans la ville de Rome, il s'agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car *vacuus* se dit plutôt du foureau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles :

In nova fert animus mutatas dicere formas
Copora.

La construction est *animus fert ad me dicere formas mutatas in nova corpora.* Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, *à raconter les corps*, c'est-à-dire, *à parler des corps changés en de nouvelles formes.*

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions, les mots ne sont pas construits, ni combinés entr'eux, come ils le devroient être, selon la destination des terminaisons et la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement.*

Cette figure est bien malheureuse : les Rhéteurs disent que c'est aux Grammairiens à en

parler (1), *Grammaticorum potius schema est quam tropus*, dit Vossius ; et les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs (2) : *l'hypallage, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire*, dit la nouvèle méthode de Port-Royal. *C'est une trope ou une figure d'élocution.*

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure, ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope, et doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes ; le changement que l'hypallage fait dans la combinaison et dans la construction des mots, est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons ensuite à considérer de sang-froid l'arangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous somes servis, nous trouvons que nous nous somes écartés de l'ordre naturel, et de la manière dont les autres homes construisent les mots quand ils veulent exprimer la

(1) Inst. Orat. l. IV. c. XIII. art. 12.

(2) Des fig. de Const. ch. VI. p. 558.

même

même pensée ; c'est un manque d'exactitude dans les modernes, mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions : ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *hypallage*, c'est-à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers, a souvent obligé les anciens poëtes d'avoir recours à ces façons de parler, il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace, aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées ; et en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes, à qui on ne fera pas de long-tems le même honeur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoître. Virgile fait dire à Didon :

Et cum frigida mors animâ seduxerit artus (1).

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps :* le corps demeure, et l'ame le quitte ; ainsi Servius et la plupart des comentateurs trouvent un hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même poëte parlant d'Enée et de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram (2).

(1) Æn. l. IV. v. 385.
(2) Æn. l. VI. v. 268.

Pour dire qu'ils marchoient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius et le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage, pour *ibant soli sub obscurâ nocte.*

Horace a dit :

Pocula lethæos ut si ducentia somnos
Traxerim (1).

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le someil du fleuve Lethé. Il étoit plus naturel de dire *pocula Letheæ*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'*Enée ralume des feux presque éteints.*

. . . . . Sopitos suscitat ignes (2).

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos*, selon la construction ordinaire, se raporte à *ignes :* mais quand pour dire qu'*Enée ralume sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint*, Virgile s'exprime en ces termes :

. . . . . Herculeis sopitas ignibus aras
Excitat (3).

Alors il y a une hypallage ; car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes sopitos in aris Herculeis*, id est, *Herculi sacris.*

Au livre XII, pour dire, *si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il s'exprime en ces termes :

(1) *Hor.* l. V. od. XIV. v. 3.
(2) *Æn.* l. V. v. 743.
(3) *Æn.* l. VIII. v. 542.

Sin nostrum annuerit nobis victoria Martem (1).

Ce qui est une hypallage (2), selon Servius. *Hypallage : pro* sin noster Mars annuerit nobis victoriam : *nam Martem victoria comitatur.*

On peut aussi regarder come une sorte d'hypallage, cette façon de parler selon laquelle on remarque par un adjectif, une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adverbe : c'est ainsi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit :

. . . . . Rapidum ad naves præmittit Achaten, Ascanio (3)

Rapidum est pour *promptement*, *en diligence.*

Age diversas, c'est-à-dire, chassez-les çà et là (4).

Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi imminet (5).

Plurimus, c'est-à-dire, *en long*, une coline qui domine, qui règne tout le long de la ville.

Medius, *summus*, *infimus*, sont souvent employés en latin dans un sens que nous rendons par des adverbes, et de même *nullus* pour *non* : *memini* (6), *tametsi nullus moneas* pour *non moneas*, come Donat l'a remarqué.

(1) Æn. l. XII. v. 187.
(2) *Servius.* Ibid.
(3) Æn. l. I. v. 644.
(4) Ibid. v. 70.
(5) Æn. l. I. v. 423.
(6) *Ter.* Eun. Act. II. sc. I. v. 10.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage aporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui conoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire ; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, et qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, et par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse et une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condaneroient eux-mêmes, et que leurs contemporains, ont souvent condânées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens et aux équivoques ; autrement tout seroit confondu, et cette figure deviendroit un asile pour l'erreur et pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arangement établi dans une langue ; mais il ne faut point juger de l'arangement et de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en français, *je me repens*, *je m'aflige de ma faute* : *Je* est le sujet de la proposition,

c'est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arangement : *je*, devient le terme de l'action ; ainsi, selon la destination des cas, *je*, se met à l'acusatif ; *le souvenir de ma faute m'aflige*, *m'afecte de repentir*, tel est le tour latin, *pœnitet me culpæ*, c'est-à-dire, *recordatio*, *ratio*, *respectus*, *vitium culpæ pœnitet me* (1) : Phèdre a dit (2), *malis nequitiæ* pour *nequitia* ; *res cibi* pour *cibus*. Voyez les observations que nous avons faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitet me culpæ*, ni dans les autres façons de parler semblables : je ne crois pas non plus, quoi qu'en disent les Comentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypallage dans ces vers de l'Ode 17 du livre premier.

Velox amœnum sæpè Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus.

C'est-à-dire, que Faune prend souvent en échange le Lucrétile pour le Lycée, il vient souvent habiter le Lucrétile (auprès de la maison de campagne d'Horace), et quite pour cela le Lycée, sa demeure ordinaire. Tel est le sens d'Horace, *come la suite de l'ode le done nécessairement à entendre.* Ce sont les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette

(1) L. III. f. 8. v. 15.
(2) L. III. f. 7. v. 4.

façon de parler (1) *une vraie hypallage ou un renversement de construction.*

Mais il ne paroît pas que c'est juger du latin par le français, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace, *Lucretilem mutat Lycæo Faunus.* On comence par atacher à *mutare* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer*; *doner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas*; ensuite, sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le Lucrétile pour le Lycée :* et come cette expression signifie en français, que Faune passe du Lucrétile au Lycée, et non du Lycée au Lucrétile, ce qui est pourtant ce qu'on sait bien qu'Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l'hypallage pour sauver le contresens que le français seul présente. Mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, come je viens de le remarquer, c'est la phrase même, et non la suite du discours, qui doit faire entendre la pensée, si ce n'est dans toute son étendue, c'est au moins dans ce qu'elle présente d'abord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, et nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose et en vers.

On dit en latin *donare munera alicui*, doner

(1) Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'occasion de *Lucana mutet pascuis*, vers 28, de l'Ode *Ibis liburnis.* Poésies d'Horace, tom. I. p. 175.

des présens à quelqu'un, et l'on dit aussi *donare aliquem munere*, gratifier quelqu'un d'un présent : on dit également *circumdare urbem mœnibus*, et *circumdare mœnia urbi*; de même, on se sert de *mutare*; soit pour doner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Muto (1), disent les étymologiens, vient de *motu*; *mutare* quasi *motare*. L'ancienne manière d'acquérir ce qu'on n'avoit pas, se faisoit par des échanges; de-là *muto* signifie également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou *doner* quelque chose au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinius, et il cite Columelle, qui a dit *porcus lactens aere mutandus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucretilem*, signifie vient prendre, vient posséder, vient habiter le Lucrétile; il achète, pour ainsi dire, le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier, sur ce passage d'Horace, remarque qu'*Horace parle souvent de même, et je sais bien*, ajoute-t-il, *que quelques historiens l'ont imité.*

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'univers, il se sert de *mutare.*

Quemque ego cum rebus quas totus possidet orbis
Æsonidem mutasse velim (2).

Où vous voyez que come Horace, Ovide

(1) *Mart.* Lex. V. *muto.*
(2) *Met.* l. VII. v. 59.

emploie *mutare* dans le sens d'*aquérir ce qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une chose en en donnant une autre* (1). Le P. Sanadon remarque qu'Horace s'est souvent servi de *mutare* en ce sens, *mutavit lugubre sagum punico* (2), pour *punicum sagum lugubri*, *mutet lucana calabris pascuis* (3), pour *calabra pascua lucanis* : *mutat uvam strigili* (4), pour *strigilim uva.*

L'usage de *mutare aliquid aliquâ re* dans le sens de *prendre en échange*, est trop fréquent pour être autre chose qu'une phrase latine, comme *donare aliquem aliquâ re*, gratifier quelqu'un de quelque chose, *et circumdare mœnia urbi*, doner des murailles à une ville tout autour, c'est-à-dire, entourer une ville de murailles : l'hypallage ne se met pas ainsi à tous les tours.

XIX.

L'ONOMATOPÉE.

L'ONOMATOPÉE est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots for-

(1) Tome I. p. 175.
(2) L. V. Od. IX.
(3) L. V. Od. I.
(4) L. II. Sat. VII. v. 110.

més par imitation du son ; come le *glouglou de la bouteille ; le cliquetis*, c'est-à-dire, le bruit que font les boucliers, les épées et les autres armes en se choquant. Le *trictrac* qu'on apeloit autrefois *tictac ;* sorte de jeu assez comun, ainsi nomé du bruit que font les dames et les dés dont on se sert à ce jeu : *Tinnitus aeris*, tintement : c'est le son clair et aigu des métaux : *Bilbire*, *bilbit amphora*, la petite bouteille fait glou glou : on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratantara*, c'est le bruit de la trompète.

At tuba terribili sonitu taratantara dixit

C'est un ancien vers d'Ennius, au raport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiche, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique : Voyez Servius sur ce vers de Virgile :

At tuba terribili sonitu procul ære canoro
Increpuit (1).

Cachinnus, c'est un rire immodéré. *Cachinno, onis ;* se dit d'un homme qui rit sans retenue : ces deux mots sont formés du son ou du bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come *béler*, qui se dit des brebis.

Baubari, aboyer, se dit des gros chiens. *Latrare*, aboyer, hurler (2), c'est le mot géné-

(1) *Æn.* l. IX. v. 503.
(2) *Lucr.* l. V. v. 1072.

sique. *Mutire*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens : *mu* canum est, undè *mutire*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, sur-tout dans les langues originales.

Upupa, hupe, hibou.

Cuculus, qu'on prononçoit *coucoulous*, un coucou, oiseau.

Hirundo, un hirondèle.

Ulula, chouète.

Bubo, hibou.

Gracculus, un cohucas, espèce de corneille.

Gallina, une poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

X X.

Qu'un même mot peut être doublement figuré.

Il est à observer que souvent un mot est doublement figuré ; c'est-à-dire, qu'en un certain sens il apartient à un certain trope, et qu'en un autre sens, il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà raportés. Quand Virgile dit de Bitias, que *pleno se proluit auro*, *auro* se prend d'abord pour la coupe, c'est une synecdoque de la matière,

pour la chose qui en est faite ; ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

Nota, marque, signe, se dit en général de tout ce qui sert à conoître ou remarquer quelque chose : mais lorsque *nota*, (*note*) se prend pour *dedecus*, marque d'infamie, tache dans la réputation, come quand on dit d'un militaire, *il s'est enfui en une telle occasion, c'est une note*, il y a une métaphore, et une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puisque cette *note* n'est pas une marque réèle, ou un signe sensible, qui soit sur-la personne dont on parle ; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot : on done à *note* un sens spirituel et métaphorique.

Il y a synecdoque, puisque *note* est restreint à la signification particulière de *tache*, dedecus.

Lorsque, pour dire qu'il faut faire pénitence et réprimer ses passions, on dit qu'*il faut mortifier la chair ;* c'est une expression figurée qui peut se raporter à la synecdoque et à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue ; il se prend pour le corps humain, et sur-tout pour les passions, les sens : ainsi c'est une synecdoque ; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délicatesses sensibles ; qu'il faut

punir notre corps, le sevrer de ce qui le flate, afin d'afoiblir l'apetit charnel, la convoitise, les passions, les soumettre à l'esprit, et pour ainsi dire, les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit en exil, ou changeoit de famille, s'apeloit *capitis minutio*, diminution de tête : c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être raportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces occasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée, et qu'il sufit de remarquer que l'expression est figurée, et la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de raport.

XXI.

De la subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, et de leurs caractères particuliers.

QUINTILIEN dit (1) que les Grammairiens aussi bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de diférentes classes de tropes, combien chaque

(1) Circa quem (tropum) inexplicabilis, et Grammaticis inter ipsos, et Philosophis pugna est; quæ sint genera, quæ species, quis numerus, quis cui subjiciatur.

Quint. Inst. Orat. l. VIII. c. VI.

classe renferme d'espèces particulières, et enfin quel est l'ordre qu'on doit garder entre ces classes et ces espèces.

Vossius (1) soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui sont la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque et l'Ironie ; les autres, à ce qu'il prétend, se raportent à ceux-là come les espèces aux genres : mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique, et il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la diférence dans le raport naturel qui done lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce raport apartient à un trope particulier.

C'est le raport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse et de la métaphore ; on dit au propre *une feuille d'arbre*, et par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à-peu-près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

(1) *Inst.* Orat. l. IV. c. V. art. II. et c. X. art. I.

L'ironie au contraire est fondée sur un raport d'oposition, de contrariété, de diférence, et, pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet et un autre ; c'est ainsi que Boileau a dit (1), *Quinault est un Virgile.*

La métonymie et la synecdoque, aussi bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre, sont fondées sur quelque autre sorte de raport qui n'est ni un raport de ressemblance, ni un raport du contraire. Tel est, par exemple, le raport de la cause à l'éfet ; ainsi dans la métonymie et dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables, ni come contraires, on les regarde seulement come ayant entr'eux quelque relation, quelque liaison, quelque sorte d'union ; mais il y a cette diférence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendament d'une autre ; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l'un est dit pour l'autre, ont une liaison plus dépendante, come nous l'avons déjà remarqué ; l'un est compris sous le nom de l'autre, ils forment un ensemble, un tout ; par exemple, quand je dis de quelqu'un qu'*il a lu Cicéron*, *Horace*, *Virgile*, au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron*, etc., je prens la cause pour l'éfet, c'est le raport qu'il y a entre un auteur et son livre, qui est le fondement de

(1) Satire IX.

cette façon de parler ; voilà une relation, mais le livre subsiste sans son auteur, et ne forme pas un tout avec lui ; au lieu que, lorsque je dis, *cent voiles* pour *cent vaisseaux*, je prens la partie pour le tout, les voiles sont nécessaires à un vaisseau : il en est de même quand je dis qu'on *a payé tant par tête*, la tête est une partie essentielle à l'home. Enfin dans la synecdoque, il y a plus d'union et de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'allusion se sert de toutes les sortes de relations, peu lui importe que les termes conviènent ou ne conviènent pas entr'eux, pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires, ils réveillent celle qu'on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui acompagnent le sens litéral des mots dont on se sert dans l'allusion, nous font conoître que ce sens litéral n'est pas celui qu'on a eu dessein d'exciter dans notre esprit, et nous dévoilent facilement le sens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme est une espèce d'allusion, avec cette diférence, qu'on cherche à éviter les mots qui pouroient exciter quelque idée triste, dure, ou contraire à la bienséance.

Enfin, chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope

en particulier. Les persones qui trouveront ces observations ou trop abstraites, ou peu utiles dans la pratique, pouront se contenter de bien sentir par les exemples la diférence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.

XXII.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*
II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. COME les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières diférentes, il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières, et à leur doner des noms particuliers, on en fera autant de figures. De-là les noms de *mimesis*, *apophasis*, *cataphasis*, *asteismus*, *mycterismus*, *charientismus*, *diasyrmus*, *sarcasmus*, et autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont doné lieu à ces sortes de noms, peuvent aisément être réduites sous quelqu'une des classes de tropes dont j'ai déjà parlé. Le *sarcasme*, par exemple, n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur et

avec emportement (1). On trouve l'infini partout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems et sa peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms diférens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage*, ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces sortes de figures étant arbitraires, et quelques-uns ayant beaucoup de raport à d'autres, selon leur étymologie, il n'est pas étonnant qu'on les ait souvent confondus. Aristote done le nom de métaphore à la plupart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristoteles*(2) *ista omnia translationes vocat.* Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs noment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apèlent *métonymie* (3). Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens et des Rhéteurs. Un de nos Poëtes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits.

Selon la construction ordinaire, on diroit plutôt

(1) Est autem sarcasmus hostiliis irrisio . . . cum quis morsis labris subsannat alium . . . . irrisioque fiat diductis labris, ostensaque dentium carne. *Vossius*, Inst. Orat. l. IV. c. XIII. De Sarcasmo.

(2) *Cic.* Orat. IX. n. 94, *aliter*, XVII.

(3) Hanc, hypallagen Rhetores, quia quasi summutantur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quod nomina transferuntur. *Cicero*, Orator, n. 93, *aliter*, XXVII.

que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionaire Néologique done à cette expression le nom de *métathèse :* les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont apelées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres (1).

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* (2) ce que Quintilien

(1) *Metathesis*, mutatio, seu transpositio, ut *Evandre* pro *Evander ; Tymbre* pro *Tymber*. *Isidor*, liv. I. ch. XXXIV.

Metathesis, (apud Rhetores) est figura quæ mittit animos judicium in res præteritas aut futuras, hoc modo : *Revocate mentes ad spectaculum expugnatæ miseræ civitatis*, etc. ; in futurum autem est anticipatio eorum quæ dicturus est adversarius. *Idem*, l. II. XXI.

(2) *M. Gibert* a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poétique, c. XXI, et selon M. Dacier, c. XXII. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

« La métaphore, dit Aristote, est un transport d'un » nom qu'on tire de sa signification ordinaire. Il y a » quatre sortes de métaphores : celle du genre à l'es- » pèce, celle de l'espèce au genre, celle de l'espèce à » l'espèce, et celle qui est fondée sur l'analogie. J'apèle » métaphore du genre à l'espèce ; come ces vers d'Ho- » mère : *mon vaisseau s'est arrêté loin de la ville dans* » *le port*. Car le mot *s'arrêter* est un terme générique, » et il l'a apliqué à l'espèce pour dire *être dans le* » *port* ».

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : « Quelques anciens, dit-il, ont » condâné Aristote de ce qu'il a mis sous le nom de

et les autres noment *antonomase* (1). « Il y » a, dit M. Gibert (2), quatre espèces de » métaphores; la première emprunte le nom » du genre pour le doner à l'espèce, come » quand on dit, l'*Orateur* pour *Cicéron*, ou » *le Philosophe* pour *Aristote*. » Ce sont-là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donent de l'antonomase : mais, après tout, le nom ne fait rien à la chose; le principal est de remarquer que l'expression est figurée, et en quoi elle est figurée.

XXII.

Que l'usage et l'abus des Tropes sont de tous les tems et de toutes les langues.

UNE même cause dans les mêmes circonstances produit des éfets semblables. Dans tous les tems

» *métaphore*, les deux premières, qui ne sont proprement que des *synecdoques*; mais Aristote parle en » général, et il écrivit dans un tems où l'on n'avoit » pas encore rafiné sur les figures pour les distinguer, » et pour leur doner à chacune le nom qui en auroit » mieux expliqué la nature ». *Dacier*, Poétique d'Aristote, pag. 345.

(1) *Antonomasia*, quæ aliquid pro nomine ponit, poetis frequentissima. . . . Oratoribus etiam si rarus ejus rei, non nullus tamen usus est : nam ut Tydiden et Peliden non dixerint, ita dixerunt eversorem Carthaginis et Numantiæ pro Scipione; et romanæ eloquentiæ principem pro Cicerone posuisse non dubitant. *Quint.* Inst. Orat. l. VIII. c. VI.

(2) *Rhetor.* p. 555.

et dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l'imagination, des passions ; des idées accessoires, et par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens, dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs et dans celle des Latins : on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples sont des homes, ils ont de l'imagination et des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en usage par-tout ; mais par-tout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses, il y a une variété infinie dans l'exécution, dans l'aplication, dans les circonstances, dans les manières.

Ainsi nous nous servons de tropes, non parce que les anciens s'en sont servis, mais parce que nous somes homes come eux.

Il est dificile en parlant et en écrivant, d'aporter toujours l'atention et le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviènent point au sujet, aux circonstances, et aux idées principales que l'on met en œuvre : de-là il est arivé dans tous les tems, que les Ecrivains se sont quelquefois servis d'expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites sur l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être

puisées dans le bon sens et dans la nature : et alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens ; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion et de fanatisme, est bien plus utile.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques et son *Dictionnaire Néologique*. Si quelques persones disent aujourd'hui avec raison ou sans fondement (1), qu'*il règne dans le langage une afectation puérile : que le style frivole et recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves ;* Cicéron a fait la même plainte de son tems : *Est enim quoddam etiam insigne et florens orationis, pictum, et expolitum genus, in quo omnes verborum, omnes sententiarum illigantur lepores. Hoc totum è sophistarum fontibus defluxit in forum*, etc. (2).

« Au plus beau siècle de Rome, c'est-à-» dire, au siècle de Jules César et d'Auguste, » un auteur a dit, *infantes statuas* (3), » pour dire des statues nouvèlement faites : » un autre, que Jupiter *crachoit* la neige sur » les Alpes ».

Jupiter hibernas canâ nive conspuit Alpes (4).

(1) Diction. Néologique.

(2) *Orat.* n. 96. aliter. XXVII.

(3) Le P. Sanadon, Poés. d'Horace, t. II. p. 254.

(4) L. II. Sat. V. v. 40.

Horace se moque de l'un et de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exemt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ses contemporains (1). *Il ne reste* à la plupart des Comentateurs *d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer ;* mais ceux qui font usage de leurs lumières, et qui ne se conduisent point (2) par *une prévention aveugle, désaprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'est point assez châtiée.* Ce sont les termes du P. Sanadon : *J'ai relevé en plusieurs endroits*, poursuit-il (3), *des pensées, des sentimens, des tours et des expressions, qui m'ont paru répréhensibles.*

Quintilien (1), après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon et du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre : *Quorum exempla nimium frequenter reprehendet, qui sciverit hæc vitia esse.*

Au reste, les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonnement, contre la probité, la droiture et les bones mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes

(1) Le P. Sanadon, préface, pag. 19.

(2) Idem, page 20.

(3) Ibid.

(4) *Inst.* Orat. l. VIII. c. VI. Comparatio.

de fautes fussent moins rares, ou plutôt qu'ils fussent inconus.

TROISIÈME PARTIE.

Des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours.

OUTRE les tropes dont nous venons de parler, et dont les Grammairiens et les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés, et ces sens sont la plupart autant d'autres diférentes sortes de tropes : il me paroît qu'il est très-utile de les conoître pour mettre de l'ordre dans les pensées, pour rendre raison du discours, et pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette III.e partie.

I.

Substantifs pris adjectivement, Adjectifs pris substantivement, Substantifs et Adjectifs pris adverbialement.

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement, c'est-à-dire, dans le sens d'un

atribut ; par exemple : *Un père est toujours père*, cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans, et que malgré les mauvais procédés, il a toujours des sentimens de père à leur égard ; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. « Dieu est » notre ressource, notre lumière, notre vie, » notre soutien, notre tout. L'home n'est qu'un » néant. Etes-vous prince ? Etes-vous roi ? » Etes-vous vous avocat ? » Alors *prince*, *roi*, *avocat*, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens, savoir si ces mots *roi*, *reine*, *père*, *mère*, etc. sont substantifs ou adjectifs : ils sont l'un et l'autre, suivant l'usage qu'on en fait. Quand il sont le sujet de la proposition, ils sont pris substantivement ; quand ils sont l'atribut de la proposition, ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le roi aime le peuple*, *la reine a de la piété : roi*, *reine*, sont des substantifs qui marquent un tel roi et une telle reine en particulier ; ou, come parlent les philosophes, ces mots marquent alors un individu qui est le roi : mais quand je dis que *Louis XV est roi*, *roi* est pris alors adjectivement, je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase. *Scelus*, crime, se dit d'un scélérat, d'un home qui est, pour ainsi dire, le crime même : *Scelus*

Scelus quemnam hic laudat ? (1) Le scélérat de qui parle-t-il ? *Ubi illic est scelus qui me perdidit* (2) ? Où est ce scélérat qui m'a perdu ? où vous voyez que *scelus* se construit avec *illic* qui est un masculin ; car selon les anciens Grammairiens, on disoit autrefois *illic*, *illæc*, *illuc*, au lieu de *ille*, *illa*, *illud* : la construction se fait alors selon le sens, c'est-à-dire, par raport à la persone dont on parle, et non selon le mot qui est neutre.

Carcer, prison, se dit aussi par métonymie, de celui qui mérite la prison. *Ain tandem carcer* (3) ? Que dis-tu, malheureux ? C'est peut-être dans le même sens qu'Enée, dans Virgile, parlant des Grecs à l'ocasion de la fourberie de Sinon, dit, *et crimine ab uno disce omnes* (4). Ce que nous ne saurions rendre en français en conservant le même tour, *un seul fourbe, une seule de leurs fourberies, vous fera conoître le caractère de tous les Grecs.* Térence a dit *unum cognoris, omnes noris* (5).

Noxa, æ, est un substantif, qui dans le sens propre, signifie faute, peine, domage : de *nocere*. Il est dit dans les instituts de Justinien, que ce mot se prend aussi pour l'esclave même qui a fait le domage. Noxa (6) *autem*

(1) *Ter.* And. act. V. sc. VI. v. 3.
(2) Ibid. act. III. sc. V. v. 1.
(3) *Ter.* Phorm. act. II. sc. III. v. 26.
(4) Æn. II. v. 65.
(5) *Phorm.* act. II. sc. I. v. 35.
(6) *Inst.* l. IV. Tit. VIII. §. I.

est ipsum corpus quod nocuit, id est servus (*noxius*). Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement ; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement atribut, est quelquefois sujet dans une proposition ; ce qui ne peut ariver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit ; par exemple : *le vrai persuade*, c'est-à-dire, ce qui est vrai, l'*être vrai*, ou la vérité. *Le tout puissant vengera les foibles qu'on oprime*, c'est-à-dire ; Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition et le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées : or, l'adverbe renfermant la préposition et le nom, il marque une circonstance particulière du sujet, ou de l'atribut de la proposition : *sapienter*, avec sagesse, avec jugement ; *sæpè*, souvent, en plusieurs ocasions ; *ubi*, où, en quel lieu, en quel endroit ; *ibi*, là, en cet endroit-là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont pris adverbialement, c'est-à-dire, qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'atribut, en

vertu de quelque préposition sous-entendue ; par exemple : *domi*, à la maison, au lieu de la demeure. *Videt nuptias domi apparari* (1), elle voit qu'on se prépare chez nous à la noce ; *domi* marque la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la noce : on sous-entend, *in ædibus domi*, dans les apartemens de la maison, de la demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*. Plaute a exprimé *ædes* ; *omnes domi per ædes* (2), de chambre en chambre, d'apartement en apartement.

Quand *domi* est opposé à *belli* ou *militiæ* ; on sous-entend *in rebus* ; Cicéron l'a exprimé, *quibuscumque rebus vel belli, vel domi* (3) ; alors *domi* se prend pour *la patrie*, *la ville*, et selon notre manière de parler, pour *la paix*, *le tems de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes d'ellipses.

Oppido se prend aussi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on sait une fois la raison des terminaisons de ces mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement.

Les adjectifs se prènent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes ; par exemple : *parler haut*, *parler bas*, *parler grec et latin*, græcè et latinè loqui : *penser juste*, *sentir bon*, *sen-*

(1) *Ter.* And. act. III, sc. II, v. 34.

(2) *Plaute*, Casina, act. V, sc. V, v. 31.

(3) *Cic.* de Offic. l. II, n. 85, aliter XXIV.

tir mauvais, *marcher vîte*, *voir clair*, *fraper fort*, *etc.*

Ces adjectifs sont alors au neutre, et c'est une imitation des Latins : *Transversa tuentibus hircis ; hircis tuentibus ad negotia transversa* (1). *Recens* est très-usité dans les bons auteurs, au lieu de *recenter*, qui ne se trouve que dans les auteurs de la moyène latinité : *Sole recens orto* : *Puerum recens* (2) *natum reperire* (3). Dans des ocasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in ; juxta recens negotium* ; ou *tempus*, come nous disons, *à la française*, *à la mode*, *à la renverse*, *à l'improviste*, *à la traverse*, etc. Horace a dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abondament, à plein : *manabit ad plenum* (4). On trouve aussi *in* pour *ad ; lætus in præsens animus* : *Jactis in altum molibus* (5).

Exit in immensum fœcunda licentia vatum (6).

Ainsi quand Saluste a dit, *mons immensum editus* (7), il faut sous-entendre *in ;* et avec ces adjectifs on sous-entend un mot générique, *negotium*, *spatium*, *tempus*, *ævum*, etc.

(1) *Virg.* Ecl. III. v. 8.
(2) *Virg.* Geor. III. v. 156.
(3) *Plaut.* Cistel. 1, 2, 16.
(4) L. I, Ode XVII, Hor. l. II, Ode XVI, v. 25.
(5) *Hor.* l. III, Ode I. v. 34.
(6) *Ovid.* Amor. l. III, Eleg. XII, v. 41.
(7) *Jugurt.* sub fin.

II.

SENS DÉTERMINÉ, SENS INDÉTERMINÉ.

CHAQUE mot a une certaine signification dans le discours ; autrement il ne signifieroit rien : mais ce sens, quoique déterminé, ne marque pas toujours précisément un tel individu, un tel particulier : ainsi on apèle *sens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une pensée générale, qu'on ne fait point tomber sur un seul objet particulier ; par exemple : *on croit*, *on dit* ; ces termes ne désignent persone en particulier qui croie ou qui dise ; c'est le sens indéterminé, c'est-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on dise qu'*il croit*, ou qu'*il dit*.

Au contraire, le sens déterminé tombe sur un objet particulier ; il désigne une ou plusieurs persones, une ou plusieurs choses, come *les Cartésiens croient que les animaux sont des machines : Cicéron dit dans ses ofices* (1), *que la bonne foi est le lien de la société.*

On peut raporter ici le *sens étendu* et le *sens étroit*. Il y a bien des propositions qui sont vraies dans un sens étendu, *latè*, et fausses, lorsque les mots en sont pris à la ri-

(1) L. II. n. 84 aliter XXIV.

gueur, *strictè* : nous en donerons des exemples en parlant du sens litéral.

III.

SENS ACTIF, SENS PASSIF, SENS NEUTRE.

ACCIF vient de *agere*, pousser, agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il a des actions et des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les philosophes apèlent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre, ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut point dire ici celui qui ressent de la douleur ; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul ; bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, et cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le roi aime le peuple* ; *aime* est aussi dans un sens actif, *et le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle, est le terme ou le patient

de l'action d'un autre. *Paul est batu par Pierre ; batu* est un terme passif : je juge de Paul qu'il est terme de l'action de batre.

Je ne suis point batant, de peur d'être batu (1).

Batant est actif, et *batu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, et même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en soit le terme ; c'est ce qu'on apèle le *sens neutre. Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre ;* c'est-à-dire, ni actif ni passif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient, ni une passion, c'est-à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle soit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'est ni actif, ni passif, et par conséquent il est apelé *neutre.*

Amare, aimer, chérir ; *diligere*, avoir de l'amitié, de l'afection, sont des verbes actifs. *Amari*, être aimé, être chéri ; *diligi*, être celui pour qui l'on a de l'amitié, sont des verbes passifs : mais *sedere*, être assis, est un verbe neutre ; *ardere*, être alumé, être ardent, est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prènent dans un sens neutre, et quelquefois les verbes neutres se prènent dans un sens actif ; *écrire une lettre*, est un sens actif ; mais quand on demande, *que fait monsieur ?* et qu'on répond, *il écrit, il dort ; il chante, il danse ;* tous ces

(1) *Molière*, Cocu imag. sc. XVII.

verbes-là sont pris alors dans un sens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, *implacabilis ardet* (1); *ardet* est alors un verbe neutre : mais quand le même poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdûment, se sert de cette expression, *Coridon ardebat Alexin* (2), alors *ardebat* est pris dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardebat in Alexin*, brûloit pour Alexis.

Requiescere, se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre, Virgile l'a pris dans un sens actif, lorsqu'il a dit :

Et mutata suos requierunt flumina cursus (3).

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arrêtèrent le cours de leurs eaux, *retinuerunt suos cursus.*

Simon, dans l'Andrienne, rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé : « Me remettre » ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit » Sosie, c'est me reprocher que je les ai ou- » bliés. » *Istæc commemoratio, quasi exprobratio est immemoris beneficii* (4). Les interprètes d'acord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le sont pas pour le sens d'*immemoris :* se doit-il prendre dans un sens actif,

(1) *Virg.* Æn. XII. v. 3.

(2) *Ecl.* II, v. 1.

(3) *Ecl.* VIII, v. 4.

(4) *Ter.* And. act. I. sc. II, v. 17.

ou dans un sens passif ? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières : *exprobratio mei immemoris*, et alors *immemoris* est actif ; ou bien, *exprobratio beneficii immemoris*, le reproche d'un fait oublié ; et alors, *immemoris* est passif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire *celui qui oublie*, il est pris dans un sens actif ; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié*, il est dans un sens passif, du moins par raport à notre manière de traduire.

Mais ne pourroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire ?* Tacite a dit, *immemor beneficium*, un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire, ou selon notre manière de parler, un bienfait oublié. Horace a dit *memor nota* (1), une marque qui dure long-tems, qui fait ressouvenir. Virgile a dit dans le même sens *memor ira* (2), une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainsi *immemoris*, seroit dans un sens neutre en latin.

Que fait monsieur ? Il joue : jouer est pris alors dans un sens neutre ; mais quand on dit, *il joue gros jeu ; il joue* est pris dans un sens actif, et *gros jeu* est le régime de *il joue*.

Danser est un verbe neutre ; mais lorsqu'on dit, *danser une courante*, *danser un menuet*, *danser* est alors un verbe actif.

(1) *Horace*, l. I, Od. 13.
(2) *Æn.* l. I, v. 4.

Les Latins ont fait le même usage de *saltare*, qui répond à *danser*. Saluste a dit de Sempronia, qu'elle savoit mieux chanter et danser qu'une honête femme ne doit le savoir. *Psallere et saltare elegantiùs, quam necesse est probæ* (1) : (supple) *docta erat psallere et saltare ; saltare* est pris alors dans un sens neutre : mais lorsqu'Horace a dit *saltare Cyclopa* (2), danser le Cyclope ; *saltare* est pris alors dans un sens actif. « Les Grecs (3) » et les Latins, dit monsieur Dacier, ont dit » *danser le Cyclope*, *danser le Glaucus*, *dan-* » *ser Ganymède*, *Leda*, *Europe*, etc. » c'est-à-dire, représenter en dansant les aventures du Cyclope, de Glaucus, etc.

Le même poëte a dit : *Fusius ebrius Ilionam edormit* (4), le comédien Fusius, en représentant Ilione endormie, s'endort lui-même come un home ivre qui cuve son vin. Térence a dit (5) *edormiscam hoc villi*, je cuverai mon vin : et Plaute (6) *edormiscam hanc crapulam*, et dans l'Amphitrion, il a dit, *edormiscat unum somnum* (7), come nous

(1) *Sallust.* Catil.

(2) *Hor.* l. I. Sat. V. v. 63.

(3) *Remarq.* ibid.

(4) *Hor.* l. II. sat. III. v. 61.

(5) *Ter.* Adel. act. V. sc. IX. v. 11.

(6) *Plaut.* Rud. act. II. sc. VII. v. 28.

(7) Id. Amph. act. II. sc. II. v. 65. *Et Vossius s'exprime en ces termes*, verba accusativum habent suæ originis vel cognatæ significationis : prioris generis apud

disons *dormir un some*. Vous voyez que dans ces exemples, *edormire* et *edormiscere* se prènent dans un sens actif.

Cette remarque sert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favetur*, etc. ces verbes neutres se prènent alors en latin dans un sens passif, et marquent que l'action qu'ils signifient est faite, *iter*, *itur*, l'action d'aler se fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la syntaxe : l'action que le verbe signifie, sert alors de nominatif au verbe même, selon la remarque des anciens Grammairiens (1).

IV.

SENS ABSOLU, SENS RELATIF.

UN mot est pris dans un sens absolu, lorsqu'il exprime une chose considérée en elle-même sans aucun raport à une autre. *Absolu* vient

Terentium est *ludere ludum*. *Eun.* act. III. sc. V. v. 39. Apud Maronem *furere furorem*. *Æn.* l. XII. v. 680.

Donatus Archaisinum vocat, mallem Atticismum dixisset . . . . . quia sic locutos constat, non eos modo qui desita et obsoleta amant, sed optimos quosque optimi ævi scriptores, etc. *Vossius* de Constructione, p. 409.

(1) Ut *curritur à me*, pro *curro*; vel *statur à te*, pro *stas : sedetur ab illo*, pro *sedet ille* : in eis potest ipsa res intelligi voce passiva ; ut *curritur cursus*, *bellatur bellum Priscianus*, lib. XVII. c. de Pronominum constructione.

d'*absolutus*, qui veut dire achevé, acompli, qui ne demande rien davantage ; par exemple ; quand je dis que *le soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu ; celui à qui je parle n'entend rien de plus, par raport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par raport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par raport à quelqu'autre : c'est pour cela que ce sens s'apèle aussi *respectif*, du latin *respicere*, regarder ; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre ; elle en rapèle l'idée, elle y a du raport, elle s'y raporte ; de-là, vient *relatif*, de *referre*, raporter. Il y a des mots relatifs, tels que *père*, *fils*, *époux*, *etc.* : nous en avons parlé ailleurs.

V.

Sens collectif, Sens distributif.

Collectif vient du latin *colligere*, qui veut dire *recueillir*, *assembler*. *Distributif* vient de *distribuere* qui veut dire *distribuer*, *partager*.

La femme aime à parler : cela est vrai en

parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif : mais la proposition est fausse dans le sens distributif ; c'est-à-dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

L'home est sujet à la mort ; cela est vrai dans le sens collectif, et dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif et le sens distributif*, on dit aussi, *le sens général et le sens particulier.*

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuèlement séparées, et qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée*, *république*, *régiment.*

VI.

SENS ÉQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

IL y a des mots et des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses diférentes : come *chœur*, assemblée de plusieurs persones qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un

animal ; *Lion*, nom d'une constellatoin, d'un signe céleste ; *Lyon*, nom d'une ville ; *coin*, sorte de fruit ; *coin*, angle, endroit ; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monoies et les médailles ; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois : *coin*, est encore un terme de manège, etc.

De quelle langue (1) *voulez-vous vous servir avec moi ?* dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle ; où vous voyez que par *langue*, l'un entend *langage*, *idiome* ; et l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Dans la suite d'un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raisonneroit pas juste ; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses diférentes : car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées diférentes ; ce qui est vrai de l'une n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque quand le sujet ou l'atribut présente deux sens à l'esprit ; ou quand il y a quelque terme qui peut se raporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin, afin de s'acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction

(1) *Molière*, mariage forcé, sc. IV.

louche, c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se raporter à ce qui précède, et que cependant il se raporte à ce qui suit : par exemple, dans cette chanson si conue, d'un de nos meilleurs opéras,

Tu sais charmer,
Tu sais désarmer
Le Dieu de la guerre ;
Le Dieu du tonerre
Se laisse enflamer.

Le Dieu du tonerre paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* et de *désarmer*, aussi bien que *le Dieu de la guerre :* cependant, quand on continue à lire, on voit aisément que *le Dieu du tonerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisser enflamer.*

Toute construction ambigüe, qui peut signifier deux choses en même tems, ou avoir deux raports diférens, est apelée *équivoque*, ou *louche. Louche* est une sorte d'équivoque, souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme métaphorique : car come les persones louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre, de même dans les constructions louches, les mots semblent avoir un certain raport, pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel raport on doit leur doner, on dit alors qu'une proposition est équivoque, plutôt que de dire simplement qu'elle est louche.

Les pronoms de la troisième persone font

souvent des sens équivoques ou louches, surtout quand ils ne se raportent pas au sujet de la proposition. Je pourois en raporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci :

« François I.er (1) érigea Vendôme en Duché-Pairie en faveur de Charles de Bourbon, » et *il* le mena avec lui à la conquête du » duché de Milan, où *il* se comporta vaillamment. Quand ce prince eut été pris à Pavie, » *il* ne voulut point accepter la régence qu'on » lui proposoit : *il* fut déclaré chef du conseil, » *il* continua de travailler pour la liberté du » roi ; et quand *il* fut délivré, il continua à » le bien servir ».

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire, qui puissent démêler les divers raports de *ce prince*, et de tous ces *il*. Je crois qu'il vaut mieux répéter le mot, que de se servir d'un pronom dont le raport n'est apperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces sens louches en latin, par les usages diférens de *suus*, *ejus*, *hic*, *ille*, *is*, *iste*.

Quelquefois pour abréger, on se contente de faire une proposition de deux membres, dont l'un est négatif, et l'autre afirmatif, et on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière, et fait souvent des équivoques ; par exemples :

(1) Table généalogique des Rois de France de la maison de Bourbon.

L'amour (1) n'est qu'un plaisir, et l'honeur un devoir.

L'académie (2) a remarqué que Corneille devoit dire :

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honeur est un devoir.

En éfet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens afirmatif au second membre ; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eût voulut mépriser également l'amour et l'honeur.

On ne sauroit aporter trop d'atention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre : la néteté et la précision sont la fin et le fondement de l'art de parler et d'écrire.

VII.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE.

IL y a deux sortes de jeux de mots.

1. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans une équivoque ou dans une allusion ; et j'en ai doné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre sel que celui qu'ils

(1) Prem. édit. du Cid, act. III, sc. VI.

(2) Sentiment de l'Acad. sur le Cid.

tirent d'une équivoque ou d'une allusion fade et puérile, ne sont pas du goût des gens sensés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est diférente, et dont le son est presque le même : ce raport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomase ; par exemple, *amantes sunt amentes*, les amans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin, ne se retrouve pas dans le français.

Aux funérailles (1) de Margueritte d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui aporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pario*, *pereo*, je péris en donant le jour.

Pour marquer l'humilité d'un home de bien qui se cache en fesant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque ; l'ame de cette devise est un jeu de mots ; *operitur dum operatur*. Dans ces exemples et dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendament des mots.

J'observerai à cette ocasion deux autres figures qui ont du raport à celle dont nous venons de parler : l'une s'apèle *similiter cadens* ; c'est quand les diférens membres ou incises d'une période, finissent par des cas ou des tems dont

(1) Entretiens d'Arist. et d'Eug.

la terminaison est semblable : l'autre s'apèle *similiter desinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les diférens membres ou incises d'une période, ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une désinence de cas, de tems, ou de persone, come quand on dit *facere fortiter*, *et vivere turpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans St. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens; mais quand le sens subsiste indépendament du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

VIII.

Sens composé, Sens divisé.

Quand l'Evangile (1) dit, *les aveugles voient*, *les boiteux marchent*; ces termes *les aveugles*, *les boiteux*, se prènent en cette ocasion dans le sens divisé, c'est-à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles, et qui ne le sont plus; ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

L'Evangile (2) parle d'un certain *Simon* apelé

(1) *Matt.* c. XI. v. 5.

(2) *Matt.* c. XXVI. v. 6.

le lépreux, parce qu'il l'avoit été, c'est le sens divisé.

Ainsi, quand St. Paul a dit (1) que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux. C'est le sens composé; mais les idolâtres qui auront quitté l'idolâtrie, et qui auront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux : c'est le sens divisé.

Apelles ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonnier censura la chaussure d'une figure de ce tableau; Apelles réforma ce que le cordonier avoit blâmé; mais le lendemain le cordonier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelles lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chaussure; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crepidam*, (supple) *judicet.*

La récusation qu'Apelles fit de ce cordonier, est plus piquante que raisonnable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier : en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait et bien peint; et en tant qu'il a des co-

(1) I. Cor. c. VI. v. 9.

noissances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé par raport à son métier, de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le roi vainquit le père.*

. . . . . Postquàm pietatem ; publica causa,
Rexque patrem vicit (1).

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnon se regardant come roi, étoufe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, et cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lïeu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, et avec restriction, qu'un mot conserve son ancïene signification : *les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

IX.

SENS LITÉRAL, SENS SPIRITUEL.

Le sens litéral est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue ; c'est le sens qui se présente

(1) *Ovid.* Met. l. XII. v. 29.

naturèlement à l'esprit. Entendre une expression litéralement, c'est la prendre au pié de la lettre. *Quæ dicta sunt secundùm litteram accipere, id est, non aliter intelligere quam littera sonant* (1); c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediatè significant.*

Le sens spirituel est celui que le sens litéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens litéral; c'est celui que les choses signifiées par le sens litéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens litéral: on dit, par exemple, qu'un loup et un agneau vinrent boire à un même ruisseau: que le loup ayant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez simplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arivée à deux animaux: mais cette narration a un autre objet; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois oprimés par ceux qui sont plus puissans, et voilà le sens spirituel, qui est toujours fondé sur le sens litéral.

Division du sens litéral.

Le sens litéral est donc de deux sortes:

1. Il y a un sens *litéral rigoureux*; c'est le sens propre d'un mot, c'est la lettre prise à la rigueur, *stricte.*

(1) *August.* Gen. ad lit. lib. VIII. c. II. t. III.

2. La seconde espèce de sens litéral, c'est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturèlement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un *sens litéral figuré ;* par exemple, quand on dit d'un politique qu'*il sème à propos la division entre ses propres ennemis ; semer* ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, et de la même manière qu'on dit *semer du blé :* mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens litéral, qui est un sens figuré qui se présente naturèlement à l'esprit. La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur ; elle tue, dit Saint Paul (1). On ne doit point exclure toute signification métaphorique et figurée. Il faut bien se garder, dit Saint Augustin (2), de prendre à la lettre une façon de parler figurée, et c'est à cela qu'il faut appliquer ce passage de St. Paul, *la lettre tue, et l'esprit done la vie.*

Il faut s'atacher au sens que les mots excitent naturèlement dans notre esprit, quand nous ne somes point prévenus, et que nous somes dans l'état tranquille de la raison : voilà le véritable sens litéral figuré, c'est celui-là qu'il faut doner aux lois, aux canons,

(1) 2. *Cor.* III. n. 6.

(2) In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad literam accipias ; et ad hoc enim pertinet quod ait Apostolus, *litera occidit, spiritus autem vivificat. Aug.* de Doctr. Christ. l. III. c. V. t. III. Parisiis, 1685.

aux taxes des coutumes, et même à l'Ecriture-Sainte.

Quand Jésus-Christ a dit que *celui qui met la main à la charue, et qui regarde derrière lui, n'est point propre pour le royaume de Dieu* (1) ; on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête, n'est pas propre pour le ciel : le vrai sens que ces paroles présentent naturèlement à l'esprit, c'est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétienne, et à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite, ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés ; c'est donc là un sens litéral figuré. Il en est de même de ces autres passages de l'Evangile, où Jésus-Christ dit (2), de présenter la joue gauche à celui qui nous a frappé sur la droite (3), de s'aracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale ; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques et figurées : ce ne seroit pas leur doner leur vrai sens, que de les entendre selon le sens litéral pris à la rigueur ; elles doivent être entendues selon la seconde sorte de sens litéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, et qu'elles excitent dans l'esprit de ceux

(1) *Luc.* c. IX. v. 62.
(2) *Matt.* c. V. v. 39.
(3) Ibid. v. 29. 30.

qui

qui entendent la langue ou l'expression figurée et autorisée par l'usage. « Lorsque nous donons » au blé le nom de *Cérès* (1), dit Cicéron, » et au vin le nom de *Bacchus*, nous nous » servons d'une façon de parler usitée en notre » langue, et persone n'est assez dépourvu de » sens pour prendre ces paroles à la rigueur » de la lettre ».

On se sert dans toutes les nations policées, de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens litéral étroit. *J'ai l'honeur de.... Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais regardée que come une formule de politesse.

On dit de certaines persones, *c'est un fou, c'est une fole :* ces paroles ne marquent pas toujours que la persone dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer ; on veut dire seulement que c'est une persone qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est ocupée ailleurs, et qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées et de sen-

(1) Cùm fruges *Cererem*, vinum *Liberum* dicimus, genere nos quidem sermonis utimur usitato : sed ecquem tam amentem esse putas qui, etc.

Cic. de Nat. Deor. l. III, n. 41. aliter, XVI.

timens, qui fait l'agrément de la conversation et le lien de la société. L'home sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, et de profiter des avis qu'on lui done.

Dans l'ironie, les paroles ne se prènent point dans le sens litéral proprement dit : elles se prènent selon le sens litéral figuré, c'est-à-dire, selon ce que signifient les mots acompagnés du ton de la voix et de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens litéral qui est caché, et que les circonstances des choses découvrent : ainsi il arive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home, et qu'elle en a un autre dans les discours et dans les ouvrages d'un autre home : mais il ne faut pas légèrement doner des sens désavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement dévelopés par les circonstances, qu'un home de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, et nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincèrement que nous les détestons.

Au reste, je viens d'observer que le sens litéral figuré est celui que les paroles excitent naturèlement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi pour bien entendre le

véritable sens litéral d'un auteur, il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur; sans quoi, ou l'on n'entendra point le passage, ou l'on tombera dans des contre-sens. En français, *doner parole*, veut dire *promettre*; en latin, *verba dare*, signifie *tromper : Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine; il veut dire au contraire, *être puni par quelqu'un*; lui doner la satisfaction qu'il exige de nous, lui doner notre suplice en payement, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *dabis mihi perfida pœnas* (1), il ne veut par dire *perfide vous m'alez causer bien des tourmens*; il lui dit au contraire, qu'il la fera repentir de sa perfidie.

Il n'est pas possible d'entendre le sens litéral de l'Ecriture-Sainte, si l'on n'a aucune conoissance des hébraïsmes et des hellenismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque et de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots et non le véritable sens : de-là vient qu'il y a, par exemple, dans les Psaumes, plusieurs versets (2) qui ne sont pas intelligibles en latin. *Montes Dei*, ne veut pas dire des *montagnes consacrées à Dieu*, mais *de hautes montagnes*.

(1) L. II. Eleg. V. v. 3.
(2) Psal. XXXV. v. 7.

Dans le nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus sans la conoissance des idiotismes, c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordinairement en hébreu pour *chose* signifiée par la parole ; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins (1). *Transeamus usquè Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est* : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui y est arivé. Ainsi lorsqu'au troisième verset du chapitre 8 du Deutéronome, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorabas tu et patres tui, ut ostenderet tibi quod non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei.* Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*, c'est-à-dire, *de tout ce que Dieu dit*, ou *veut*, *qui serve de nourriture.* C'est dans ce même sens que Jésus-Christ a cité ce passage : le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jésus-Christ (2), *car l'home ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui doner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture* ; voilà le sens litéral, celui qu'on done comunément à ces paroles, n'est qu'un sens moral.

(1) *Luc.* c. II. v. 15.
(2) *Matt.* c. IV, v. 4.

Division du sens spirituel.

Le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes. 1. Le *sens moral.* 2. Le *sens allégorique.* 3. Le *sens anagogique.*

1. *Sens moral.*

Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, etc. Il n'y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre raport réveille une idée de moralité dans un home dont le goût est tourné du côté de la morale ; et au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque par-tout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XVe siècle, à l'usage des prédicateurs une explication des métamorphoses d'Ovide (1). Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; et Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron

(1) Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thoma Walleis Anglico, de professione prædicatórum sub S. Dominico, explanata. *Ce livre rare fut traduit en* 1484. Voyez le P. Echard, tom. 1. p. 508, et M. Maittaire, Annales Typographiques, tom. I. p. 176.

a trouvées dans son Enéïde. Il n'en est pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

2. *Sens allégorique.*

Le *sens allégorique* se tire d'un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie tout autre chose : c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire, ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déja parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les éfets : ainsi lorsqu'il ne conoît pas les causes, il en imagine, et le voilà satisfait. Les païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plupart des éfets naturels : l'amour fut l'éfet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin, etc. Les recherches exactes sont trop pénibles, et ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu'il en soit, *le vulgaire superstitieux*, dit le P. Sanadon (1), *fut la dupe des visionaires* qui inventèrent toutes ces fables.

Dans la suite, quand les païens comencèrent à se policer et à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des

(1) Poésies d'Horace, tom. I, page 504.

mystiques qui envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories et des sens figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose et en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un sens allégorique ; mais dans les histoires, et dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie, il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories, aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur done, ne peuvent rien, et ne sont que des aplications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plaît, pourvu qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs (1) ont trouvé une image des révolutions arivées à la langue latine, dans la statue (2) que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit ariver à la langue latine.

Cette statue étoit extraordinairement grande, la langue latine n'étoit-elle pas répandue presque par-tout ?

La tête de cette statue étoit d'or, c'est le siècle d'or de la langue latine ; c'est le tems de

(1) Indiculus historico-chronologicus, in Fabri Thesauro.

(2) *Daniel*, II, v. 31.

Térence, de César, de Cicéron, de Virgile, en un mot, c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine et les bras de la statue étoient d'argent ; c'est le siècle d'argent de la langue latine ; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'empereur Trajan, c'est-à-dire, jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre et les cuisses de la statue étoient d'airain ; c'est le siècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan, jusqu'à la prise de Rome par les Goths, en 410.

Les jambes de la statue étoient de fer, et les piés, partie de fer, partie de terre ; c'est le siècle de fer de la langue latine, pendant lequel les diférentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abatit la statue ; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préocupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, et ils le sont encore en Orient ; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque (1) au raport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la

(1) *Huet.* Origenianor. l. II, quæst. XIII, p. 171.

réalité du sens litéral (1). Les explications mystiques de l'Ecriture-Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujètes à des illusions qui mènent au fanatisme.

3. *Sens anagogique.*

LE *sens anagogique* n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des diférens sens de l'Ecriture-Sainte. Ce mot *anagogique* vient d'un mot grec, qui veut dire *élévation* : ainsi le sens anagogique de l'Ecriture-Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes et divins de la vie éternèle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens litéral* est le fondement des autres sens de l'Ecriture-Sainte. Si les explications qu'on en done ont raport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Eglise et les mystères de notre religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique ; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin lorsque ces explications regardent l'église triomphante et la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique ; c'est

(1) Traité du sens litéral et du sens mystique, selon la doctrine des Pères.

ainsi que le sabat des Juifs est regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces diférens sens, qui ne sont point le sens litéral, ni le sens moral, s'apèlent aussi en général *sens tropologique*, c'est-à-dire, *sens figuré*. Mais come je l'ai déjà remarqué, il faut suivre dans le sens allégorique et dans le sens anagogique ce que la révélation nous en aprend, et s'apliquer sur-tout à l'intelligence du sens litéral, qui est la règle infaillible de ce que nous devons croire et pratiquer pour être sauvés.

X.

Du Sens adapté,

Ou que l'on done par allusion.

Quelquefois on se sert des paroles de l'Ecriture-Sainte ou de quelqu'auteur profane, pour en faire une aplication particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel et litéral de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on apèle *sensus accomodatitius*, sens adapté.

Dans les panégyriques des Saints et dans les Oraïsons funèbres, le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M. Fléchier dans son oraison funè-

bre de M. de Turène, aplique à son héros ce qui est dit dans l'Ecriture à l'occasion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveugle : il fut nomé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules; voici le texte de son premier sermon (1) : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes; non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.* On voit qu'il fesoit allusion à son nom et à son aveuglement.

Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.

Il y a quelques passages des auteurs profanes qui sont come passés en proverbes, et auxquels on done comunément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés; en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il sait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter (2) ?

« Toute votre science n'est rien, si les autres » ne savent pas combien vous êtes savant ».

(1) *Joann.* c. I, v. 6.

(2) *Pers.* Sat. I. v. 27.

La pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems ! ô mœurs !* s'écrie-t-il, *est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ? Quoi donc ! croyez-vous que la science n'est rien, à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ?*

En pallor, seniumque : O mores ! usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter (1)?

Il y a une interrogation et une surprise dans le texte, et l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un home qui parle avec emphase, d'un style ampoulé et recherché, que

Projicit ampullas et sesquipedalia verba (2).

» il jète, il fait sortir de sa bouche des pa-
» roles enflées et des mots d'un pié et demi ».
Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. « La tragédie, dit ce Poëte, ne
» s'exprime pas toujours d'un style pompeux
» et élevé : Thélèphe et Pélée, tous deux pau-
» vres, tous deux chassés de leurs pays, ne
» doivent point recourir à des termes enflés,
» ni se servir de grands mots : il faut qu'ils
» fassent parler leur douleur d'un style simple
» et naturel, s'ils veulent nous toucher, et
» que nous nous intéressions à leur mauvaise
» fortune ». ainsi *projicit*, dans Horace, veut dire *il rejète*.

(1) *Pers.* Sat. I. v. 27.
(2) *Hor.* Art Poët. v. 97.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri
Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querela (1).

M. Boileau nous done le même précepte :

Que devant Troie en flame, Hécube désolée
Ne viène pas pousser une plainte ampoulée (2).

Cette remarque, qui se trouve dans la plupart des Comentateurs d'Horace, ne devoit point échaper aux auteurs des Dictionaires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile home, on cite ce mot d'Horace :

Quandoque bonus dormitat Homerus (3) ;

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois ; mais *quandoque* est-là pour *quandocunque*, toutes les fois que ; et *bonus* est pris en bonne part. « Je » suis fâché, dit Horace, toutes les fois que » je m'aperçois qu'Homère, cet excèlent Poëte, » s'endort, se néglige, ne se soutient pas ».

Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il done de ce passage, dans son Dictionaire latin-français sur ce mot *quandoque*.

4. Enfin, pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence :

(1) *Hor.* Art. Poét. v.
(2) Art Poët. chant III.
(3) *Hor.* Art. Poét. v. 359.

Homo sum, humani nihil à me alienum puto (1);

Come si Térence avoit voulu dire *je suis home, je ne suis point exempt des foiblesses de l'humanité ;* ce n'est pas là le sens de Térence. Chrémès touché de l'afliction où il voit Ménédème son voisin, vient lui demander quelle peut être la cause de son chagrin et des peines qu'il se done : Ménédème lui dit brusquement, qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des afaires d'autrui. « Je suis home, „ répond tranquilement Chrémès, rien de tout „ ce qui regarde les autres homes n'est étran- „ ger pour moi, je m'intéresse à tout ce qui „ regarde mon prochain ».

" On doit s'étoner, dit Madame Dacier, „ que ce vers ait été si mal entendu, après „ ce que Cicéron en a dit dans le premier „ livre des Ofices „.

Voici les paroles de Cicéron (2) : *Est enim difficilis cura rerum alienarum, quamquam Terentianus ille Chremes humani nihil à se alienum putet.* J'ajouterai un passage de Sénèque, qui est un comentaire encore plus clair de ces paroles de Térence. Sénèque, ce philosophe païen, explique dans une de ses lettres, coment les homes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, et en tâchant de les imiter dans leurs perfections,*

(1) *Heaut.* act. I. sc. I. v. 25.
(2) 1. Offic. n. 29. aliter, IX.

qu'on peut leur rendre un culte agréable, il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres. " Nous devons tous nous „ regarder, dit-il, come étant les membres „ d'un grand corps ; la nature nous a tous „ tirés de la même source, et par-là nous a „ tous faits parens les uns des autres ; c'est „ elle qui a établi l'équité et la justice. Selon „ l'institution de la nature, on est plus à „ plaindre quand on nuit aux autres, que „ quand on en reçoit du domage. La nature „ nous a doné des mains pour nous aider les „ uns les autres ; ainsi ayons toujours dans „ la bouche et dans le cœur ce vers de Té- „ rence, *je suis home, rien de tout ce qui re- „ garde les homes n'est étranger pour moi* (1).

Il est vrai en général que les citations et les

(1) Quomodo sint Dii colendi solet præcipi. . . . Deum colit qui novit. . . Primus est Deorum cultus, Deos credere, deinde reddere illis majestatem suam, reddere benitatem sine qua nulla majestas est : vis Deos propitiare, bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitatus est. Ecce altera quæstio, quomodo hominibus sit utendum . . . . . possim breviter hanc formulam humani officii tradere . . . . . membra sumus corporis magni, natura nos cognatos edidit, cum ex iisdem et in eadem * gigneret. Hæc nobis amorem indidit mutuum et sociabiles fecit ; illa æquum justumque composuit : ex illius constitutione miserius est nocere quam lædi ; et illius imperio paratæ sunt adjuvandum manus. Iste versus et in pectore et in ore sit *homo sum, humani nihil à me alienum puto.* Habeamus in commune, quod nati sumus. *Senec.* Ep. XCV.

* Officia.

aplications doivent être justes autant qu'il est possible ; puisqu'autrement elles ne prouvent rien, et ne servent qu'à montrer une fausse érudition : mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout sens adapté.

Il y a bien de la diférence entre raporter un passage come une autorité qui prouve, ou simplement come des paroles conues, auxquelles on done un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler : dans le premier cas, il faut conserver le sens de l'auteur ; mais dans le second cas, les passages, auxquels on done un sens diférent de celui qu'ils ont dans leur auteur, sont regardés come autant de parodies, et come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.

SUITE DU SENS ADAPTÉ.

De la Parodies et des Centons.

LA Parodie est aussi une sorte de sens adapté (1). Ce mot est grec, car les Grecs ont aussi fait des parodies.

Parodie (2) signifie à la lettre un chant com-

(1) *Athénée*, l. XIV et XV.

(2) *Parodia* canticum. R. *para*, juxta et *ode* cantus, carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compositum, cum alterius poetæ versus jocosè in aliud argumentum transferuntur.

posé à l'imitation d'un autre, et par extension, on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un sens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue diférente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original et l'aplication qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, et c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits (1).

Racine a parodié ce vers dans les plaideurs : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisament :

Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois ;
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits (2).

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables*, *exploits militaires*; et dans les Plaideurs, *exploits* se prend pour *les actes* ou *procédures* que font les sergens. On dit que le

Et etiam parodia, Hermogeni, cum quis, ubi partem aliquam versus protulit, reliquum à se, id est; de suo, oratione solutâ eloquitur.; *Robertson*, Th. ling. græc. v. *parodeo*.

(1) Le Cid, act. I, sc. I.

(2) Les Plaid. act. I, sc. V.

grand Corneille fut ofensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

Au reste (1), l'Académie a observé que *les rides marquent les années ; mais ne gravent point les exploits.*

Les vers les plus conus, sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boileau (1), une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid. On peut voir aussi dans les Poésies de Madame des Houlières une parodie d'une scène de la même tragédie (3). Le Théâtre Italien est riche en parodies. Le Poëme du VICE PUNI est rempli d'aplications heureuses de vers de nos meilleurs Poëtes : ces aplications sont autant de parodies.

Les Centons sont encore une sorte d'ouvrage qui a raport au sens adapté. *Cento* en latin signifie, dans le sens propre, une espèce de drap qui doit être cousue à quelqu'autre pièce, et plus souvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces raportées : ensuite on a doné ce nom, par métaphore, à un ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d'un vers, et on le lie par le sens avec la moitié d'un autre

(1) Sentimens de l'Académie Française sur les vers du Cid.

(2) Tome II, p. 411. édit. de 1726.

(3) Des Houl. édit. de 1725. p. 273.

vers (1). On peut employer un vers tout entier et la moitié d'un suivant, mais on désaprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia (2). Il s'agit de la défense que Dieu fit à Adam et à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

Æn. 2, 712. Vos famuli quæ dicam animis advertite vestris :
2, 21. Est in conspectu ramis felicibus arbor (3)

(1) Variis de locis, sensibusque diversis, quædam carminis structura solidatur, in unum versum ut cœant cæsi duo, aut unus et sequens cum medio : nam duos junctim locare ineptum est, et tres, unâ serie, meræ nugæ . . . sensus diversi ut congruant; adoptiva quæ sunt, ut cognata videantur; aliena ne interluceant; hiulca ne pateant. *Ausonius* Paulo Epist. *quæ prælegitur ante.* Edyll. XIII.

(2) Probæ Falconiæ vatis clarissimæ à S. Hieronymo comprobatæ centones de Fidei nostræ mysteriis, è Maronis carminibus, etc. Parisiis Apud Ægidium Gorbinum 1576, f. 27, in-8. *Item* Parisiis, apud Franciscum Stephanum 1548.

Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliotheca Patrum, tom. V. Lugduni 1677. *Voici ce qui est dit de cette savante et pieuse Dame dans l'*Index Auctorum. Bibl. Patr. tom. I. PROBA FALCONIA uxor non Adelphi Proconsulis, ut scribit Isidorus, sed Anicii Probi Præfecti Prætorio, postea Consulis, mater Probini, Olibrii, et Probi, similiter Consulum. De qua multa Hieronymus Epist 3 et Baronius, tom. IV. et V. Annalium. Scripsit Virgilio-centones qui extant fol. 1218. Floruit non Theodosio juniore, ut vult Sixtus Senensis, sed sub Gratiano.

(3) *Georg.* 2, 81.

7, 692. Quam neque fas igni cuiquam nec sternere ferro,

7, 608. Religione sacra numquam concessa moveri (1)

11, 591. Hac quicumque sacros decerpserit arbore fœtus (2),

Æn. 11, 849. Morte luet meritâ *nec me* sententia vertit (3) :

G. 2, 315. Nec tibi tam prudens quisquam persudeat autor

Ec. 8, 48. Commaculare manus. Liceat te vote moneri (4)

G. 3, 216. Femina, *nullius te blanda suasio vincat*,

G. 1, 168. Si te digna manet divini gloria ruris.

Nous avons aussi les centons d'Etiène de Pleurre (5) et de quelques autres. L'empereur Valentinien, au raport d'Ausone (6), s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'ocuper à bien penser, et à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonée aux mots, au lieu que ce sont les mots qu'il faut toujours subordoner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques Ecrivains, que la contrainte des centons : nous avons des

(1) *Æn.* 3, 700.

(2) 6, 141.

(3) 1, 241.

(4) 5, 461.

(5) Stephani Pleurrei sacra Æneis sacra continens acta Domini N. J. C. et primorum Martyrum, Virgilio centonibus conscripta. Parisiis, apud Adrianum Taupinart, 1618. in-4.

(6) *Auson.* Ep. ante Edyll. XIII.

ouvrages où l'auteur (1) s'est interdit successivement par chapitres, et selon l'ordre de l'alphabet, l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, et dans le second point de *b*, ainsi de suite. Un autre (2) a fait un Poëme dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaudite porcelli ; porcorum pigra propago
Progreditur, plures porci pinguedine pleni
Pugnantes pergunt. Pecudum pars prodigiosa
Pĕrturbat pede petrosas plerumque plateas ;
etc. etc.

Dans le IX. siècle, Hubaud, religieux bénédictin de St. Amand, dédia à l'empereur Charles le Chauve un Poëme composé à l'honeur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre *c*.

Carmina, clarisonæ, calvis cantate Camenæ.

(3) Un autre s'est mis dans une contrainte

(1) Liber absque litteris, de Ætatibus mundi et hominis ; autore Fabio, Claudio, Gordiano, Fulgentio, *Edidit* P. Jacobus Hommey Augustinianus, Pictavii. Prostat Parisiis apud Viduam Caroli Coignard, 1696. *Le titre du manuscrit promet* ad A usque in Z ; *mais l'Imprimeur n'a mis au jour que* XIV *chapitres, c'est-à-dire, jusqu'à l'*O *inclusivement* ; *et il déclare que le copiste a égaré le reste.* Huc usque codex, cujus scriptor addit : ii decem de quibus fit mentio in titulo, nescio ubi sunt.

(2) Pugna Porcorum per P. Porcium *Ce Poëme est composé de* 248 *vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre* : Nugæ Venales. *Moreri attribue ce Poëme à* Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moreri de 1718.

(3) Bernardi Morlanensis, Monachi ordinis Cluniacen-

encore plus grande, il a fait un Poëme de 2956 vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactiles. Le second pié rime avec le quatrième, et le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit, à la manière de nos vers français à rimes suivies; et voici le comencement :

Hora novissima, tempora pessima sunt, vigilemus.
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.
Imminet, imminet ut mala terminet, æqua coronet,
Recta remuneret, anxia liberet, æthera donet :
Auferat aspera, duraque pondera mentir onusta,
Sobria muniat, improba puniat, utraque juste,
Ille pissimus, ille gravissimus ecce venit Rex.
Surgat homo reus, instat homo Deus, à patre judex.

Les Poëmes dont je viens de parler sont aujourd'hui au même rang que les acrostiches et les anagrames (1). Le goût de toutes ces sortes

sis, ad Petrum Cluniacensem Abbatem qui claruit anno 1140, de Contemptu Mundi, libri tres, ex veteribus membranis recens descripti. Bremæ anno 1595.

(1) L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acrostiche : c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche ; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par une *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont anciens, et Madame Dacier dans ses Remarques sur celui de l'Amphitryon, fait entendre que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches, *acrostichis dicitur, cum deinceps ex primis versuum litteris aliquid connectitur, ut in quibusdam Ennianis.* *Cic.* de Divinatione. l. 2, n. 111, aliter, 1IV.

d'ouvrages, heureusement, est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire, et souvent la montagne étoit récompensée de n'enfanter qu'une souris, pourvu qu'elle eût été long-temps en travail (1) Aujourd'hui *le tems* et la difficulté *ne font rien à l'affaire ;* on aime ce qui est vrai, ce qui instruit, ce qui éclaire, ce qui intéresse, ce qui a un objet raisonable ; et l'on ne regarde plus les mots que come des signes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte, et il y a tant à aprendre à tout âge, que si l'on a le bonheur de surmonter la paresse et l'indolence naturèles de l'esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l'apliquer en pure perte.

XI.

SENS ABSTRAIT, SENS CONCRET.

CE mot *abstrait* vient du latin *abstractus ;*

A l'égard de l'*anagrame*, ce mot est encore grec : il est composé de la preposition *ana*, qui dans la composition des mots, répond souvent à *retrò*, *rè ;* et de *grama* lettre. L'anagrame se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot, qui a une signification diférente ; par exemple, de *Loraine* on a fait *Alérion.*

(1) Molière, Misan. act. I. sc. II.

participe d'*abstrahere*, qui veut dire *tirer*, *aracher*, *séparer de*.

Tout corps est réèlement étendu en longueur, largeur et profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire atention à la largeur ni à la profondeur, c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur et de la profondeur; c'est considérer la longueur dans un sens abstrait : c'est ainsi qu'en géométrie ont considère le point, la ligne, le cercle, sans avoir égand ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle physique.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'ocupe d'une idée, sans faire atention aux autres idées qui ont un raport naturel et nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure, ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique : c'est considérer le corps dans un sens abstrait, c'est considérer la chose sans le mode, come parlent les philosophes, *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets, sans faire atention à aucun sujet particulier auquel elles soient atachées, *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune atention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'ocupe par abstraction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont

qui ont raport à celle-là, elle en est come séparée, et c'est pour cela qu'on l'apèle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction; c'est ainsi qu'en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, etc. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire, on apèle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire atention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret, au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, et que l'on pense que ce sujet et sa qualité ne font ensemble qu'une même chose, et forment un être particulier; par exemple: *ce papier blanc*, *cette table quarée*, *cette boîte ronde*; *blanc*, *quarée*, *ronde*, sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concrètus*, participe de *concrescere*, croître ensemble, s'épaissir, se coaguler, être composé de; en éfet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets; on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, et celle de la propriété.

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement, sont alors des termes concrets : ainsi quand on dit *Petrus est homo ; homo* est alors un terme concret, *Petrus est habens humanitatem.*

Observez qu'il y a de la diférence entre faire abstraction et se servir d'un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets, réels, et faire abstraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, sans avoir égard aux autres parties : on peut, au contraire, se servir de termes abstraits, sans faire abstraction, come quand on dit que la fortune est aveugle.

Des termes abstraits.

Dans le langage ordinaire, *abstrait* se prend pour *subtil*, *métaphysique : ces idées sont abstraites*, c'est-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne sont pas aisées à comprendre, qu'elles ne tombent point sous le sens.

On dit aussi d'un home, qu'il est *abstrait* quand il ne s'ocupe que de ce qu'il a dans l'esprit, sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits*, ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les homes pensent au soleil, ou qu'ils n'y pensent point, le soleil existe, ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté*, *laideur*, etc. sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent et que nous trouvons *beaux* ; il y en a d'autres au contraire qui nous afectent d'une manière désagréable, et que nous apelons *laids* ; mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des homes, mais *l'humanité* n'est point ; c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité*.

Les abstractions ou idées abstraites suposent les impressions particulières des objets, et la méditation, c'est-à-dire, les réflexions que nous faisons naturèlement sur ces impressions. C'est à l'ocasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, et indépendamment des objets, les diférentes afections qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous apelons les propriétés des objets : je ne considérerois pas le mouvement en lui-même, si je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous somes acoutumés à doner des noms particuliers aux objets réels et sensibles ; nous en donons aussi par imitation aux idées abstraites, come si elles représentoient des êtres réels ; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous comuniquer nos pensées.

Ce qui a sur-tout doné lieu aux idées abstraites, c'est l'uniformité des impressions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets diférens, et pourtant semblables en un

certain point : les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance, cette uniformité d'impressions dont ils se sont formés une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abréger le discours, et à nous faire entendre avec plus de facilité ; par exemple, nous avons vu plusieurs objets blancs ; ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces diférens objets nous ont causée, et pour marquer *le point dans lequel ils se ressemblent*, nous nous servons du mot de *blancheur*.

Nous somes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à un autre ; ensuite pour exprimer cette propriété et la réduire à une sorte d'idée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on done aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels. Il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie ; ce sont les diférentes expressions métaphoriques, et les autres façons de parler figurées qui ont doné lieu aux maîtres de l'art, d'inventer le terme de *métaphore*, et les autres noms des figures : par-là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil, selon lequel elles se ressemblent, et c'est sous ce ra-

port de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées : toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y raportent ; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne présente aucune expression métaphorique en particulier, mais seulement cette sorte d'idée générale que les homes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce, ce qui met de l'ordre et de la néteté dans nos pensées, et abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts et de sciences : la physique, par exemple, n'existe point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique : mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions sur les diférentes opérations de la nature ; et ensuite ils ont doné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions, ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils raportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur*, *amertume*, *être*, *néant*, *vie*, *mort*, *mouvement*, *repos*, etc. Chacune de ces idées générales, quoiqu'on en dise, est aussi positive que l'autre, puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Come les diférens objets blancs ont doné

lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'afection de l'esprit; de même, les divers objets qui nous afectent en tant de manières diférentes, nous ont doné lieu de nous former l'idée d'*être*, de *substance*, d'*existence*; sur-tout, lorsque nous ne considérons les objets que come existans, sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières : c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation, ils changent de place, ils disparoissent, et nous sentons réèlement ce changement et cette absence : alors il se passe en nous une afection réèle, par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux éfets sensibles; de-là l'idée d'*absence*, de *privation*, de *néant* : de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même, cependant ce mot marque une afection réèle de l'esprit, c'est une idée abstraite que nous acquérons par l'usage de la vie, à l'ocasion de l'absence de l'objet, et de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous afligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non* : en-

suite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, et que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons apelé *afirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est afecté quand il acquiesce, quand il consent ; et nous avons apelé *négation* la manière dont notre esprit est afecté, quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très-grand nombre, ne marquent donc que des afections de l'entendement ; ce sont des opérations naturèles de l'esprit, par lesquelles nous nous formons autant de classes diférentes des diverses sortes d'impressions particulières dont nous somes afectés par l'usage de la vie. Tel est l'home. Les noms de ces classes diférentes ne désignent point de ces êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des homes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens et des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous acquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle et de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont

causée, et dont ils nous ont laissé l'idée ou afection habituèle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se raporte; nous raportons toujours les nouvèles impressions aux anciènes, et si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y raporter, nous en fesons une classe nouvèle ou une classe à part, et c'est de-là que viènent tous les noms apellatifs, qui marquent des genres ou des espèces particulières; ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'aplication à quelque individu particulier; ainsi quand on considère en général le cercle, une ville, *cercle* et *ville* sont des termes abstraits; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous acquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, et qu'on doit ne leur montrer que du bon et du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grands ont au-dessus des enfans des autres homes; ils voient un plus grand nombre d'objets, et il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, et c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune home qui n'auroit vu que d'excélens tableaux, n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis*, *dix hommes*, en un mot, quand on aplique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est apelé *concret ;* au lieu que si l'on dit *deux et deux font quatre*, ce sont-là des nombres abstraits, qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environnent et dont nous recevons des impressions, sont autant d'êtres particuliers que les philosophes apèlent des individus, les uns sont semblables aux autres en certains points : de-là les idées abstraites de genre et d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser en un autre lui-même : Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus : cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table ; de-là l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'afection de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur ; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, et dans la suite je n'apelerois blanc que ce

qui y seroit conforme, come le peuple n'atribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi, il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales; un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai aquise du cercle, par l'usage de la vie, et par les réflexions que cet usage fait naître dans mon esprit.

La fortune, le hasard et la destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'évènemens qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit conue, a afecté notre esprit de manière qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconue que le vulgaire a apelée *fortune*, *hasard*, ou *destinée :* ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réèles.

Les impressions que nous recevons des objets, et les réflexions que nous fesons sur ces impressions par l'usage de la vie et par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les afections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive : c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent son existence et ses perfec-

tions (1) : *Cœli enarrant gloriam Dei* (2). *Invisibilia enim ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas.* Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite ; l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle soit, n'est pas l'idée d'un être abstrait, elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence et de l'adresse : ainsi l'Univers nous aprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conserve, qu'il doit avoir des perfections infinies, et qu'il exige de nous de la reconoissance et des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconoître combien nous somes élevés au-dessus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire, on parle des abstractions de l'esprit come on parle des réalités ; les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a doné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés, faute d'avoir reconu que les mots dont ils se servoient en ces ocasions, n'étoient que les signes des afections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, et non l'expression d'objets réels ; de-là l'ordre

(1) Psal. 18. v. 1.

(2) Ad Rom. 1. v. 20.

idéal confondu avec l'ordre physique ; de-là enfin l'erreur (1) de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, et qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, et dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, et si l'on pouvoit se rapeler, sans prévention, la manière dont nous avons acquis nos idées et nos conoissances dans les premières années de notre vie ; mais cela n'est pas maintenant dans mon sujet.

Réflexions sur les abstractions, par raport à la manière d'enseigner.

COME c'est aux Maîtres que j'adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par raport à la manière d'enseigner. Le grand art de la didactique, c'est de savoir profiter des conoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point ; c'est ce qu'on apèle alors du conu à l'inconu. Tout le

(1) Absit error opinantium se scire quod nesciunt. *Aug.* in Enchirid. ad Laur. de Fide, Spe, et Char. cap. 59, tom. VI. pag. 218. Paris, 1685.

monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'atention, ou parce qu'on supose dans les jeunes gens des conoissances qu'ils n'ont point encore aquises. Un Métaphysicien qui a médité sur l'infini, sur l'être en général, etc. persuadé que ce sont-là autant d'idées innées, parce qu'elles sont faciles à aquérir, et qu'elles lui sont familières, ne doute point que ces conoissances ne soient aussi familières au jeune home qu'il instruit, qu'elles le sont à lui-même; sur ce fondement, il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève la voix, il s'épuise, et on l'entend encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance? Avoit-il à cet âge des conoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite, par le secours des réflexions, et après que son cerveau a eu aquis un certain degré de consistance? En un mot, conoissoit-il alors ce qu'il ne conoît pas encore, et ce qui lui a paru nouveau dans la suite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir?

Nous avons besoin d'impressions particulières, et pour ainsi dire, préliminaires, pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience et des réflexions, jusqu'à la sublimité des idées abstraites: parmi celles-ci, les unes sont plus faciles à aquérir que les autres; l'usage de la vie nous mène à quelques-unes presque sans réflexion, et quand nous ve-

nons ensuite à nous apercevoir que nous les avons aquises, nous les regardons come nées avec nous.

Ainsi, il me paroît qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi-même, que de se former des principes d'après ces conoissances particulières, et de mettre par cette voie, de la néteté, de l'ordre, et de l'arangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres, il faut imiter la Nature; elle ne comence point par les principes et par les idées abstraites, ce seroit comencer par l'inconu; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, etc. Il faut des principes : oui sans doute; mais il en faut en tems et lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des conoissances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions comunes, des principes faciles, des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres conoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà; alors je conviens qu'il faut des principes, et ces prin-

cipes ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut lui doner, avant que de passer aux règles et aux idées abstraites.

Les règles n'aprènent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage : ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en doner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique et les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes Logiciens se trouvent come dans un monde nouveau dans le premier tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des des maîtres qui comencent par leur doner en abrégé le plan général de toute la Philosophie ; qui parlent de *science*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*, de *catégorie*, d'*universaux*, de *degrés métaphysiques*, etc. come si c'étoient-là autant d'êtres réels, et non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de comencer par mettre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières qui ont doné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail, et faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, et que celle qu'on apèle synthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'est

bone que pour mettre de l'ordre dans ce qu'on sait déjà, ou dans quelques autres ocasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.

XII.

DERNIÈRE OBSERVATION.

S'il y a des mots synonymes.

NOUS avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre et primitif : *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de-là qu'il y a des mots synonymes, et que *voiles* est synonyme à *vaisseaux ?*

Monsieur l'Abbé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son Traité *de la justesse de la langue française*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons, er je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes, me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le français.

« On entend comunément par *synonymes* » les mots qui, ne diférant que par l'arti- » culation de la voix, sont semblables par

» l'idée qu'ils expriment. Mais y a-t-il de ces » sortes de mots ? Il faut distinguer :

« Si vous prenez le terme de *synonyme* » dans un sens étendu pour une simple res- » semblance de signification (1), il y a des » termes synonymes, c'est-à-dire, qu'il y a » des mots qui expriment une idée princi- » pale » : *ferre*, *bajulare*, *portare*, *tollere*, » *sustinere*, *gerere*, *gestare*, seront en ce sens autant de synonymes.

Mais si par *synonymes* vous entendez des mots qui ont « une ressemblance de signifi- » cation si entière et si parfaite, que le sens » pris dans toute sa force et dans toutes ses » circonstances soit toujours et absolument » le même, ensorte qu'un des synonymes ne » signifie ni plus ni moins que l'autre : qu'on » puisse les employer indiférament dans toutes » les ocasions, et qu'il n'y ait pas plus de » choix à faire entre eux pour la signification » et pour l'énergie, qu'entre les goutes d'eau „ d'une même source pour le goût et pour la „ qualité : dans ce second sens, il n'y a point „ de mots synonymes en aucune langue „ : ainsi *ferre*, *bajulare*, *portare*, *tollere*, *sustinere*, *gerere*, *gestare*, auront chacun leur destination particulière : en éfet,

Ferre, signifie porter, c'est l'idée principale.

(1) Traité de la Justesse de la langue française, p. 26 et 27.

Bajulare, c'est porter sur les épaules ou sur le cou.

Portare, se dit proprement lorsqu'on fait porter quelque chose sur des bêtes de some, sur des charètes ou par des crocheteurs. *Portari dicimus ea quæ quis jumento secum ducit.* Voyez le titre XVI du cinquantième livre du Digeste, *de verborum significatione.*

Tollere (1), c'est lever en haut ; d'où vient le substantif *tolleno*, *onis*, c'est une machine à tirer de l'eau d'un puits.

Sustinere, c'est soutenir, porter pour empêcher de tomber.

Gerere, c'est porter sur soi : *Galeam gerere in capite* (2).

Gestare vient de *gerere*, c'est faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces diférences, il arive souvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre, par figure, en conservant toujours l'idée principale, et en ayant égard à l'usage de la langue ; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mettre indiférament l'un pour l'autre. Ainsi quoiqu'on dise *morem gerere*, on ne diroit pas *morem ferre*, ou *morem portare*, etc. Les Latins sentoient mieux que nous ces diférences délicates,

(1) Tite-Live, l. XXXVIII, n. 5. Festus, v. Tolleno.

(2) Corn. Nep. 14. 3.

dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer (1), *nihil inter factum et gestum interest, licet videatur quædam subtilis differentia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta propriè ad togam spectant, gesta ad militiam.* Varron dit que c'est une erreur de confondre, *agere*, *facere et gerere*, et qu'ils ont chacun leur destination particulière (2).

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens, sur la propriété des mots latins : tels sont Festus, *de verborum significatione.* Voyez *Grammatici veteres.*

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre, *Auctores linguæ latinæ.* De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron, *de linguâ latinâ*, dans les Comentaires de Donat et de Servius : elles font voir les diférences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend comunément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions sur le même sujet,

(1) L. licet 58. Digest. de verborum significatione.

(2) Propter similitudinem agendi, et faciendi, et gerendi, quidam error his qui putant esse unum : potest enim quis aliquid facere et non agere : ut poëta *facit*, fabulam et non *agit ;* contra actor *agit* et non *facit* et sic à poëta fabula *fit* et non *agitur*, ab actore *agitur* et non *fit* : contra Imperator qui dicitur res gerere, in eo neque *facit*, sed *gerit*, id est sustinet : translatum ab his qui onera gerunt quod sustinent. *Varr.* de ling. lat. l. V. sub finem.

tels sont le P. Vavasseur, Jésuite, dans ses Remarque ssur la langue latine, Sciopius, Henri Etiène, *de latinitate falso suspecta*, et plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la diférence qu'il y a entre *amare et diligere.*

Quis erat qui putaret ad eum amorem quem erga te habebam, posse aliquid accedere? Tantum accessit, ut mihi nunc denique amare videar, anteà dilexisse (1). " Qui l'auroit pu „ croire, dit Cicéron, que l'afection que j'a- „ vois pour vous eût pu recevoir quelque degré „ de plus? cependant elle est si fort augmentée, „ que je sens bien qu'à la vérité vous m'étiez „ cher autrefois, mais qu'aujourd'hui je vous „ aime tendrement.

Et au livre XIII. Epi. 47. *Quid ego tibi commendem eum quem tu ipse diligis: sed tamen, ut scires eum non à me diligi solum, verum etiam amari, ab eam rem tibi hæc scribo.* " Vous l'aimez, mais je l'aime encore davan- „ tage; et c'est pour cela que je vous le „ recomande „.

Voilà une diférence bien marquée entre *amare et diligere* (2); Cicéron observe ailleurs qu'il y a de la diférence entre *dolere et laborare*,

(1) *Cicer.* Ep. ad fam. l. IX. Ep. 14.
(2) *Tuscul.* l. II. n. 15.

lors même que ce dernier mot est pris dans le sens du premier : *Interest aliquid inter laborem et dolorem ; sunt finitima omninò , sed tamen differt aliquid : labor est functio quædam vel animi vel corporis , gravioris operis vel muneris ; dolor autem motus asper in corpore .... aliud inquam est dolere , aliud laborare , cum varices secabantur Cn. Mario , doleret : cum æstu magno ducebat agmen , laborabat.*

Les savans ont observé de pareilles diférences entre plusieurs autres mots, que les jeunes gens et ceux qui manquent de goût et de réflexion regardent come autant de synonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut être pas aussi utile qu'on le pense de faire le thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque " qu'*entre toutes* „ *les diférentes expressions* (1) *qui peuvent ren-* „ *dre une seule de nos pensées , il n'y en a* „ *qu'une qui soit la bone : que tout ce qui ne l'est* „ *point est foible , et ne satisfait point un home* „ *d'esprit* „. Ainsi ceux qui se sont donés la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin, en afectant d'éviter les termes dont ces auteurs se sont servis, auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le goût qu'il n'aporte de lumière. L'une et l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, et la finesse de la langue, come je l'ai remarqué ailleurs.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque

(1) Caract. des Ouvr. de l'Esprit.

divinité, *Sylva*, un bois général : Virgile ne manque pas à cette distinction ; mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo (1).

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le traduit : *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apollo glorietur.*

Nex, necis, vient de *necare*, et se dit d'une mort violente ; au lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. Virgile dit, parlant d'Hercule :

. . . Nece Geryonis spoliisque superbus (2) ;

Mais son traducteur est obligé de dire *morte Geryonis.*

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès, plus on reconoîtra cet usage propre des termes, et par conséquent l'utilité de ces versions qui ne sont ni latines, ni françaises. Ce n'est que pour inspirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1. S'il y avoit des synonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée,

(1) *Virg.* Ecl. VI. v. 73.
(2) Æn. VIII. v. 202.

on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, et les mots nouveaux d'une langue sont synonymes : *maints* est synonyme de plusieurs : mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes, et qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'usage, ce tyran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée ; mais il est très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque raport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, et non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement riche, si elle a des termes pour distinguer, non-seulement les idées principales, mais encore leurs diférences, leurs délicatesses, le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité et de composition.

4. Il y a des ocasions où il est indiférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre ; mais aussi il y a des ocasions où il est beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la diférence entre ces mots ; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre

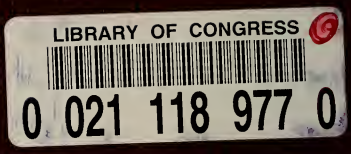
l'idée comune, sans y joindre ou sans exclure les idées accessoires, on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre : mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre ; et à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un éfet de la finesse de l'esprit, et supose une grande conoissance de la langue.

FIN.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Sept. 2007

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


LIBRARY OF CONGRESS
0 021 118 977 0